POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-HUITIÈME. — LIIIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON — SEPTEMBRE



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE
Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID
La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1888

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1888

I. — POÉSIE, par M. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

II. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le comte DE BIZEMONT.

III. — COMPTES RENDUS.

Jurisprudence. — L. GUILLOUARD : Traité du Contrat de mariage (p. 234).

Sciences et Arts. — G. DE MOLINARI : La Morale économique (p. 234). — RAMON-FERNANDEZ : La France actuelle (p. 237). — P. ROSEN : Satan et Cie, Association universelle pour la destruction de l'ordre social (p. 237). — T. BONIE : Tactique française. Cavalerie en campagne (p. 239). — Cavalerie en campagne. Études d'après la carte (p. 240).

Belles-Lettres. — L. CROUSLÉ : Grammaire de la langue française (p. 240) — L. CLÉDAT : Grammaire élémentaire de la vieille langue française (p. 241). — C. DELON : La Grammaire française d'après l'histoire (p. 242). — A. SCHELER : Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne (p. 242). — G. PARIS : Manuel d'ancien français (p. 243). — L. CLÉDAT : Morceaux choisis des auteurs français du moyen âge (p. 243). — A. BOUGOT : Étude sur l'Iliade d'Homère (p. 244). — P. DE NOLHAC : La Bibliothèque de Fulvio Orsini (p. 246). — P. DE NOLHAC : Les Correspondants d'Alde Manuce (p. 247). — J.-B. STIERNET : La Littérature française au XVIIe siècle (p. 248). — Journal des Goncourt (p. 249). — T. MARTEL : Napoléon Bonaparte. Œuvres littéraires (p. 250).

Histoire. — A.-J. CHURCH and A. GILMAN : The Story of the nations. I Carthage, or the empire of Africa (p. 251). — E. GLASSON : Histoire du Droit et des Institutions de la France (p. 252). — H.-F. DELABORDE : L'Expédition de Charles VIII en Italie, histoire diplomatique et militaire (p. 255). — E. SIÈYES : Qu'est-ce que le tiers état? (p. 256). — J. KAULEK : Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797) (p. 258). — A. BABEAU : La France et Paris sous le Directoire. Lettres d'une voyageuse anglaise, suivies d'extraits des lettres de Swinburne (1796-1797) (p. 258). — E. HAMEL : Histoire du premier Empire (p. 260). — H. HOUSSAYE : 1814 (p. 262). — Mémoires et Correspondance du comte de Villèle (p. 262). — R. P. J. RABORY : La Vie de Louise de Bourbon, princesse de Condé (p. 264). — R. KERVILER : Répertoire général de bio-bibliographie bretonne (p. 266).

IV. — BULLETIN. — E. CADET : Dictionnaire usuel de législation (p. 267). — R. RICCHEÑA : Della enfitensi (p. 268). — D. SALVADOR BERMUDEZ DE CASTRO Y O'LAWLOR MARQUES DE LEMA : El Sistema de los Concordatos como el unico posible de resolver el problema de las relaciones entre la Iglesia y el Estado : caracter y naturalez a de los mismos (p. 268). — L.-C. PAX : Manuel du citoyen français (p. 269). — E LAVISSE : Tu seras soldat (p. 269). — E. ROUBY : Instruction élémentaire sur la topographie (p. 269). — A. D'AVRIL : Les Femmes dans l'épopée iranienne (p. 270). — E. DESCHAUMES : Le Mal du théâtre (p. 270). — E. BÉRAUD : Quatre-vingt-neuf monarchique, 1789-1889 (p. 271). — E. SIMOND : Histoire militaire de la France, de 1613 à 1871 (p. 271). — L. QUESNOY : L'Armée d'Afrique depuis la conquête d'Alger (p. 272). — S. BALAU : Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique (1815-1885) (p. 272).

V — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Bergaigne, Bonitz, Weber, Viazemski. etc. — Concours et Prix. — Une nouvelle Revue d'ethnographie. — Journal anecdotique de Mahul. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Russie. — Suisse. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Le Chêne. — L'Immortalité,* par LAMARTINE, publiés avec une introduction, des notices et des notes par L. MABILLEAU, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 43 p., 1 fr. — 2. *Les Extases,* par JEAN BERGE. Paris, Lemerre, 1888, in-18 de 288 p., 3 fr. — 3. *Poésies complètes,* par GUSTAVE LE VAVASSEUR (t. I. *Juvenilia, Poésies fugitives, Farces et Moralités, Sylves poétiques, Fantaisies ;* t. II, *Études d'après nature*). Paris, Lemerre, 1888, 2 vol. in-8 de 350 et 392 p., 12 fr. — 4. *Brumes d'or,* par GEORGES BAL. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 84 p., 2 fr. 50. — 5. *Paroles d'amour et de raison,* par LUCIEN CARDOZE, avec une eau-forte de Henri Lefort. Paris, Lib. des bibliophiles, 1888, in-18 de 207 p., 3 fr. — 6. *Fiction et Réalité,* par FERDINAND GOLDSCHMIDT. Paris, Jouaust, 1888, in-18 de 168 p., 3 fr. — 7. *Barbondias,* par le Vte DE LORGERIL. Paris, Perrin, 1887, in-18 de 108 p., 1 fr. — 8. *Au Village,* par ALEXIS PONSON DU TERRAIL. Paris, Ghio, 1888, in-18 de 157 p., 3 fr. — 9. *Du Silence,* par GEORGES RODENBACH. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 51 p., 1 fr. — 10. *Amour,* par PAUL VERLAINE. Paris, Léon Vanier, 1888, in-18 de 174 p., 3 fr. — 11. *Pantoums,* par CHRISTIAN CHERFILS. Paris, Lemerre, 1888, in-18 de 149 p., 3 fr. — 12. *Le Signe,* par ERNEST RAYNAUD. Paris, Léon Vanier, 1887, in-12 de 32 p., 1 fr. — 13. *Flammes mortes,* par GABRIEL MOUREY. Paris, Camille Dalou, 1888, in-18, 3 fr. — 14. *A pleines voiles,* par CHARLES GRANDMOUGIN. Paris, Lemerre, 1888, in-18 de 162 p., 3 fr. — 15. *Primevères,* par GEORGES LOIRE. Lorient, Vve L. Chamaillard, 1888, in-8 de 104 p., 2 fr. — 16. *Premier Écho,* par EMMANUEL DÉBORDE. Paris, Lib. des bibliophiles, in-18 de 82 p., 2 fr. 50. — 17. *Rimes blondes et Chansons noires,* par THOMAS MAISONNEUVE. Paris, Jouaust, 1888, in-18 de 120 p., 2 fr. 50. — 18. *Les Révoltes,* par OMER CHEVALIER. Paris, Lemerre, 1888, in-18 de 120 p., 3 fr. — 19. *Guerre au néant,* par JULIEN LUGOL. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 16 p., 0 fr. 75. — 20. *Odes barbares,* de GIOSUÉ CARDUCCI, traduites par JULIEN LUGOL. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 136 p., 2 fr. 50. — 21. *L'Atlantide,* poème catalan de dom JACINTO VERDAGUER, traduit en vers français par JUSTIN PÉPRATX. Paris, Hachette, 1887, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Enfer,* de DANTE ALIGHIERI, traduit par HYACINTHE VINSON (de la Gironde). Paris, Hachette, 1888, in-18 de 232 p., 2 fr. — 23. *Manfred,* par lord BYRON, trad. par C. TRÉBLA. Toulouse, Privat, 1888, in-12 de 89 p., 2 fr. 50. — 24. *L'Art poétique de Boileau commenté par Boileau et ses contemporains,* par le P. V. DELAPORTE. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwers, 1888, 3 vol. in-8 de 399, 432 et 306 p., 12 fr. — 25. *Strophes artificielles,* par RODOLPHE DARZENS. Paris, Lemerre, 1888, in-12 de 95 p., 3 fr. — 26. *Au gré du vent,* par HENRY COLAS. Paris, Léon Vanier, 1888, in-16 carré de 208 p., 3 fr. — 27. *Rimes salées,* par ÉTIENNE DUPONT. Paris, Lib. des bibliophiles, 1888, in-18 de 60 p., 2 fr. — 28. *La Vision du grand canal royal des deux mers,* par CHARLES CROS. Paris, Lemerre, 1888, in-8 de 15 p., 1 fr. 25. — 29. *Amende honorable à la terre,* par FRANÇOIS FABIÉ. Paris, Lemerre, in-18 de 12 p., 0 fr. 50. — 30. *L'Abbé Léon Bellanger, sa vie, ses poésies.* Paris, P. Lethielleux, 1888, in-12 de 100 p., 3 fr. — 31. *Mes Enfants,* par MARTHE STIÉVENARD. Paris, Lib. des bibliophiles, 1888, in-18 de 80 p., 2 fr. — 32. *Le Réveil populaire, chants et poèmes,* par G. FAURIE. Paris, Ghio, 1888, in-8 de 127 p., 3 fr. — 33. *Un Rimeur aux thermes des Pyrénées,* par FRANÇOIS NAREY. Paris, Jouaust; Pau et Cauterets, Cazaux, 1888, in-18 de 150 p., 2 fr. 50. — 34. *Avant le châtiment,* par FLORENTIN LORIOT. Paris, Gaume, 1888, in-8 de 40 p., 1 fr. — 35. *Nos Poètes,* par JULES TELLIER. Paris, A. Dupret, 1888, in-18 de 257 p., 3 fr. 50.

1. — Certain soir, la sœur de Lamartine lui présentait une jeune fille qui désirait vivement, pour son album, quelques lignes du chantre

des *Méditations.* Aussitôt il prend la plume, et, sans s'accorder seulement une minute, que dis-je? une seconde d'attention ni de réflexion préparatoire, il écrit ces vers immortels :

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix,
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même,
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Puis, sa main ayant terminé, il les tendit nonchalamment à sa sœur, qui, toute saisie de leur beauté et de son air d'insouciance, toute stupéfaite de cette sorte d'inconscience géniale, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu ! pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait ! » Il ne prenait pas la peine de penser ; mais ses idées pensaient pour lui. Les livres se succédaient sous sa main féconde, non comme des livres, mais comme des feuilles détachées et tombées presque au hasard sur la route de sa vie. Qu'était-ce pour lui la poésie, sinon le retentissement presque involontaire des voix de la nature dans une âme bien née ou un cantique harmonieux qui s'élève spontanément en nous ?

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant...

De ce sentiment poétique si abondant et si pur éclorent, parmi bien des courts chefs-d'œuvre, *le Chêne* et *l'Immortalité,* les deux pièces que réédite aujourd'hui, séparément, avec une introduction, des notices et des notes, M. Mabilleau, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

Le Chêne résume la philosophie de la nature chez Lamartine. *L'Immortalité* exprime sa philosophie de l'âme, ce qu'il pensait sur l'origine et la destinée de l'homme.

Dans *le Chêne,* apparaît ce panthéisme dont il se défendait, et qui était plutôt l'universelle expansion de son être qu'une croyance raisonnée.

. . . .
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile
Du bec de l'aigle ou du vautour;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière
Et qu'échauffe un rayon du jour.

Et moi, je dis : « Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté !
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil, dans sa masse et son éternité.

L'instinct de la divinité en toutes choses, une intuition plus ou moins éclatante de l'action de Dieu dans la création matérielle, tel était le fond de la poésie de Lamartine, chez qui la philosophie, du reste, n'avait pas de racines bien profondes. Il était panthéiste à son insu, sans en avoir une notion précise dominant le vague de ses idées; il se croyait toujours profondément théiste, parce qu'il tirait de son cœur la raison de l'évidence divine.

« Je ne puis jamais avoir un sentiment fort dans le cœur, a-t-il dit, sans qu'il tende à l'infini, sans qu'il se résolve en un hymne ou en une invocation à Celui qui est la fin de tous les sentiments, à Celui qui les produit et les absorbe tous, à Dieu. »

Christianisme confus et amolli, se dégageant beaucoup moins de la conviction que de la sensibilité, et dont les contours sont encore bien flottants dans l'admirable pièce de *l'Immortalité,* où Lamartine a fait surgir d'une tristesse d'âme un hymne à l'amour, à l'infini, à Dieu.

Les vers de Lamartine sur *l'Immortalité,* comptés parmi les plus beaux de la langue française, faisaient partie d'une longue contemplation relative aux destinées de l'homme, à son séjour transitoire en ce monde, à ses aspirations vers l'au-delà. Elle était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie, sur le seuil de la mort, et « dont les espérances d'immortalité étaient voilées dans son cœur par le nuage de ses tristesses. » Le poète lui-même sentait son intelligence environnée de nuit. Le doute avait stérilisé la prière. Mais, ni la douleur ni le désespoir n'avaient brisé l'élasticité de son âme, nourrie dès l'enfance du suc vivifiant des leçons chrétiennes, et toujours prête à réagir contre l'incrédulité. La vision du ciel lui sera donc rendue. Il est accablé d'amertume; comment, dans cet état d'esprit, ne pas songer à la mort? Devant lui se dressent les idées qu'éveille toujours ce mystérieux mot de la mort. Que lui réserve-t-elle, à lui, ainsi qu'au reste des humains? Depuis le brin d'herbe éphémère jusqu'à la planète dont les jours se comptent par siècles, tout naît, vieillit et meurt. Pourquoi l'homme, être infirme et chétif, serait-il plus durable que les autres êtres, condamnés à une disparition sans lendemain? La raison lui défend de le croire. Cependant, une voix intérieure, un invincible sentiment proteste au fond de lui-même contre cette apparente évidence. L'âme ne peut qu'être éternelle, parce qu'elle est une émanation directe de Dieu, et la ruine des mondes, leur écroulement autour de lui, ne le feraient pas encore douter un instant de la survivance de ce souffle divin. Vienne donc la mort, il ne la craint pas, il l'appelle plutôt comme une délivrance. Pensées hautes et consolantes au suprême degré. Malheureusement, ainsi que le remarque le commentateur du poème de Lamartine, l'accent personnel de ces vers, qui leur donne

une si poignante éloquence, se traduit par un mot, qui a la force d'un cri, mais non pas d'un argument.

J'aime, il faut que j'espère...
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi.

Faire dépendre la philosophie de l'Univers d'un sentiment aussi contingent que l'amour, c'est en effet compromettre l'espèce de preuve métaphysique tirée de l'instinct, c'est pour ainsi dire laisser entendre que si le poète n'eût pas aimé, il n'aurait eu ni foi ni espérance.

Victor de Laprade écrivait en 1862 : « On peut déjà parler de Lamartine comme d'un ancien. » M. Mabilleau a traité l'auteur des *Harmonies* à la façon d'un classique; ses judicieux commentaires et ses annotations précises éclairent, développent ou rectifient, aux yeux de la jeunesse, la valeur philosophique, morale et littéraire des deux pièces fameuses : *le Chêne* et *l'Immortalité*.

2. — Des inspirations lamartiniennes aux *Extases* de M. Jean Berge la transition est un peu brusque. Disons-nous du moins que nous planons toujours sur les hauteurs. Quelques bouillons d'un sang jeune, quelques éclats d'érotisme et l'inévitable rappel de ces éternelles ivresses dont on se croit toujours obligé de parler comme si ces choses n'arrivaient qu'à vous, n'empêchent que nous ne sympathisions avec un idéaliste sincère, haussant son imagination au-delà du matériel horizon. M. Berge a le mérite d'avoir su mettre autre chose que des mots dans ses vers. Sa poésie est nourrie d'idées salubres. Loin d'elle les hurlements désespérés et le faux pessimisme, autant que les mièvreries sentimentales. La vie est bonne, comme il la conçoit, et la nature fortifiante, comme il la décrit. Il chante la saine beauté des corps et des âmes, de tout son pouvoir, de toute sa conscience. Voilà la part de l'éloge. Il y aurait à faire aussi celle de la critique. La jeunesse de l'auteur rendra pardonnables les défauts du livre, trop voisin de l'heure du début, trop chargé de vers inutiles, d'épithètes convenues et de chevilles flagrantes. Le vers de M. Berge marche librement, correctement. Il n'a pas en lui-même de marque saillante et distinctive. Ce n'est ni d'un pur classique ni d'un savant romantique. La sonorité manque. On n'y reconnaît pas assez le vers d'un musicien, d'un lyrique. Les deux meilleures pièces des *Extases* sont : *les Fous,* dédiés à un spirituel chroniqueur, rimeur aussi, Fernand Fouquet, et les stances très touchantes : *A ma mère,* mélancolique souvenir d'un fils à l'une de ces tendres victimes de la maternité, qui recueillent la mort en donnant la vie.

3. — M. Gustave Le Vavasseur, après avoir éparpillé ses vers aux quatre vents du ciel, sans souci de leur sort, mais les laissant tomber de sa main avec le même abandon qu'il avait mis à les écrire, vient

de réunir tant de fragments dispersés : sur le conseil de ses amis, il publie d'un bloc ses poésies complètes. Dès le tome initial composé de fantaisies, de *Juvenilia,* on reconnait l'artisan de rimes de première force, le joaillier de la phrase harmonieuse qu'admirait Baudelaire, et que les maîtres entre eux se nomment comme un de leurs égaux. Son épître à la *Rime* est une merveille de virtuosité, d'érudition et de bon esprit, qui rappelle, par le mérite de la difficulté vaincue, la si délicieuse pièce sur le même sujet d'Amédée Pommier, l'intarissable rimeur. Ne vous en souvient-il pas de ces vers du virtuose des *Colifichets :*

La rime est un oiseau-mouche
Qui, pour un rien, s'effarouche,
Fuyant la main qui le touche
Et sujet au vertigo,
Mais on la rend familière,
On la met dans sa volière,
Quand on s'appelle Molière
Ou qu'on est Victor Hugo.

Les poésies de M. Gustave Le Vavasseur sont d'un homme demi-grave, spirituel, qui badine, raconte, converse, se souvient. Il met de soi et de sa vie dans son œuvre, mais avec plus d'esprit que de sentiment. Son livre est un peu froid. L'écrivain, le dilettante du langage étouffe l'homme. Aussi triomphe-t-il dans les sujets purement fantaisistes. C'est là son genre. On pourrait dire aussi qu'il est un satirique, si son calme ne le garantissait contre l'emportement et l'indignation, d'où jaillissent les traits acérés. *Facit indignatio versum.* Sa manière serait excellemment appropriée à cette forme. Par moments on croirait avoir affaire à Boileau, mais à un Boileau qui aurait bu du vin romantique. De ce vin, il en prit une fois une large dose, lorsqu'il fit sa *Timbale milanaise,* où les mots, les idées, les sons, les couleurs, se heurtent avec un étonnant brio et dans un indicible tohu-bohu :

Assez ! Assez ! Terres et cieux !
J'ai des aiguilles dans les yeux,
Des clous dans les oreilles,
Jamais Anglais, ivre de gin
N'a vu danser danses de djinn
Pareilles.

Les *Farces et Moralités* abondent de choses charmantes, bien que ce ne soit pas scénique, — j'entends scénique dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire humain.

Le second volume ajoute peu à l'appréciation générale. C'est toujours l'excellent écrivain, scrupuleux, descendant des classiques, le même artiste en vers et en rimes, prestigieux et impeccable. De toutes ces qualités, causes et effets, il résulte quelque froideur, comme nous l'avons remarqué déjà. Ce volume traite principalement des mœurs de

la rusticité ou des aspects de la campagne et du village. Caractères, portraits, hommes, rien n'y est oublié; chaque esquisse ou peinture y paraît dans son cadre. Le poète s'y révèle fin observateur, philosophe, spirituel, humoriste, railleur délicat et attendri parfois. Toutes les pièces sont à lire. Il y en aurait beaucoup à citer, aussi voisines de la perfection que les délicieux triolets sur *Vire et les Virois*. Loin de comparaison, l'œuvre de M. Le Vavasseur est certainement le meilleur des livres dont nous ayons eu à rendre compte en ce dernier semestre où la moisson poétique, foisonnante à première vue, ne se compose guère que d'épis maigres.

4. — Les *Brumes d'or*, joli titre, belle conception, mais très médiocre exécution. Ouvrant au hasard, je rencontre d'abord cette chose naïve :

Le lion regardait,
Et de ses yeux sanglants que voilait sa paupière
Contemplait le brasier.

Si les yeux du fauve sont voilés par ses paupières, comment peut-il contempler le soleil? Ailleurs, cheminant non sans peine à travers les lianes encombrantes de la banalité et les ronces du lieu commun, je me heurte à ce beau spécimen de galimatias renforcé :

Jamais la douce effeuillaison
Que fait l'automne et ses tristesses
Et ses déclins sur l'horizon,
Au fond des brumes prophétesses....

Une seule pièce vaudrait d'être signalée. Elle s'appelle : les *Sycomores*.

5. — Au tour de M. Lucien Cardoze. Auteur d'un poème sur *Vercingétorix* où pointait une belle flamme de patriotisme, il nous offre aujourd'hui ses *Paroles d'amour et de raison,* assemblage tel quel de pièces fugitives, nées au hasard, à des intervalles plus ou moins éloignés, et qui forment un tout de choses très diverses. Une facture correcte, de la sincérité, le consciencieux désir de rendre, sous une écriture artistique, des impressions en elles-mêmes assez simples, assez ordinaires : on n'y voit pas autre chose.

6. — Avec M. Ferdinand Goldschmidt, le créateur de *Fiction et Réalité,* nous faisons la connaissance d'un humoriste auquel manque simplement l'esprit qu'il veut avoir. Il lui manque aussi de savoir tourner le vers et de savoir écrire. Sur le papier symboliquement épais de son livre, l'imprimeur a couché un amas de platitudes et de choses lourdes. Voulez-vous du sentiment? Lisez *l'Inconnue de Gravigny;* cette deuxième strophe vous en donnera l'avant-goût :

De la beauté c'est le divin prestige ;
Rien ne résiste à son charme entraînant,
L'orgueil se tait, le préjugé transige,
Tout reconnaît son pouvoir *permanent*.

Soucieux de légitimer sa bonne fortune, le rimeur très pieusement porte un renvoi à la suite de *l'Inconnue de Gravigny*, et ce renvoi spécifie : « Gravigny-sur-Iton, village à un kilomètre d'Évreux. » On n'a pas idée de cela !

Voulez-vous maintenant un échantillon de satire, de fin esprit satirique ? Jetez les yeux sur cette épigramme, dont la pointe est dirigée contre un soi-disant patriote :

Cher patriote et philanthrope,
Tu fends mon cœur en écrivant;
Mais le tien, comme l'héliotrope,
Tourne vite au soleil levant !

Que la chute est spirituelle ! Mais peut-être celle-ci, adressée à un homme de banque, vous plaira-t-elle davantage, par la délicatesse de l'idée et la finesse de l'expression :

Une spéculation,
Le plus heureux emploi des dons de la fortune,
C'est le noble bienfait, l'acte de charité.
Adoucir la douleur, soulager l'infortune,
C'est le chemin du ciel, du cœur c'est la beauté.
S'en faire un piédestal, vous en vanter sans cesse,
Aux journaux confier votre bonne action,
Le montant de l'aumône attestant la richesse,
C'est pure vanité, c'est spéculation.

Vraiment, quel besoin y avait-il de gâter ainsi de bon et honnête papier !

7. — Au genre humoristique appartient aussi *Barbondias,* du vicomte de Lorgeril, qui le représente avec plus d'honneur, sinon très brillamment. On s'accorde à reprocher à La Fontaine d'avoir fait des contes trop longs, en dépit de l'esprit qui y pétille. Que dirons-nous du poème de *Barbondias* (c'est un conte d'une allure légère — intentionnellement), qui a onze cent soixante-huit vers, et ne sort pas de la même main ? Que dirons-nous quand nous verrons qu'il est disposé en *ottava rima*, c'est-à-dire en strophes de huit vers, à l'italienne ? On peut admettre aujourd'hui encore, bien que la nouvelle en prose l'ait fort déprécié, le conte en vers, à condition qu'il soit court et bâclé en de petits vers sémillants, alertes. Mais ces strophes de huit vers alexandrins, comme elles alourdissent les flèches empennées de l'esprit ! Le poème de *Barbondias* est suivi de satires, dont une reprochant longuement à Victor Hugo de manquer de finesse et d'humour.

8. — M. Al. Ponson du Terrail nous entraîne *Au village,* pour y lire ses vers, — des vers de collégien. On eût esquivé ce déplacement, volontiers. La diction est déplorable, l'idée absente comme l'image, le sentiment au-dessous du lieu commun. Que pensez-vous de ce début de sonnet : *La Mèche de cheveux ?*

Avant de se quitter, je pris de ses cheveux,
De ses cheveux épars, jalousie de plus d'une,
Tant leur nuit rehaussait le clair rayon de lune
De son front, de sa joue, et même de ses yeux ! ! !

Et de cette fin de poème :

Remplis ma coupe, haut, remplis qu'elle déverse,
Muse, ton vin nouveau ! Car pourquoi seul, ici,
Ne boirai-je ma part ? Pourquoi ? Ah ! verse, verse
L'ivresse de l'amour dans ma coupe, — merci !

N'est-ce pas adorable ? Et on intitule cela : « *Ivresse,* traduit librement d'Anacréon. » Oh ! oui, librement. Pendant que nous y sommes, dégustons le premier couplet d'une chanson :

J'aime ta robe brune
Des hivers frileux, attristés,
Celle d'automne, clair de lune,
Celle grenat des blonds étés.
Et cependant je me rappelle
Que le frôlement de l'une à l'excès
Me trouble ; elle n'est pas plus belle,
Mais c'est l'avril, quand tu la mets.

Comme c'est clair ! Comme c'est coulant pour une chanson ! Quand nous aurons lu les quatre derniers vers du troisième couplet, nous serons édifiés complètement :

Mais l'heureux frisson qui pénètre,
Auprès de toi, mon être entier,
Tu sais surtout le faire naître
D'une parole d'amitié ! ! !

9. — Mais voici de la poésie véritable : *Du Silence,* par M. Georges Rodenbach. Baudelaire, Coppée, Albert Mérat avaient plus d'une fois porté sous les yeux la vie familière des cités ; ils en avaient surtout fait ressortir le côté pittoresque, le bruit ou le réalisme accidenté. M. Rodenbach a pensé qu'il existait un autre mystère que celui de la nature, le mystère des villes, et que, pour une imagination songeuse, il y avait des motifs de sensations intenses à les contempler le soir ou la nuit avec leur demi-solitude succédant à l'agitation du jour, avec leur indéfini, leurs lointains. Il a dit les tristesses des ruelles nocturnes, à l'heure où l'asphalte miroite de pluie sous les réverbères aux pâles reflets, les mornes aspects des quartiers déserts, l'inerte somnolence des antiques demeures inhabitées. D'autres avaient amusé leur esprit à peindre des paysages parisiens. M. Rodenbach a surtout représenté les villes belges, celles-là qui ont de vieilles cathédrales, des beffrois moyen âge, de vieux souvenirs, de vieilles traditions ; et, de préférence les anciennes petites villes, presque oubliées, à demi-mortes. Les *Tristesses* offraient déjà quelques-unes de ces impressions pénétrantes.

Il s'en dégage de plus tenues, de plus subtiles encore, des pages du *Silence.* Singulière littérature que celle de cette fin du XIXe siècle, trop raffinée, trop artificielle, mais bien riche vraiment de mots et de ressources, trouvant des termes pour exprimer l'inexprimable, des prestiges de langage pour rendre visibles les parfums légers, les lignes fuyantes, les ondulations indécises ; des procédés pour rendre saisissants les moindres accidents de la nature et les détails les plus insaisissables, les transparences de l'air et jusqu'à ces couleurs d'ombre auxquelles on ne saurait donner de nom ! Fromentin, dans son admirable prose, avait obtenu de merveilleux effets en fixant par des touches très accentuées, la lumière et le silence. Ici, M. Rodenbach exprime en des traits vagues comme les linéaments du rêve, et sensibles pourtant : les légers et presque imperceptibles bruissements, les horizons voilés, les ombres indistinctes, et les bercements de la pensée au sein du calme absolu. Il dit les douceurs du soir, d'une chambre sans lampe où l'amant « entend songer » l'amante qui s'est tue, le silence des lieux gagnés par les ténèbres, silence des êtres et des choses qui convient aux mélancoliques retours de l'âme vers son passé, le passé qu'elle revoit « comme un tombeau fleuri ; » ou la descente du crépuscule, la mort du jour, les évaporations de la brume, la lente tombée de la neige endormeuse des bruits, le glissement des cygnes sur la surface unie d'une eau qui paraît morte, ou les accents assoupis d'une musique venue de très loin. En des vers touchants, M. Rodenbach a décrit aussi la paix, le recueillement du sanctuaire. C'est qu'il est, en effet, un poète chrétien, un croyant sincère, élevant son âme fort au dessus d'une religiosité vague et toute cérébrale, mais trouvant au plus intime de lui la clef des grands problèmes. « Dieu m'a mis son image au cœur en me créant, » écrivait-il un jour. L'influence purifiante de ces sentiments religieux a imprimé à ses effusions passionnelles un caractère de haute spiritualité.

10. — En 1866, tout de prime abord, M. Verlaine se portait en tête de l'école du parnassisme avec ses *Poèmes saturniens.* On l'opposait à Coppée et à Mendès. Sainte-Beuve s'intéressait à lui. Victor Hugo lui adressait des louanges. Les « impassibles » reconnaissaient en lui l'un des leurs ; car, c'était alors la mode de n'aimer, de ne célébrer que la froideur plastique ; et, comme l'imitation est inévitable aux jours de début, il affectait, lui aussi, la sérénité olympienne, absolument contraire à la mobilité de sa nature impressionnable. Sujets impersonnels, recherche de la rime riche, longues tirades d'alexandrins à la façon Hugo ; comme on était loin, dans ces essais, du Verlaine d'aujourd'hui, uniquement et égoïstement occupé à transcrire ses rêves ! Puis étaient venues *les Fêtes galantes, la Bonne Chanson,* un doux livre, dont la délicatesse d'expression et l'ingénuité de sentiments n'annonçaient pas

davantage la sensualité aiguë, la perversité de fond et l' « inouïsme » de forme, qui marquent la seconde manière de M. Verlaine et sont la caractéristique de son dernier recueil : *Amour*. Après une disparition de quinze années, un long effacement dans le silence, il était rentré dans la vie littéraire comme un initiateur. On l'avait institué chef d'école. Il a maintenant de nombreux dévots. M. Verlaine a poussé loin l'excentricité poétique. Pourtant, il vaut qu'on le lise et l'étudie sérieusement. Qu'elle soit intentionnelle ou inconsciente (l'un et l'autre, croyons-nous), la formule de M. Verlaine, avec toute sa bizarrerie et son inattendu, est véritablement une manière de sentir et d'exprimer, — blessant la morale, il est vrai, — désorientant le sens commun, choquant la raison et le goût, mais exerçant une influence indéniablement forte sur l'imagination. A les sentir de près, ses plus extrêmes singularités ont une explication, une logique. Il ne les emploie pas avec le dessein résolu d'étonner, ni au hasard, mais parce qu'elles lui paraissent s'accommoder mieux à sa façon de comprendre ou d'être ému. Continuellement agité, il lui semble juste autant que naturel, de préférer aux vers de nombre pair, plus solides, d'une allure plus régulière et plus calme, ceux du nombre impair, dont la marche déviée s'assortit mieux à l'état d'une âme pleine de trouble. Il aime surtout, il recherche avec excès le vers de onze syllabes et celui de treize, qui n'étaient pas admis dans notre métrique, parce qu'ils sont inharmonieux, sans rythme. Mais il y trouve quelque chose d'inquiet, de tressautant, particulièrement propre à rendre le désordre sensuel.

C'est la fête aux sept péchés. Oh! qu'elle est belle!
Tous les désirs rayonnaient en feux brutaux.
Les appétits, pages prompts que l'on harcèle,
Promenaient des vins roses dans les cristaux.

M. Verlaine écrit-il pour d'autres? Vise-t-il un certain public? On en pourrait douter. Il écrit pour sa satisfaction, par entraînement et par besoin. Il se soucie faiblement du nombre des lecteurs. Être compris n'est pas sa première préoccupation. Seulement, il sait qu'il a en main une grande habileté de facture et que son cerveau se soulage à épancher en des rythmes correspondants, les sensations fantasques qui le hantent ou le surexcitent. Il invente, il innove à son gré, sans prétention systématique, tantôt au hasard de son humeur, tantôt d'après la particulière vibration de son être. Un jeune écrivain, M. Jules Tellier, qui semble très instruit des procédés de M. Verlaine, a donné l'explication ingénieuse des phénomènes d'invention spéciaux à ce tempérament poétique. « Comme il a des instants d'infinie langueur, il lui arrivera de faire rimer les mots avec eux-mêmes; et cette négligence calculée aura je ne sais quel charme de nonchalance et d'épuisement. Comme il passe rapidement et par sauts d'un sentiment à un autre, il

fera volontiers alterner dans ses pièces un quatrain de rimes toutes masculines avec un quatrain de rimes toutes féminines. — Comme sa pensée est extrêmement mobile, il supprimera toute liaison entre ses phrases; et, comme toujours quelque secousse subite le traverse, il les coupera d'exclamations imprévues. » Enfin, il renouvellera, dans la versification française, le procédé de l'assonance, et il en obtiendra des effets curieux d'harmonie imitative, ou des redoublements de sens qui achèvent la pensée. Nous sommes loin d'approuver chez lui cette excessive indépendance de personnalité, n'admettant d'autre règle et d'autre loi, dans l'art, que sa propre fantaisie. Nous sommes loin surtout d'absoudre tous les écarts de cette folie sensuelle, maîtresse absolue de son imagination, et son inspiration constante, maladive ou exaspérée. Et, néanmoins, nous le subissons, ce qu'il dit n'est pas banal; ce qu'il sent, nous le ressentons avec lui, malgré nous. Ses excentricités vous heurtent, il est vrai, mais on ne s'arrête pas en vain, on trouve là quelque chose : on trouve la vie. La petite pièce : *Un veuf parle*, est pénétrante et troublante. Le long poème : *Lucien Letinois,* nous semble très remarquable. Il a des pages fort touchantes, entre autres le § XVII ; nous le préférons à l'*Olivier* de M. Coppée et à l'*Edel* de M. Bourget. Sans doute, nous regrettons la trop coutumière bizarrerie de M. Verlaine, et les perversions de sa muse. Quoi qu'il en soit, il reste ce qu'il est de nature : un vrai poète. C'est une âme qui a passé dans la vie, qui a été touchée et qui rend ce qu'elle a senti d'une façon expressive et rare.

11. — A une certaine catégorie de poèmes qui tirent leur principal charme de leur étrangeté même, appartiennent les *Pantoums* de M. Cherfils. Le pantoum nous est venu des littératures orientales, où la langueur de la pensée, l'habitude de l'image riche ou gracieuse, le voluptueux abandon du langage, lui prêtent un charme infini. Victor Hugo en avait apporté la révélation, en 1829, sous forme d'une traduction en prose, dans les Notes des *Orientales*.

Les papillons jouent à l'entour sur leurs ailes,
Ils volent vers la mer, près de la chaîne des rochers.
Mon cœur s'est senti malade dans ma poitrine,
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente.

Longtemps ensuite un fin dilettante, Charles Asselineau, estimant qu'il serait ingénieux de transporter en français la forme du pantoum, publia dans une revue belge un poème dont la disposition était sienne, et fut suivie par Théodore de Banville, par Louisa Siéfert, par divers autres, en de peu fréquents essais. Aujourd'hui, M. Cherfils, se vouant au pantoum comme Soulary et José Heredia se sont voués au sonnet, nous livre un recueil entier de ces fantaisies. Du second vers de chacune des strophes en quatrains faire le premier vers de la

strophe suivante; reprendre le quatrième vers de chaque strophe comme le troisième vers de la strophe suivante; et faire reparaître le premier vers, celui qui ouvre la première strophe, le faire reparaître à la fin, comme dernier vers du poème terminant la première strophe, tel est le mécanisme du pantoum. Ces continuelles reprises, l'arrangement compliqué du rythme, la règle absolue du genre voulant que deux vers différents se poursuivent parallèlement d'un bout à l'autre de la pièce, l'un pour les deux premiers vers, l'autre pour les deux derniers de chaque strophe, et le tressautement qui en résulte avec régularité rendrait monotone la lecture suivie d'un recueil de pantoums. Savourés en détail, ils ne manquent pas d'attrait, quand l'exécution en est heureuse, comme ici le plus souvent. Citons pour exemple l'excellent pantoum *Saint-Jean de Luz*, dédié par l'auteur à sa mère.

Saint-Jean de Luz s'endort, bercé par la tempête,
Tel que l'oiseau de mer au clapotis du flot; —
J'aime la vague au ciel dressant sa blanche crête
Et le suroît poussant son lugubre sanglot.

Tel que l'oiseau de mer au clapotis du flot,
Il repose ; le ciel éteint ses mille lampes ; —
Et le suroît poussant son lugubre sanglot,
La rafale et l'embrun rafraîchissent mes tempes.

Il repose ; le ciel éteint ses mille lampes;
Au loin gronde et rugit l'implacable ouragan :
La rafale et l'embrun rafraîchissent mes tempes
Et mon regard se perd dans le noir océan.

Au loin gronde et rugit l'implacable ouragan
Comme l'effort du temps que nul môle n'arrête,
Et mon regard se perd dans le noir océan ; —
Saint-Jean de Luz s'endort, bercé par la tempête !

12. — Abus de symbole, réminiscence téméraire ou candide sacrilège, *le Signe* de M. Ernest Raynaud, un disciple de M. Verlaine, porte en vedette la devise à jamais mémorable : *hoc signo vinces*. Or, il est bien question ici de « son » ombrelle, de « ses » chairs roses, de minutes exquises et d'ineffables lendemains traversés de mélancoliques rêveries au crépuscule; mais du « signe » nous n'y découvrons que celui d'un décadisme discret, peu outré, fort reconnaissable partout quoique compréhensible... un peu. Des vers désarticulés et sans rythme,

Du vague... du vague... du vague,

et l'influence persistante de Baudelaire comme pensées, figures, sentiments : voilà la monnaie courante de cette poésie d'où se dégagent, de place en place, une note personnelle, une gracieuse image, une trouvaille heureuse, et l'indice d'un talent qu'on pourrait mieux employer.

13. — Encore une éructation de Baudelaire : *Flammes mortes*, par M. Gabriel Mourey. Brutalité et mysticisme — en montre. Seulement

Baudelaire respectait la langue et abordait tous les sujets. Ici, que trouvons-nous? Les licences du décadisme et un seul thème : l'amour, si on peut appeler amour une alliance malheureuse de sensualisme exagéré et de mysticísme bleuâtre. Sensualisme faux, car il ne vient pas de la chair, mais de l'imagination tendue à plaisir ; mysticisme faux, car il ne consiste que dans les mots, des mots empruntés au culte catholique. Bref, l'impuissance. L'homme vraiment homme n'aime pas comme cela. Il aime de chair et d'âme, son amour de chair n'est pas grossier parce qu'il est bien portant, et son amour d'âme grandit parce qu'il ne cherche point à monter trop haut, par-delà les nuages : il s'élève mais ne se perd pas. Dans ces *Flammes mortes,* tout est maladif, affaibli ou dépravant. La forme répond au fond : des néologismes en quantité n'exprimant jamais une idée forte ou un sentiment solide, mais des nuances, des demi-teintes fuyantes ; des vers mal pondérés, toujours dans les rythmes les plus inharmonieux, et d'autres sans nombre de pieds fixes. En somme, rien que de la bizarrerie voulue se donnant des airs d'originalité.

14. — Ayant à la mémoire le souvenir des *Rimes de combat,* dont nous parlâmes avec éloge, l'an dernier, nous nous réservions pour la fin, pour la bonne bouche, le livre de M. Grandmougin : *A pleines voiles.* Nous espérions de cet ouvrage plus qu'il ne tient. L'appréciation totale se résumerait en peu de lignes. Voici l'homme, comme fond : un esprit viril, sain, une âme de patriote, peu d'imagination (l'absence complète de figures en témoigne) ; un grand amour de la nature (nous ne disons point un grand *sentiment*), et en particulier de la nature agreste, celle de son pays natal, la Franche-Comté. Ses poèmes les mieux réussis sont ceux qui émanent de la foi patriotique : il parle de la France sur un ton enthousiaste et élevé. De ceux qui s'inspirent de la nature, les meilleurs se rapportent à la Franche-Comté, qu'il aime filialement ; mais les uns et les autres comportent des descriptions trop longues et trop superficielles, sans dessous, sans au-delà, sans correspondances. Rien que du dehors, et encore avec peu de relief ; on ne sent pas, on ne voit pas. La pièce la plus recommandable est l'*Adieu à Alger ;* l'âme virile du poète y exprime par quelles sérieuses raisons elle préfère le Nord aux climats amollissants du Midi. Quant au style, il est courant, ordinaire ; les épithètes y surabondent.

15-16. — Un jeune homme de bon naturel, excellent cœur, amant parfait, tendre et candide, croyant en tout, et n'ayant pas de meilleure joie que de s'entretenir avec les fleurs, avec les brises : c'est M. Georges Loire, tel qu'il apparaît dans l'entourage de ses innocentes *Primevères.* Discrétion, pudicité, myosotis et pâte de guimauve. Vers doux et embaumés, printemps perpétuel. On doit vendre des moules spéciaux pour faire de cette poésie-là ; car, certainement les mêmes ont servi à

M. Emmanuel Déborde pour y couler les rimes niaisettes de son *Premier Écho*. Pieusement, nous en cueillons les vers de début, *Un madrigal à maman :*

> Maman, cette miniature
> *Qui me distrait...*
> Mais c'est bien *sans mésaventure*
> Votre portrait ?

Restons là-dessus, je vous prie. C'est une de ces impressions exquises dont tout commentaire altérerait le beau sens, et sur lesquelles il est bon de laisser le lecteur.

17. — Les *Rimes blondes et Chansons noires,* de M. Thomas Maisonneuve, vont-elles relever l'honneur de la poésie qui, à en juger par ce qui précède, aura bien souffert en ces derniers temps ? Hélas ! ce n'est pas encore là que notre goût, affadi par une suite de mets insipides, aura chance de se retremper. M. Maisonneuve se pose en innovateur dans sa préface, parce qu'il ne s'est servi que de rimes féminines. On en avait usé d'autres fois, de la même manière consécutive ; mais c'était dans de très courts poèmes, tandis que notre auteur les emploie tout le long du volume. L'innovation prétendue ne serait-elle pas plutôt de l'exagération ? La mollesse de la rime fait la mollesse de la forme, qui ne peut qu'entretenir la mollesse du sentiment. En effet, pas une virilité n'y éclate ; pas de hardiesse, pas de force, mais le continuel vague à l'âme. A la place d'idées, on n'a que des nuances de sentiments et de paroles, rendues quelquefois à l'aide de mots nouveaux, empruntés aux écoles décadentes.

18. — Changeons de pays, et passons aux *Révoltes* de M. Omer Chevalier. En voilà un, au moins, qu'on n'accusera pas d'être de la race des affadis. Il y a plaisir à sentir dans son livre faux et sophistique à maints égards, un accent de sincérité et de virilité. Ce n'est pas, il est vrai, un virtuose, un enfileur de mots. Il entasse ses vers l'un sur l'autre, souvent sans précautions musicales, mais toujours avec franchise.

> Vers rudes et naïfs, mais débordant de sève,

comme il le dit lui-même.

Il chante, il crie plutôt les revendications des misérables, des sacrifiés aux opulents sans âme et aux « exploiteurs. » C'est une suite à son précédent recueil des *Parias*. La loyauté du protestataire, son grand cœur et son ardent amour de la justice, l'excusent-elles assez de s'être fait le porte-bannière de la révolte, de prêcher la révolution, sans donner la formule d'un état meilleur, pour le lendemain du jour où la violence aurait nivelé les conditions sociales ? Il y aurait trop à dire là-dessus, et ce ne serait pas à l'avantage de la logique de notre économiste-poète. Vouloir découvrir une société qui vaudrait mieux que

les êtres qui la composent, un tout qui vaudrait mieux que ses parties, n'est-ce pas la perpétuelle erreur de principe qui mène tant d'esprits soi-disant novateurs, épris d'une chimère systématique ? Car ils sont unanimes à rendre la civilisation responsable des fautes de l'individu, et à supprimer le devoir personnel pour mettre tout à la charge du devoir social. Mais laissons cela. Creuser les idées politiques de M. Omer Chevalier serait en ébranler trop facilement les bases et les démolir trop vite. Constatons simplement que c'est un sincère, qu'il est emporté par le bouillonnement de la colère, qu'il dit ce qu'il pense en termes clairs ; et sachons-lui gré, en quelque sorte, de nous avoir enlevé, pour un moment, à la monotonie des rimeurs de boudoir et de cabaret. Il a des images rudes, souvent justes, de belles pensées, une langue un peu brutale parfois ; mais c'est une conséquence du sujet : on ne peut pas se révolter dans les gammes douces. De la sève et de l'enthousiasme, il n'en manque pas. Il y aurait plutôt excès de passion, ce qui enlève au style le caractère de solennité qui est la marque de la haute et vraie poésie. M. Omer Chevalier termine par une vision de l'âge futur, où l'homme ira chercher la nourriture et l'égalité dans les contrées tropicales, se contentant du nécessaire fourni par la nature, mère généreuse toujours prête à nourrir ses enfants. Il y a là une belle description de l'âge d'or et des premiers temps de la création.

19-20. — *Guerre au néant,* de M. Julien Lugol, atteste que les pensées généreuses, les sentiments élevés ne sont pas tout à fait morts en France. Ce discours rimé ne manque pas d'idées justes, de conceptions philosophiques grandioses quoique peu nouvelles ; mais, à part quelques vers bien frappés et bien remplis, ce n'est pas l'œuvre d'un vrai poète. Il y manque *ça. Ça* serait trop long à définir. Nous aimons mieux un tel poème, peu savant de forme et renfermant des idées que les virtuosités décadentes ; mais à l'un et aux autres la bonne prose est préférable. M. Lugol lui-même nous donne raison en nous apportant aussi son excellente traduction, poétique sans être rimée, des *Odes barbares* de Carducci, l'un des plus grands écrivains de l'Italie contemporaine, le chef d'école des *Carducciani,* et un talent de premier ordre, quoique entaché de sentiments révolutionnaires et anticatholiques. Carducci jouit, en son pays natal, d'une immense réputation, les Universités se disputent son enseignement, des chaires sont spécialement créées pour lui. En Allemagne, on l'a beaucoup étudié, traduit et commenté. Il est moins connu en France, où le génie étranger s'implante difficilement. En mettant au jour ses *Odi barbare* et ses *Nuove Odi barbare,* Carducci inaugurait dans la littérature italienne une nouvelle forme métrique, et ce fut une des causes de leur grand retentissement. Il était impossible à M. Lugol de faire passer, en sa prose,

l'harmonie et le rythme des vers originaux. Du moins il en a rendu fidèlement la substance, l'aspect, l'abondance d'images.

21. — Platon, dans l'un de ses magnifiques dialogues, rapporte que Solon se préparait à chanter le grand phénomène géologique de l'engloutissement de l'Atlandide, lorsque la mort glaça ses inspirations sur le point de naître. Depuis l'antiquité, bien des chroniques, bien des légendes ont rappelé le fait extraordinaire de l'immersion et de la disparition du continent qui servait de pont-levis entre les deux mondes, et que plusieurs géologues considèrent comme couché au fond de l'Océan. Quel superbe sujet de poésie : l'irruption des eaux méditerranéennes élargissant le détroit d'Hercule, l'effroyable tempête et les tremblements de terre préparant l'effondrement d'un monde, le combat des éléments contre la grande victime, les clameurs des hommes, et, des sphères infinies, le Tout-Puissant condamnant l'Atlandide à être effacée de la surface terrestre, et celle-ci à être dépecée en continents que sépareront les vastes étendues océaniques ! Le poète catalan Verdaguer, un prêtre catholique, soutenu par une grande force d'imagination, s'est élevé, en traitant cette donnée, à des hauteurs inattendues. D'une langue provinciale que l'on croyait à moitié morte il a tiré les éléments d'une belle œuvre épique, aujourd'hui le plus riche joyau de la renaissance littéraire de la Catalogne. Le chant VII, brillant résumé des traditions mythologiques, a des parties supérieures. Mgr Joseph Tolra de Bordas a justement comparé aux hymnes de Callimaque les sept cantiques mis par M. Verdaguer dans la bouche de ces personnifications : Délos, les Cyclades, les Échinades, la Morée, la Sicile et la Vallée de Tempé. Profond admirateur de son compatriote, M. Justin Pépratx voulut mettre ses soins à une traduction fidèle en vers français de l'épopée catalane. Il l'a reproduite exactement, strophe par strophe, serrant le texte d'aussi près que possible. L'expression n'est pas toujours assez poétique pour de la poésie ; elle ne serait pas assez courante pour de la prose ; le grand nombre des inversions rend un peu difficile une lecture continue. M. Pépratx a, néanmoins, des passages très heureusement interprétés ; il a imité, par exemple, avec grâce et harmonie, le délicieux chant de la Vallée de Tempé :

Pel cor de mes boscuries
Rodolant la Penéos erradivol,
Al pas de les centuries...

22. — M. Pépratx ne s'était adressé qu'à une production catalane mal connue en France, échappant au contrôle ordinaire de la critique. Plus hardi, M. Vinson s'est attaqué d'abord à l'une de ces œuvres générales, universelles, qui sont le patrimoine de l'humanité pensante. A l'instar de M. de Mongis, il conçut un jour la rude entreprise d'une translation métrique de *la Divine Comédie*. Soyons-lui reconnaissants

de son fervent amour pour le grand poète de Florence; admirons la longue et persévérante patience du versificateur qui a traduit tout *l'Enfer,* tercets par tercets conformes à ceux du texte; félicitons-le de l'effort courageux. Mais plaignons le temps dépensé vainement et regrettons que M. Henri Vinson n'ait pas traduit simplement l'épopée italienne en bonne prose française. Ce n'est pas Dante cela. Il est impossible de traduire sous cette forme Dante, le poète effroyablement concis et énigmatique, et encore moins tercet par tercet. C'était *a priori* une tentative téméraire et qui ne devait pas réussir. Elle n'a pas réussi. Au hasard, citons des exemples. Dante, en parlant du génie de Virgile, dit:

Che spande di parlar si largo fiume...
Qui répand un si large fleuve de langage,

Et M. Vinson traduit :

Dont l'onde au doux parler s'épand si largement.

Le vers fameux :

Lasciate ogni speranza, voi che' ntrate.
Abandonnez toute espérance, vous qui entrez...

est exprimé ainsi :

Vous qui passez ici, vous n'avez plus d'espoir.

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nelle miseriæ.

Aucune plus grande douleur
Que de se rappeler le temps heureux
Dans la misère.

est traduit :

La plus grande douleur
Est de se rappeler au temps de la ruine
La félicité morte...

Il est très malaisé de mieux faire en vers, si l'on veut; mais il était facile de mieux faire en prose.

23. — Aussi témérairement, et avec moins d'habileté de main, M. Trébla voulut affronter le *Manfred* de Byron. Beaucoup de peine pour un petit résultat. On ne corrigera donc jamais certains cerveaux de la manie de traduire les poètes en vers, quand il est si osé déjà de les convertir en prose. « C'est du clair de lune empaillé, » disait Henri Heine, qui avait bien raison. M. Trébla se pique d'exactitude; il prétend reproduire Byron vers par vers, avec une disposition de rimes identique. Bon pour la forme. Quant au fond, c'est un autre point. La moindre traduction en prose nous donnerait une idée plus approchante

de Byron que ce long travail versificatoire, d'où la poésie d'ailleurs est absente. Louons la peine et l'intention de M. Trébla; sachons-lui gré, pour l'art, de son effort... stérile.

24. — L'examen de ces différentes traductions, prose ou vers, nous aura servi de préparation à l'étude d'un volumineux ouvrage, qui nous avait d'abord un peu effrayé par sa masse. Nous voulons parler de l'érudit travail du P. Delaporte, en trois forts volumes in-8 sur *l'Art poétique* de Boileau, commenté d'après les propres remarques du législateur de l'ancien Parnasse, ou d'après ses contemporains. Sainte-Beuve, avec cette justesse critique et cette rare sagacité qui ne l'abandonnaient jamais, écrivait : « Boileau est un esprit sensé et fin, l'oracle de la cour et des lettrés d'alors ; tel qu'il fallait pour plaire à la fois à Patru et à M. de Bussy, à M. Daguesseau et à Mme de Sévigné, à M. Arnauld et à Mme de Maintenon, pour imposer aux jeunes courtisans, pour agréer aux vieux. » Le P. Delaporte, se fondant sur le même raisonnement, a compris que Boileau n'est vraiment intelligible, qu'au milieu de cette armée de beaux esprits, d'hommes et de femmes de lettres, qui pensaient comme lui, ou jugeaient d'après lui. Il a cru devoir restituer à la partie la plus importante de son œuvre, les onze cents alexandrins de *l'Art poétique,* son cadre et son jour véritables. Amis et ennemis du satirique, gens de plume de toute valeur, écrivains titrés au Parnasse ou même du peuple, tous ceux qui ont vécu, parlé, imprimé entre 1636 et 1711, viennent ici déposer pour ou contre chacune des règles poétiques, et en faire ressortir le sens, la valeur, l'à-propos; le dix-septième siècle classique apparaît ainsi en entier avec ses principes, ses recettes, son esthétique un peu étroite, ses préjugés et son bon sens. La matière était singulièrement riche en textes, souvenirs, documents. Alors que la langue tendait à se fixer sous des lois durables sinon définitives, que les moindres questions de grammaire, d'art et de rhétorique prenaient une importance énorme, les vers d'un écrivain comme Boileau, s'arrogeant le droit de distribuer des sentences et des arrêts, devaient forcément provoquer des gloses infinies. Et puis, n'était-il pas en guerre ouverte avec une foule d'auteurs du second et du troisième ordre Pour la défense du bon goût, quelquefois par animosité personnelle, par passion ou par abus de la rime et parce que de certains noms malheureux s'encadraient à merveille dans le contexte d'un vers, n'avait-il pas cruellement blessé bien des amours-propres chatouilleux, et légitimé en apparence bien des colères ? Boileau pouvait dire de lui-même comme d'Horace :

> Et malheur à tout nom qui, digne de censure,
> Peut entrer dans un vers sans rompre la mesure !

Aussi que d'adversaires ligués contre lui ! En cultivant un genre dangereux avec une très réelle prédilection et un peu de parti-pris

contre tout le monde, Boileau s'était préparé de rudes représailles. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut en butte à d'irréconciliables ennemis. Les uns l'accusaient de ne voir dans un écrivain qu'un sujet d'épigramme, et dans un nom qu'une rime à exploiter. Les autres se portaient à la dissection de ses ouvrages avec un acharnement extraordinaire, en discutant, parodiant, ridiculisant les passages, hémistiche par hémistiche, en chicanant jusqu'aux points et aux virgules. Le P. Delaporte a rassemblé, en foule, autour du texte de Despréaux, les citations et les rapprochements, pour en faire une sorte de commentaire perpétuel de l'œuvre du poète. Autour de ses décrets, il a groupé, d'une part, les décisions, la pratique, les faits et gestes de l'élite littéraire ; d'autre part, les réclamations et appels, les crimes et délits poétiques du « bas Parnasse. » Aux historiettes fournies par Boileau, par Brossette, par tous les amis, alliés ou sujets du législateur, il a joint les remarques, les railleries ou les plaintes des victimes, estimant qu'en pareille cause, les sifflets n'étaient pas moins instructifs que les applaudissements. On y voit avec quel enragement les ennemis du satirique, avides de le trouver en faute, se portaient à controverser interminablement sur des riens, à soupeser chaque syllabe, à se noyer dans de vétilleuses et puériles minuties. De temps à autre, le P. Delaporte ajoute son mot de louange, de doute, ou de censure, selon le cas. Nous pensons même qu'il ne prend pas assez souvent la parole, quand il s'agirait de relever certaines récriminations trop bizarres de Pradon, de Desmarets, ou les belles imaginations de l'auteur de *Childebrand*, prétendant s'égayer aux dépens des bons tours que joue la rime à la raison chez Boileau. Il ne fait pas assez intervenir, à notre avis, la voix de la critique moderne, alors qu'il serait question de rectifier les erreurs manifestes de Despréaux sur des questions d'art, qui ont singulièrement changé d'aspect depuis lors. L'abbé d'Olivet pouvait dire de Boileau « qu'il ne se trompait jamais. » L'admiration des classiques n'est plus de l'idolâtrie. L'auteur de *l'Art poétique* ne fut pas seulement en faute lorsqu'il mit Voiture à côté d'Horace, compara le bucolisme de Racan à la muse homérique, déclara Molière inférieur à Térence, méconnut Quinault, négligea de nommer La Fontaine et l'apologue, mais lorsqu'il porta, sur la foi d'Horace et de l'épître aux Pisons, des appréciations si superficielles au sujet de la tragédie, de son origine, de ses destinées, de son histoire en Grèce, commit de nombreuses lacunes, tant à propos de l'ancienne comédie que de notre théâtre au moyen âge, et que, bornant ses vues à d'étroites imitations, il ne sut voir que dans le système des anciennes allégories l'emploi du merveilleux. Mais, à la vérité, le P. Delaporte a surtout voulu renfermer dans son livre ce qui s'est écrit, touchant *l'Art poétique* de Boileau, entre les années 1636 et 1711, dates de la naissance et de la mort du poète, dont l'une

est aussi celle du *Cid,* et à un an près celle de la fondation de l'Académie française, dont l'autre est à un an près celle de Denain ; il s'est enfermé strictement dans les limites du grand siècle. C'était là son sujet ; il avait le droit de s'y tenir. A cet égard, ses trois volumes sont bien un répertoire très riche de faits et de témoignages.

25-35. — La prose a fait tort à la poésie. Boileau et ses contemporains, le P. Delaporte et son long commentaire didactique, grammatical, critique, se sont interposés comme un mur épais entre les poètes que nous avons déjà visités et ceux qu'il nous reste à voir. De tels volumes ne s'absorbent pas d'une haleine. On sent après cela le besoin de haleter quelque peu. Terminons par une énumération rapide ; faute de mieux, mentionnons brièvement et simplement ces divers livres : — *les Strophes artificielles,* de M. Rodolphe Darzens, des strophes en prose avec la cadence rythmique, dans lesquelles l'auteur, un jeune poète qui paraît très sûr de lui-même, voulant se donner patience jusqu'au jour où il écrira ses œuvres géniales, a enchâssé des lambeaux de rêverie ; — *Au gré du vent,* par M. Henri Colas, où passent, en des vers amples et lyriques, des tableaux de ciel, des marines, des visions exotiques, des coins de féerie, et autres paysages traversés d'impressions d'amour et de révolte ; — *les Rimes salées,* par M. Étienne Dupont, poésies de mer vendues au bénéfice des victimes de l'océan ; qui trahissent sous une forme bien inexpérimentée un cœur généreux et enthousiaste ; — *la Vision du canal royal des deux mers,* par M. Charles Cros, une plaquette infestée de folie décadente où, sans nécessité, l'auteur, cependant intelligent, a trouvé fort habile d'employer une manière extravagante pour dire une chose si simple : les bienfaits du canal des deux mers ; — *l'Amende honorable à la Terre,* de François Fabié ; la Terre flétrie, souillée par les peintures brutales de M. Zola, et relevée, purifiée dans ces vers qu'emporte un beau souffle d'indignation, malgré quelques inégalités et quelque chevillage ; — *l'Abbé Léon Bellanger, sa vie, ses poésies,* où des amis restés fidèles au souvenir de cette pure intelligence, tranchée dans sa fleur, dès la trente-deuxième année, ont raconté sa simple existence, son professorat, ses travaux, et rassemblé ses vers : impressions d'enfance, épîtres familières avec moralités pour les enfants, pièces religieuses; vers peu éclatants, franchement mauvais parfois, imprégnés, d'ordinaire, d'un sentiment tendre et d'une douce gaieté ; — *Mes Enfants,* par Mme Marthe Stiévenard (Mme C.), expansions tendres d'une mère, qui trouve sa joie personnelle à chanter les grâces mignonnes de ses petits enfants, leurs jeux ingénus, leur beauté, ou à leur babiller ses rêves d'avenir, glorieux pour lui, pleins d'amour pour elle, insignifiants pour le public ; — *le Réveil populaire,* recueil d'intentions patriotiques et démocratiques, dont l'accent aura peu d'écho ; — *Un Rimeur aux thermes des Pyrénées,* par

M. François Narey, qui doit être un thérapeutiste des environs de Bagnères, et qui rime ou rimaille pour le meilleur bien des eaux thermales et de la médecine ; — *Avant le châtiment*, un vaillant et chrétien poème de M. Florentin Loriot, où quelques inexpériences de facture n'empêchent pas de sentir combien là le souffle lyrique a d'élan, de chaleur, de véhémence; — et enfin un ouvrage intéressant de critique contemporaine : *Nos Poètes*, par M. Jules Tellier. Ce dernier volume n'a pas une ordonnance tout à fait régulière; les groupes de poètes y sont disposés un peu arbitrairement; on y voit des disparates et des disproportions choquantes. M. Tellier emploie un long chapitre à chanter la gloire de M. Verlaine. En revanche, il n'accorde qu'une demi-ligne en bas de page, en note, à M. Gustave Le Vavasseur, l'un des talents les plus purs du siècle. Il se reconnaît à lui-même de certaines ingénuités admiratives; le culte de la poésie le rend quelquefois trop flatteur à l'endroit des poètes. Ces réserves une fois admises, on trouvera chez lui des indications utiles pour l'histoire de la poésie contemporaine, des détails précis, et des appréciations émanant d'un goût sagace et personnel. M. Tellier nous annonce une prochaine levée de poètes ; — nous les attendons au premier rendez-vous.

Frédéric Loliée.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Géographie militaire. VII. L'Expansion européenne. Empire britannique et Asie*, par le lieutenant-colonel Niox. Paris, L. Baudoin, 1888, in-12 de 295 p., orné d'une carte, 3 fr. 50. — 2. *Atlas de géographie générale avec notes statistiques, historiques et géographiques*, par le lieutenant-colonel Niox, professeur à l'École supérieure de guerre. Paris, Ch. Delagrave, 1888, 5 livr. comprenant 14 cartes en couleur, 5 fr. la livr. — 3. *Géographie historique* (*leçons en regard des cartes*), *résumant l'histoire de la formation des pays civilisés et l'histoire de la civilisation. Antiquité, moyen âge, temps modernes, période contemporaine*, 48 leçons, 48 cartes coloriées, 50 figures, lexique, table alphabétique, par P. Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire. Paris, Colin, 1888, in-4 de 136 p., 6 fr. — 4. *Grands voyages de découvertes des anciens*, par P.-H. Antichan. Paris, Delagrave, 1888, in-18 de 318 p., orné de plusieurs cartes, 1 fr. — 5. *Les Voyageuses au XIX*e *siècle*, par A. Chevalier. Tours, A. Mame, 1888, in-4 de 283 p., orné de 43 gravures, 3 fr. — 6. *Les Français dans les îles de la Manche* (*îles anglo-normandes*), par Aristide et Charles Frémine, Paris, A. Picard et Kaan; Maurice Dreyfous (Bibliothèque coloniale et de voyages), s. d., in-8 de 205 p., orné de grav., 2 fr. 50. — 7. *Le Circulaire 33, du nord au midi de l'Espagne*, par J. de Beauregard. Paris, Vic et Amat; Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, in-12 de vii-387 p., 2 fr. 50. — 8. *Naples, le Vésuve et Pompéi. Notes de voyage*, par l'abbé A. Chevalier. Tours, Mame, 1887, in-4 de 288 p., orné de nombreuses gravures, 3 fr. — 9. *Les Rives illyriennes. Istrie, Dalmatie, Montenegro*, par l'abbé P. Bauron. Paris, Retaux-Bray, 1888, gr. in-8 de xxxiii-442 p., orné d'une carte et de 34 grav., 7 fr. — 10. *De Paris à Jérusalem. Impressions et Souvenirs du VI*e *pèlerinage de pénitence*, par l'abbé Huard. Lille, Liégeois-Six, 1888, in-8 de 336 p., orné de 60 grav. ou vignettes, 4 fr. — 11. *La Chine. Huit ans au Yun-Nan. Récit d'un missionnaire*, par M. Pourias, de la Société des Missions étrangères. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1888, in-8 de 188 p., orné de nombreuses gravures, 2 fr. — 12. *Les Expéditions françaises au Tonkin*, par Pierre Lehautcourt. Paris,

« Spectateur militaire, » 8 nouveaux fasc., de 19 à 26, in-8 de 247 p., 0 fr. 50 le fasc. — 13. *Nos Explorateurs en Afrique*, par Jules Gros. Paris, A. Picard et Kaan, s. d. (Bibliothèque coloniale et de voyages), in-8 de 288 p., orné de 25 grav., 2 fr. 20. — 14. *Paul Soleillet en Afrique*, par Jules Gros. Paris, A. Picard et Kaan; Maurice Dreyfous, s. d. (Bibliothèque coloniale et de voyages), in-8 de 248 p. orné de 19 grav., 2 fr. 50. — 15. *Campagne dans le Haut-Sénégal et dans le Haut-Niger (1885-1886)*, par le colonel H. Frey, commandant le 2e régiment d'infanterie de marine. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 de 503 p., accompagné de 3 cartes, 7 fr. 50. — 16. *Les Premiers Explorateurs français du Soudan. Alexandre Vaudey, Ambroise et Jules Poncet*, par Charles Buet. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-12 de 339 p., 3 fr. — 17. *Mes trente-cinq Années de mission dans la Haute-Éthiopie. Mémoire historique du cardinal Guglielmo Massaja, capucin*, traduits de l'italien par l'abbé Abel Gaveau. T. Ier. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie., in-8 de 348 p., orné de 31 grav. et 2 cartes, 8 fr. — 18. *Premier Voyage de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique (chez les Hottentots et chez les Cafres)*, Paris, Ch. Delagrave, 1888, in-18 de 318 p., 1 fr. — 19. *L'Islande et l'Archipel des Fœrœer*, par le Dr Henry Labonne. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 399 p., orné de 57 grav. et 2 cartes, 4 fr. — 20. *La Seconde Expédition suédoise au Grönland (l'Inlandsis et la côte orientale), entreprise aux frais de M. Oscar Dickson*, par A.-F. Nordenskjöld, traduite du suédois par Charles Rabot. Paris, Hachette, 1888, in-4 de 492 p., orné de 139 grav. sur bois et 5 cartes hors texte, 15 fr. — 21. *En route pour la mer Glaciale*, par Emile Petitot, ancien missionnaire. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-12 de 394 p., orné de 6 grav., 3 fr. 50. — 22. *Canada. Le Guide du colon français, belge, suisse, etc.*, par Stanislas Drapeau. Ottawa, 1887, in-8 de 173 p., orné de nombreuses grav. et d'une carte. — 23. *De l'Atlantique au Pacifique à travers le Canada et les États-Unis*, par le baron Étienne Hulot. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 339 p., orné de deux cartes, 4 fr. — 24. *Aux États-Unis. Notes de voyage*, par F.-Frédéric Moreau. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 363 p., 4 fr. — 25. *A travers l'hémisphère sud, ou Mon Second Voyage autour du monde*, par Ernest Michel. T. II. Paris, Victor Palmé, 1888, in-8 de 440 p., orné de nombreuses grav., 6 fr. — 26. *L'Océan Pacifique. Les Derniers Cannibales; îles et terres océaniennes; la race polynésienne; San Francisco*, par C. de Varigny. Paris, Hachette, 1888, in-12 de 324 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 27. *Notre belle Patrie, sites pittoresques de la France*, par Jules Monnier. Paris, Hachette, 1888 (Bibliothèque des écoles et des familles), gr. in-8 de 320 p., orné de 104 grav., 3 fr. — 28. *Plaies d'Égypte, les Anglais dans la vallée du Nil*, par Eugène Chesnel. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., in-12 de 377 p., 3 fr. 50. — 29. *Noirs et Jaunes, Comalis, Hindous, Siamois, Annamites*, par Albert Davin, lieutenant de vaisseau. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 354 p. avec grav., 4 fr.

1. — La géographie militaire de M. le colonel Niox en est à son huitième volume, y compris l'introduction consacrée à des notions générales de géologie, de climatologie et d'ethnographie. C'est un monument considérable à mettre en parallèle avec les œuvres d'Élisée Reclus et de Vivien de Saint-Martin. La méthode et le style de l'auteur vont en se perfectionnant ; le dernier volume sur l'Algérie était très bon ; celui-ci est meilleur encore. On y trouve d'abord une sorte de préface où la question si controversée de l'expansion coloniale est traitée avec une grande hauteur de vues et une remarquable justesse d'appréciation. M. Niox parle avec convenance et impartialité du rôle des missionnaires catholiques comme pionniers de la civilisation et compare leur dévouement désintéressé à l'esprit mercantile des ministres protestants anglais. Mais où l'auteur a-t-il vu que les catholiques sont frappés d'ostracisme politique aux États-Unis? Nous savons

qu'ils y jouissent au contraire d'une liberté que nous pouvons leur envier en France. Signalons aussi une phrase équivoque sur les désordres du règne de Louis XVI qui certainement ne rend pas bien la pensée de l'auteur ; peut-être, au surplus, y a-t-il simplement erreur de chiffre dans le nom du souverain. En revanche, il faut louer sans réserves l'exposé des causes de faiblesse de la domination anglaise aux Indes et de la marche envahissante des Russes dans l'Asie centrale ; on lira aussi avec fruit le tableau des invasions successives qui ont jeté vers l'Occident les divers peuples asiatiques, et l'on sera frappé de cette conclusion logique que la race chinoise menace à son tour l'Europe d'une irruption redoutable. Déjà ce peuple laborieux et sobre déborde en Californie et en Australie ; « heureusement, ajoute M. Niox, le Chinois a toujours l'idée fixe du retour dans son pays ; » mais n'est-ce pas précisément ce qui rend son immigration ruineuse pour le pays dont il draine l'argent sans en rien dépenser sur place? Les appréciations sur la politique française en Extrême-Orient sont très exactes et très modérées. En somme, la lecture de ce volume n'est pas seulement instructive, elle est encore fort intéressante pour tous les lecteurs, militaires et autres. Un planisphère teinté et sillonné d'itinéraires des grandes lignes postales fait ressortir l'étendue comparative des possessions anglaises et françaises, ainsi que les distances qui les séparent de leurs métropoles.

2. — M. le colonel Niox a entrepris de compléter son cours de géographie militaire par la publication d'un Atlas. Cinq livraisons viennent de paraître et déjà l'on peut juger de cette œuvre qui fait le plus grand honneur à son auteur et aussi à l'éditeur Delagrave. Ce qui frappe à la première inspection de ces belles cartes, c'est la clarté, cette précieuse qualité éminemment française qui fait absolument défaut aux cartes allemandes, si soigneusement gravées qu'elles puissent être. Une autre observation à faire de suite, c'est que cet atlas ne s'adresse pas exclusivement, comme on pourrait le croire, à un public spécial ; il se recommande à toute personne désireuse de suivre avec attention les événements de la politique contemporaine et le développement de la civilisation et du commerce sur toute la surface du globe. C'est ainsi que M. le colonel Niox s'est attaché tout spécialement à indiquer avec le plus grand soin les routes terrestres et maritimes ; les tracés de frontières sont naturellement l'objet d'une étude particulière et l'on peut remarquer que l'auteur s'abstient de les dessiner même hypothétiquement lorsqu'elles ne sont pas déterminées par des traités en règle. L'atlas complet comprendra 32 cartes, dont la moitié du format de $0^{m},30$ sur $0^{m},40$, l'autre moitié d'un format double. Les cinq livraisons parues comprennent 14 cartes : I. Indo-Chine. Sénégal et Niger. Péninsule des Balkans. — II. Empire russe.

Caucase et Pamir. Algérie et Tunisie. — III. Asie. Zambèze et Congo. Espagne et Portugal. — IV. Europe. France politique. Europe centrale. — V. Europe géologique. France géologique. On voit que l'auteur s'est préoccupé tout d'abord de répondre aux questions d'actualité. Il reste à faire paraître : Planisphère. Bassin de la Méditerranée. France au 1/1,600,000, partie nord. France au 1/1,600,000, partie sud. Allemagne au 1/,1,600,000, partie ouest. Allemagne au 1/1,600,000, partie est. Grandes Alpes. Suisse. Italie. Iles Britanniques. Russie. Suède et Norvège. Afrique. Amérique anglaise. États-Unis. Amérique du Sud. Océanie. Chaque carte est accompagnée d'une notice où l'on trouve, condensées en quelques lignes, les données géographiques et statistiques, un résumé des événements historiques, les traités de délimitation, un tableau des voies de communication, un tableau des mesures et monnaies, et enfin la synonymie des noms géographiques. On le voit, c'est, dans le genre, le travail le plus complet qui ait encore paru en France.

3. — Dans un autre ordre d'idées, l'Atlas de géographie historique de M. Foncin est fort remarquable aussi. C'est un résumé en quarante-huit leçons de l'histoire universelle du genre humain depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours; chaque leçon est gravée dans l'esprit de l'élève par des cartes teintées placées en regard. Aucune méthode ne vaut celle-là, non seulement pour l'enseignement de la jeunesse, mais même pour se remémorer à tout âge les grands événements de l'histoire. La division est simple et méthodique : les diverses nations qui ont joué dans le monde un rôle important sont successivement passées en revues aux quatre grandes périodes : antiquité, moyen âge, temps modernes, ère contemporaine. A la suite de chaque période, un chapitre expose les progrès de la civilisation; un lexique donne la signification des termes spéciaux employés dans le cours de l'ouvrage. L'esprit général n'est pas ce que nous pourrions souhaiter ; il est d'une neutralité qui va jusqu'à tenir la balance égale, par exemple, entre le protestantisme et le catholicisme; en politique, M. Foncin est hostile à l'ancien régime et pense que la Révolution a produit plus de bien que de mal. Il serait donc à souhaiter qu'un ouvrage conçu d'après la même méthode fût élaboré dans un sens résolument catholique. Au point de vue scientifique, nous n'avons relevé qu'une erreur : l'auteur attribue au Tonkin une population de 24 millions d'habitants ; ce chiffre est à réduire au moins de moitié.

4. — La *Nouvelle Bibliothèque historique et littéraire* de l'éditeur Delagrave, si remarquable par la modicité de ses prix, vient de s'enrichir d'un nouveau volume presque classique. M. Antichan y entreprend de mettre à la portée de tous les lecteurs les grands voyages de l'antiquité. Sans dédaigner ceux qui ont un caractère fabuleux, tels

que la conquête de la Toison d'Or, l'Odyssée d'Homère, l'Énéide de Virgile, l'auteur estime avec raison que les fictions audacieuses qui servent d'ornements à ces récits n'empêchent pas d'en déduire des idées justes sur l'état des connaissances géographiques aux temps les plus reculés. A la vérité, ces questions de critique scientifique échapperont à beaucoup de lecteurs, mais la plupart prendront intérêt aux récits des aventures de Jason, d'Ulysse, d'Énée, d'Alexandre, de Pythéas, de Polybe, d'Hannon, etc. Il ne s'agit, bien entendu, que de résumés habilement faits; seuls, les passages les plus importants sont reproduits textuellement. L'auteur a élagué avec grand soin tous les passages scabreux; par exemple, le sejour d'Énée chez Didon est conté avec la plus parfaite convenance. Le livre de M. Antichan peut donc, sans inconvénient, être mis entre les mains des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Des cartes-croquis font clairement ressortir les systèmes géographiques des divers auteurs anciens.

5. — M. A. Chevalier vient de faire paraître à la librairie Mame un excellent livre de vulgarisation qui a le mérite de convenir également aux lecteurs de tout âge et de toute classe. On y trouve de courtes biographies des principales voyageuses du XIXe siècle, avec des extraits bien choisis de leurs écrits. Assurément, parmi ces intrépides amazones, il en est qui se distinguaient par une forte dose d'originalité ; d'autres ont eu des opinions fort peu orthodoxes, mais l'auteur s'est appliqué à ne donner d'elles que ce qu'elles ont pu produire de plus irréprochable ou même de plus édifiant au double point de vue de la morale et de la religion. Nous devons nous borner à une énumération rapide de ces héroïnes : au premier rang figure lady Hester Stanhope, surnommée la Reine de Palmyre, que Lamartine visita dans son palais féerique du Liban, où elle mourut abandonnée de tous; Mme Hommaire de Hell, femme d'un géologue éminent qu'elle accompagna sur les rives de la mer Caspienne et en Crimée; Mme Léonie d'Aunet, mariée au peintre Biard, avec qui elle parcourut l'Europe du Nord et le Spitzberg qu'elle décrivit avec beaucoup de talent; Mme Ida Pfeiffer, la plus infatigable des exploratrices, qui, après avoir visité pieusement les Lieux Saints, fit deux fois le tour du monde, pénétra dans l'intérieur de l'île de Bornéo, où jamais encore aucun Européen ne s'était aventuré, et mourut à l'âge de soixante ans en rentrant de Madagascar; la princesse Belgiojoso, type original, qui dépeignit avec une grande intensité de coloris la Syrie et l'Asie Mineure; la comtesse Dora d'Istria, voyageuse en Suisse, en Italie, en Grèce, esprit philosophique, épris de liberté, malheureusement hostile à la religion catholique; Frederika Bremer, célèbre romancière suédoise, esprit mystique et profondément religieux, et cependant apôtre convaincue de l'émancipation des femmes; Mme de Bourboulon, femme d'un mi-

nistre de France en Chine, avec qui elle fit un très remarquable voyage à travers la Sibérie; Mlle Alexina Tinné, petite-fille d'un amiral hollandais, nature exaltée, éprise de l'inconnu, entraînant sa mère et sa tante à la découverte des sources du Nil, puis, après les avoir vues succomber toutes deux aux atteintes d'un climat meurtrier, allant se faire assassiner par les Touaregs en tentant la traversée du Sahara; lady Brassey, femme d'un lord de l'Amirauté, qui écrivit avec autant de charme que de simplicité les récits de deux voyages, l'un autour du monde, l'autre autour de la Méditerranée, accomplis sur le yacht *Sunbeam* avec son mari et ses enfants; Mme d'Ujfalvy-Bourdon, voyageuse en Asie centrale; Mme Carla Serena, admiratrice des provinces caucasiennes; Miss Isabella Bird, ascensionniste intrépide des Andes de l'Amérique du Nord; lady Florence Dixie, qui voulut visiter la Patagonie pour ce seul motif que c'est un pays impossible; miss Gordon Cumming, que l'on vit sur l'Himalaya et dans le Pacifique; Mrs Mulhall, voyageuse de l'Amazone aux Andes; lady Blunt, en Arabie; Florence et Rosamund Hill, à travers l'Australie; lady Barker, en Nouvelle-Zélande, au pays des Zoulous et en Australie. La variété des sujets traités rend ce volume fort attrayant; ajoutons que d'assez bonnes gravures en font un excellent livre de prix et d'étrennes.

6. — Dans un court avant-propos, MM. Aristide et Charles Frémine déclarent qu'en écrivant l'histoire des îles anglo-normandes, ils ont obéi à un sentiment patriotique ; nous voulons bien les croire sincères dans leur illusion, mais ils semblent plutôt avoir fait œuvre de sectaire. L'impression que le lecteur en ressent est d'autant plus pénible que l'ouvrage n'est pas sans valeur ; le style en est facile, les documents historiques sont puisés aux meilleures sources, notamment dans la chronique du fameux troubadour jersiais Robert Wace ; les épisodes, tour à tour poétiques, comiques ou héroïques, sont contés avec un charme captivant. Au début, les auteurs se montrent assez fidèles à l'impartialité historique ; mais, dès qu'ils en arrivent aux guerres de religion, leur passion anticatholique se manifeste avec violence; suivant eux, les Anglo-Normands, dans leur amour pour la raison et la liberté, secouaient avec joie le joug odieux des prêtres et des moines catholiques ; puis, ils dépeignent sous les plus sombres couleurs la réaction de Marie Tudor et de Jacques II. Dans leur haine aveugle, ils ne s'aperçoivent pas qu'en prenant fait et cause pour la Réforme, ils se rangent du côté des Anglais contre les Français, ce qui fait un singulier contraste avec leurs protestations patriotiques du début. Aussi sont-ils réduits parfois à de curieuses contradictions. Leur sentiment démocratique se manifeste aussi dans cette déclaration qu'il a fallu qu'une fille du peuple, Jeanne d'Arc, vînt enseigner le patriotisme à la noblesse française. Il est regrettable que ce livre, en somme instructif

et amusant, ne puisse être recommandé qu'aux personnes capables de discerner la vérité historique à travers d'étranges falsifications.

7. — Il en est tout autrement de l'estimable volume sur l'Espagne, que nous donne un touriste amateur de bonne compagnie. Désireux de profiter des facilités que procurent aujourd'hui les voyages circulaires, M. de Beauregard a fait choix de l'itinéraire 33 de la Compagnie P. L. M. Il a pu visiter ainsi, en un mois, Barcelone, Valence, Cordoue, Séville, Cadix, Malaga, Grenade, Tolède, Madrid, l'Escorial, Avila, Salamanque, Burgos, sans parler des haltes de moindre importance. En route, notre auteur alterne les descriptions de monuments et de musées avec les légendes de l'antique Castille. Don Quichotte, le Cid Campéador, sainte Thérèse, le sombre Philippe II, lui inspirent successivement d'instructives et intéressantes dissertations philosophiques ou historiques. Parfois, lorsqu'il s'agit de dépeindre les chefs-d'œuvre de l'art, il emprunte les voix autorisées d'écrivains, tels que le peintre Henri Regnault, le poète Victor Hugo, le grand penseur chrétien Ozanam. Son enthousiasme pour les merveilles de l'architecture arabe lui font sévèrement qualifier de vandalisme la malencontreuse idée des chanoines de Cordoue qui démolirent en partie la grande mosquée de cette ville pour bâtir au beau milieu une basilique d'un style disparate. En revanche, il décrit, sans se permettre le moindre sourire irrespectueux, les processions théâtrales et quelque peu profanes de la Semaine Sainte à Séville. Ce livre est, en résumé, un guide très sûr du voyageur en Espagne ; il signale consciencieusement tout ce qu'il convient de voir et d'admirer et offre l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains.

8. — Le bel ouvrage de M. l'abbé Chevalier, paru à la librairie Mame, n'est qu'une réédition ; la première édition date de 1880 et avait pour titre : *Herculanum et Pompéi, scènes de la vie romaine;* c'était alors un in-8. En même temps que l'éditeur changeait le format pour adjoindre de fort belles gravures, l'auteur ajoutait la description de la ville de Naples et de ses environs. Il est facile de voir, d'après certains passages, que le texte n'a pas été rajeuni, mais on ne songe pas à s'en plaindre : les chapitres relatifs aux ruines des deux villes détruites par le Vésuve et aux détails de l'existence des anciens Romains sont encore les plus intéressants. Des citations latines et des allusions assez confuses aux événements historiques dont le royaume de Naples a été le théâtre exigent du lecteur un niveau d'instruction assez élevé ; mais ce beau volume convient très bien pour les étrennes et pour les distributions de prix dans les collèges catholiques. On peut regretter l'absence d'une carte faisant ressortir les positions respectives des localités dont il est fait mention.

9. — Si l'Italie a été maintes fois décrite, il en est autrement des

rives illyriennes, qui sont rarement visitées, bien qu'elles offrent un vif intérêt par leurs paysages pittoresques comme par leurs souvenirs historiques. En outre, ce qui n'est pas à dédaigner, le voyage se fait facilement et sans fatigue, à bord des excellents paquebots du Lloyd autrichien, partant de Trieste et relâchant à Pola, Fiume, Zara, Sebenico, Raguse, Cattaro; on parcourt ainsi le merveilleux archipel illyrien, et, pour couronner cette charmante excursion, on peut gravir les pentes abruptes de la Montagne Noire, visiter le village-capitale Cettinjè, et redescendre sur Scutari et Antivari. Tel est, à peu près, l'itinéraire suivi et décrit par M. l'abbé Bauron, ancien professeur de rhétorique et de philosophie; et, comme ce voyageur est à la fois un savant, un fervent catholique et un habile photographe, il a rapporté de quoi composer un livre excellent de tous points. Les premières pages, sous forme de préface, sont consacrées à une dissertation fort érudite sur l'histoire de la Dalmatie et des races diverses qui l'occupèrent depuis les temps les plus reculés. Suivant l'auteur, un avenir brillant est réservé à l'Herzégovine et au Montenegro, lorsque ces pays seront rentrés dans le giron de l'Église catholique; aussi fait-il des vœux ardents pour que l'influence autrichienne triomphe définitivement de l'hégémonie russe. M. l'abbé Bauron décrit avec enthousiasme le pèlerinage de Tersato, près de Fiume, où la *Santa Casa* fut apportée par les anges avant d'aller définitivement se poser sur la terre italienne. Puis il retrace à grands traits les grands faits historiques dont la Dalmatie fut le théâtre : la retraite pompeuse de Dioclétien, la conversion du peuple au christianisme, les luttes des républiques de Venise et de Raguse, l'occupation française et la sage administration du maréchal Marmont. Partout, il eut la satisfaction de se voir accueilli avec sympathie, autant comme Français qu'à titre de prêtre catholique. On ne peut lire ce beau volume sans se sentir pris de l'envie de faire un voyage aussi intéressant et aussi facile. Les gravures, exécutées d'après les photographies de l'auteur, sont bonnes, et une carte suffisante permet de suivre l'itinéraire pas à pas.

10. — Chaque pèlerinage de pénitence fait éclore un ou plusieurs livres, où les pèlerins laissent déborder les pieuses émotions qui remplissent leurs cœurs. Tous sont édifiants; plusieurs offrent un réel intérêt; l'un des meilleurs est celui de M. l'abbé Huard, qui a le mérite d'être sincère et de reproduire en bon style et sans prétention les impressions personnelles du voyageur. Le souffle de foi qui l'anime n'exclut pas les sentiments patriotiques : chrétien et français, c'est le double caractère de l'ouvrage. La lecture n'en est pas aride; à côté des descriptions pittoresques, on y rencontre des anecdotes contées avec une gaieté de bon aloi. M. l'abbé Huard n'est pas de ces érudits qui dissertent à perte de vue sur l'identification d'une localité quel-

conque avec le texte biblique; il préfère accepter de confiance les traditions populaires, estimant avec raison qu'elles ont bien des présomptions en leur faveur dans un pays ou tout semble immuable, hommes et choses. Comme plusieurs autres pèlerins, il voit avec autant de joie que de surprise, les représentants officiels de la France républicaine se montrer dignes du grand rôle de protecteurs des œuvres catholiques qu'ils ont à remplir. Avec ses soixante gravures c'est un bel et bon livre qu'on ne saurait trop recommander.

11. — Nous avons bien souvent aussi à louer d'intéressantes biographies de missionnaires en Chine; on a raison de les multiplier sans se lasser, car c'est seulement par les correspondances de ces courageux apôtres que l'on peut connaître les provinces les plus reculées du Céleste-Empire. Le journal que vient d'éditer la Société de Saint-Augustin, avec le soin qu'elle apporte à toutes ses publications, avait déjà paru en 1881, sous le voile de l'anonyme, dans le *Bulletin des Missions étrangères;* la mort de l'auteur permet aujourd'hui de dévoiler son nom. L'Introduction donne de précieux renseignements sur la géographie, l'histoire, l'ethnographie, les produits agricoles et industriels de la province de Yun-Nan; ces documents empruntent à l'occupation française au Tonkin une importance sur laquelle il est inutile d'insister. L'auteur raconte ensuite les circonstances dans lesquelles s'est développée la religion catholique dans le district de Kiu-Tsin, où il travaillait lui-même au champ du Père de famille; d'un style simple et naturel, il expose les difficultés qu'il a fallu vaincre et les tentatives de persécution, généralement infructueuses, grâce à Dieu. Non seulement la bonne semence a germé, mais il semble même que les dispositions des autorités locales se soient favorablement modifiées; c'est ainsi que, dans la notice où se trouvent contées les funérailles de M. Pourias, nous voyons avec quelque surprise le préfet de la province faire entendre des paroles que nous aimerions à trouver sur les lèvres de fonctionnaires de pays plus civilisés. De bonnes gravures et une carte très simple accompagnent ce volume qui offre une lecture instructive et édifiante.

12. — La publication de M. Lehautcourt sur *les Expéditions françaises au Tonkin,* dont nous avons déjà parlé l'année dernière, se poursuit rapidement et présente toujours les mêmes qualités de correction et d'impartialité. Huit nouveaux fascicules viennent de paraître; ils conduisent jusqu'à la prise des îles Pescadores, et touchent par conséquent à la fin des hostilités. L'auteur mène de front les négociations diplomatiques et les opérations militaires, ce qui lui permet d'établir une opposition saisissante entre l'ineptie de nos gouvernants et l'héroïsme de nos soldats et de nos marins. Il est triste de voir la facilité avec laquelle la duplicité chinoise s'est jouée pendant plusieurs

années des illusions persistantes de ministres qui se croyaient des hommes d'État éminents, parce qu'ils se refusaient à écouter les généraux, les amiraux, les diplomates qui jugeaient les choses *de visu*. Sans doute notre amour-propre national ne peut que souffrir d'une telle constatation, mais il trouve un dédommagement dans les récits de faits d'armes tels que le combat de la rivière Min et l'héroïque défense de Tuyen-Quan. Les gravures sont toujours bonnes et des plans très clairs permettent de suivre facilement le développement des opérations militaires.

13. — Dans un volume de la Bibliothèque coloniale et des voyages des éditeurs Picard et Kaan, M. Jules Gros passe la revue des explorateurs français en Afrique; disons tout de suite que sa liste est loin d'être complète et certaines omissions ont lieu de surprendre : celles, par exemple, de M. Victor Giraud, de Mage et Quintin, du colonel Flatters, des frères d'Abbadie, etc. Pour mettre un peu d'ordre dans ses biographies, l'auteur les a classées en trois divisions : Sahara, Afrique occidentale, Afrique orientale. La première comprend : René Caillé, Henri Duveyrier, le rabbin Mardochée, Paul Soleillet, Largeau, Masqueray, Dournaut-Duperré, Joubert, le commandant Roudaire ; dans la seconde on trouve : Marche et de Compiègne, Savorgnan de Brazza, Charles Girard, Bonnat, Brun, Edmond Musy, le docteur Bayol et Noirot, Olivier de Sanderval, Antichant, le capitaine Pitou; enfin, à la troisième appartiennent Guillaume Lejean, Linant de Bellefonds, Achille Raffray, Pierre Arnoux, Paul Soleillet, Denis de Rivoyre, l'abbé Debaize, George Révoil. Quelques-uns de ces noms sont peu connus et ne laisseront pas de trace appréciable dans l'histoire des voyages. M. J. Gros ne se borne pas à donner des détails biographiques et un aperçu général des itinéraires suivis, ce qui serait bien aride ; il y ajoute quelques courts extraits des récits laissés par les explorateurs ou des rapports dont leurs explorations ont été l'objet. Ces extraits sont généralement bien choisis et irréprochables au point de vue moral ; cependant on y trouve une phrase malsonnante au sujet des représentants de la divinité de tous cultes et de tous pays ; elle est d'autant plus à regretter que, partout ailleurs, l'auteur parle en bon termes des missionnaires catholiques. Les renseignements géographiques sont exacts, sauf un passage un peu ambigu qui laisserait entendre que le Rio-Nuñez serait un affluent du Sénégal.

14. — Le même auteur donne dans la même collection un résumé des voyages de Paul Soleillet, l'un de nos plus infatigables explorateurs en Afrique. Ne se laissant jamais rebuter par un échec, c'était, comme le dit fort bien M. J. Gros, un sublime entêté. La grande pensée de sa vie a été la construction du chemin de fer transsaharien, d'Alger à Saint-Louis du Sénégal par Tombouctou ; il opposait volontiers cette

grande conception aux transcontinentaux américains et au central-asiatique que poursuivent en ce moment les Russes. Ses premiers voyages eurent pour but l'étude de l'itinéraire à suivre. Tout d'abord il prit l'Algérie comme point de départ, et atteignit, au prix de grands dangers, l'oasis d'In-Çalah, que seuls l'Anglais Laing et l'Allemand Gérard Rholfs avaient visité avant lui ; mais il ne put y séjourner. Il lui sembla ensuite qu'il rencontrerait moins d'obstacles du côté du Sénégal, et il fit trois voyages successifs en partant de Saint-Louis. Au premier, il parvint sans trop de peine, jusqu'à Ségou, mais deux obstacles l'empêchèrent d'aller plus loin : la mauvaise volonté du sultan Ahmadou et l'épuisement de ses ressources ; la seconde fois, il fut pillé en route par des Maures nomades ; enfin, sa troisième tentative avorta par suite d'un abus de pouvoir de l'autorité coloniale qui le rendit responsable de la publication dans un journal de Paris d'une lettre qu'il avait écrite à un ami. Dès lors, ses efforts se portèrent sur notre nouvelle possession d'Obock et il accepta d'y être l'agent général d'une Société formée en vue d'en exploiter les ressources; cette Société entra peu après en liquidation, mais il n'en persista pas moins dans ses projets et parcourut le Choah, dont le roi Ménélik lui fit le meilleur accueil. En revenant de cette expédition, il mourut à Aden, âgé seulement de quarante-quatre ans, d'une maladie contractée au cours de ses longs et pénibles voyages. Le livre de M. J. Gros est bien fait, intéressant, et peut être mis entre toutes les mains ; toutefois les récits nécessairement un peu écourtés seraient obscurs pour des personnes peu versées dans la géographie de l'Afrique ; disons aussi que le manque de carte se fait vivement sentir.

15. — L'ouvrage du colonel Frey sur le Sénégal emprunte à la personnalité de l'auteur une importance considérable, et, pour être juste, il faut ajouter qu'il est conçu avec soin et bien écrit. Malheureusement c'est une œuvre de combat dont la lecture laisse une impression pénible, et l'on se demande comment le ministère de la marine a pu en autoriser la publication. Sans doute, il est permis à un voyageur, qui a séjourné plusieurs années au Sénégal, d'affirmer que cette colonie offre peu de ressources et que la France y a dépensé depuis quelques années en pure perte des sommes considérables ; on peut aussi taxer de folie absurde la construction du chemin de fer du Haut-Fleuve; ce sont là des opinions très soutenables et qui ont pour elles beaucoup de bons esprits. Mais est-ce le rôle d'un colonel d'infanterie de marine, ancien commandant en chef du Soudan français, de condamner avec âpreté des entreprises dont la direction lui a été confiée? Est-il surtout admissible qu'un tel personnage puisse prétendre qu'avant lui et après lui il ne s'est rien fait de bien, que lorsqu'il a pris son commandement, la situation était désespérée, que c'est à son

énergie et à son habileté que la France doit de n'avoir pas perdu sa colonie? On s'étonne moins d'une telle outrecuidance en voyant que le colonel Frey dédie son livre au général Boulanger à titre d' « hommage de respectueux dévouement; » oui c'est bien là le patronage qui convient à cette œuvre d'orgueil et d'envie. L'auteur aura quelque peine cependant à faire admettre que, sans lui, l'œuvre des Borgnis-Desbordes et des Gallieni demeurait stérile; en forçant cette note personnelle, il a nui à sa propre cause. Ces graves réserves faites, il faut convenir que le colonel Frey montre un réel talent d'écrivain. Le portrait qu'il trace du marabout Mahmadou Lamine, l'irréconciliable ennemi des Français, est vraiment magistral, et le récit du voyage à Paris de Karamoko, fils de l'almamy Samory, est dans une bonne note comique, malgré certains détails scabreux qu'il eût été facile d'éviter. Quant au sentiment religieux, il est absolument nul.

16. — Si maintenant, franchissant les déserts, nous passons de l'ouest à l'est du continent africain, nous rencontrons un excellent livre de M. Charles Buet, l'un de nos plus féconds écrivains. Sa spécialité est plutôt le roman historique; cependant il a donné aussi quelques études géographiques qui ne sont pas sans valeur. Celle dont nous nous occupons a été faite d'après des papiers de famille, l'auteur ayant épousé la digne sœur de deux vaillants explorateurs français, Ambroise et Jules Poncet. Ils avaient, l'un seize ans, l'autre treize, lorsque leur oncle, Alexandre Vaudey, consul de Sardaigne à Khartoum, les entraîna dans un voyage à la découverte des sources du Nil; ils parvinrent à Gondokoro, qui était alors la limite des connaissances géographiques dans cette direction; Vaudey y fut assassiné par les indigènes. Les deux jeunes gens se trouvèrent alors lancés dans l'inconnu, sans appui et sans fortune. Ils prirent un parti viril et résolurent d'exploiter à leur profit, en même temps qu'au bénéfice de la science, les pays inexplorés qui s'étendent à l'ouest du haut Nil. Ils se livrèrent au commerce de l'ivoire, alors le plus lucratif, mais aussi le plus aventureux, dans ces régions fréquentées par l'éléphant et habitées par des peuples sauvages et anthropophages; constatons que jamais ils ne se laissèrent entraîner, comme tant d'autres aventuriers européens, à tremper dans le honteux commerce des esclaves qui déshonorait alors le Soudan occidental. Chrétiens convaincus, les frères Poncet restèrent honnêtes dans un milieu profondément corrompu. Ils furent les premiers à visiter les Niam-Niams et les Monbouttous et découvrirent l'Ouellé, la grande rivière dont les extrémités sont encore inconnues; ce n'est que justice de rappeler qu'à ces jeunes pionniers la géographie doit les importantes reconnaissances dont d'autres se sont servis en les complétant; il ne faut pas que les derniers venus fassent oublier les vrais inventeurs. Pour décrire les voyages et les

chasses émouvantes des frères Poncet, M. Buet emprunte, tantôt leur plume inexpérimentée, tantôt la parole éloquente de M. Denis de Rivoyre, et toujours le sentiment religieux vibre dans ces récits sincères et mouvementés.

17. — On sait que la pourpre romaine a été, pour le cardinal Massaja, de l'ordre des capucins, le couronnement d'un long et pénible apostolat en Abyssinie. Ses supérieurs viennent de faire violence à son humilité chrétienne, en lui enjoignant d'écrire, pour l'édification de ses contemporains, l'histoire de ses travaux apostoliques. La traduction que nous en donne la librairie de Saint-Augustin est un peu trop littérale ; en outre, la transcription des noms géographiques est si singulière et si surchargée de signes diacritiques, qu'il est souvent difficile de les reconnaître. Le premier volume comprend tout le premier séjour du vénérable cardinal en Éthiopie, de 1846 à 1851. Il était alors évêque et vicaire apostolique du pays des Gallas, mais il ne put y pénétrer à cause de l'état d'anarchie dans lequel était alors plongée l'Abyssinie. Mgr Massaja était personnellement poursuivi par la haine d'un évêque copte qui voyait en lui un redoutable concurrent, et il ne put échapper que par miracle aux embûches de ses ennemis. Aussi estime-t-il que, pour les catholiques, mieux vaut encore avoir affaire aux musulmans qu'aux hérétiques et aux schismatiques, et cette idée l'amène à déplorer que l'Europe ait pris le parti de la Grèce contre la Turquie. Le clergé oriental, même catholique, lui inspire une vive antipathie par son hypocrisie et par ses mœurs. Ce n'est pas cependant qu'il se fasse d'illusion sur le rôle civilisateur de l'islamisme ; il cite, à propos du pèlerinage de la Mecque, des faits d'immoralité tels qu'ils ne permettraient pas de laisser son livre entre les mains des jeunes gens. Notons encore cette réflexion fort juste, que la France aurait avancé bien plus rapidement son œuvre civilisatrice en Algérie si elle avait encouragé la propagande catholique au lieu de favoriser le culte musulman. Les mémoires du cardinal Massaja formeront certainement un ouvrage de valeur où abonderont les péripéties émouvantes, et des détails instructifs au point de vue géographique, mais la lecture en sera difficile. Les gravures ont, dans leur naïveté, un cachet biblique très original. Quant aux cartes, on sera fixé sur leur valeur scientifique lorsque nous aurons dit qu'elles sont dressées par le savant M. Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut, qui, au cours de son long voyage en Abyssinie, avait vivement insisté auprès de la Congrégation de la Propagande en faveur de la création de la mission confiée à Mgr Massaja.

18. — Le voyage de Le Vaillant dans l'Afrique australe, qui vient d'être réédité dans la *Collection des voyages dans tous les mondes,* de la maison Delagrave, ne présente plus qu'un intérêt rétrospectif assez

faible. Depuis 1781, les régions alors inconnues où s'engagea l'explorateur français sont facilement parcourues par de nombreux colons anglais et d'origine hollandaise ; c'est dans ces parages que s'exploitent les fameuses mines de diamant dont Le Vaillant ne soupçonna pas l'existence. Toutefois, on peut encore consulter avec quelque curiosités ses observations minutieuses sur les caractères physiques et moraux des Hottentots et des Cafres ; mais il ne faut pas perdre de vue que le voyageur du XVIIIe siècle était imbu des théories de J.-J. Rousseau, alors fort à la mode, et que, dans ses explorations, il s'appliquait à en trouver la confirmation. Aussi, jugeant les Cafres supérieurs aux Hottentots, il en conclut avec une entière bonne foi que, plus l'homme s'éloigne de la civilisation pour se rapprocher de l'état de nature, meilleur il est à tous égards. On ne doit s'attendre, d'après cela, à trouver dans ce livre d'autres principes religieux que le vague déisme des philosophes de l'Encyclopédie ; citons, pour en donner une idée, cet étonnant aphorisme : « Là où il n'y a ni religion, ni culte, il ne peut exister de superstition. » Il convient de reconnaître, d'ailleurs, que Le Vaillant était doué d'un fond de bonté inépuisable qui fut apprécié des peuplades les plus réputées pour leur férocité, en sorte qu'il fut parfaitement accueilli et sincèrement regretté partout où il séjourna ; cette disposition naturelle de son esprit et le résultat obtenu par la douceur de ses procédés l'ont rendu singulièrement optimiste dans ses appréciations sur ces races sauvages que les ethnographes s'accordent à considérer comme figurant parmi les plus dégradées du globe.

19. — M. le docteur Labonne a débuté dans les missions scientifiques d'une manière magistrale ; en deux campagnes d'été, il a parcouru en tous sens l'Islande et a visité l'archipel des Fœroer ; ses études géologiques, ethnographiques et d'histoire naturelle ont classé d'emblée le jeune voyageur au premier rang ; à la suite de conférences très intéressantes, la Société de géographie de Paris l'a nommé secrétaire. Sans doute l'Islande n'est pas *terra incognita ;* chaque année nos pêcheurs de morue en fréquentent les côtes sous la surveillance paternelle de deux croiseurs de l'État ; cependant bien rares étaient ceux qui avaient pénétré dans l'intérieur et l'on peut dire que la « Terre de Glace » n'était connue en France que par un excellent ouvrage publié en 1840, sous la direction de M. Paul Gaimard, et dont la partie historique était rédigée par M. Xavier Marmier. Quelque exacts que puissent être les renseignements et les descriptions de cette publication, on ne peut méconnaître qu'elle a vieilli et que le besoin d'une nouvelle monographie se faisait sentir. M. le docteur Labonne a entrepris consciencieusement cette étude qui a fait l'objet de rapports officiels au ministère de l'instruction publique ; puis, laissant de côté les questions purement scientifi-

ques, il a voulu donner, dans un bon livre de vulgarisation, le côté pittoresque de son voyage ; il dépeint Reikiavik, les fameux geysers, le volcan Hekla dont il a fait l'ascension, les fiords de la côte sud-est où se trouvent les mines de spath. Il parle aussi de l'existence pénible et périlleuse des pêcheurs de morue, popularisée par le chef-d'œuvre du romancier Pierre Loti. Mais ce qu'il excelle à décrire, c'est la vie intérieure du paysan islandais et ses mœurs primitives et patriarcales qui semblent d'un autre âge. Illustré de jolies gravures, d'après les photographies de l'auteur, et de deux bonnes cartes, ce livre serait excellent si l'on n'y rencontrait, à propos de la réforme luthérienne, des insinuations défavorables à la religion catholique, et spécialement au caractère des anciens évêques.

20. — La dernière expédition du professeur Nordenskjöld date de 1883 ; elle avait un double objectif : l'exploration de l'*Inlandsis,* calotte de glace qui recouvre l'intérieur du Grönland, et la découverte des ruines de l'ancienne colonie scandinave. La première partie de ce plan fut parfaitement exécutée : l'illustre voyageur parvint, non sans péril ni sans fatigue, au point culminant du Grönland, soit approximativement à mi-distance entre la mer de Baffin et la côte orientale. Pendant ce temps, les naturalistes de l'expédition exploraient le littoral occidental à la recherche des végétaux fossiles qui prouvent que cette terre glacée possédait jadis une flore tropicale. Une des plus curieuses études auxquelles se livrèrent Nordenskjöld et ses compagnons fut celle de la « cryokonite, » poussière cosmique jaunâtre déposée à la superficie des glaciers et qui provient, suppose-t-on, des espaces planétaires. La recherche des ruines nordiques présentait aussi un vif intérêt. On sait que les colonies scandinaves du Grönland parvinrent au moyen âge à un degré de prospérité qu'atteste l'érection d'un évêché grönlandais ; on leur attribue la découverte de l'Amérique plusieurs années avant le voyage de Christophe Colomb. Mais, tout d'un coup, leurs relations avec l'Europe cessèrent et l'on n'en entendit plus parler. Leurs traces ont été si bien perdues que les savants ne sont même pas d'accord sur la partie du littoral où elles étaient établies. Nordenskjöld opinait pour la côte orientale et désirait résoudre le problème en retrouvant les ruines ; l'entreprise n'était pas aisée parce que des banquises impénétrables rendent cette partie de Grönland difficilement accessible. L'expédition suédoise ne fut guère plus heureuse que ses devancières ; les glaces lui opposèrent un obstacle insurmontable, en sorte que le champ de ses observations fut très limité. Le dernier chapitre du livre est consacré à une très curieuse étude des caractères ethnographiques et des mœurs des Esquimaux grönlandais qui sont, en général, plus civilisés que ceux du nord de l'Amérique ; la plupart ont été convertis au christianisme par des frères moraves envoyés par

le gouvernement danois. M. Nordenskjöld rend justice au dévouement de ces missionnaires, mais il semble déplorer leur influence civilisatrice : « Ces populations, dit-il, avant de connaître les Européens, vivaient heureuses sans Dieu, sans maître, sans loi. » Le grand voyageur serait-il disciple de Blanqui ? La traduction de M. Rabot est parfaite ; le style en est facile et correct ; les expressions techniques sont bien rendues ; enfin l'édition est des plus soignées, les gravures et les cartes sont excellentes.

21. — M. l'abbé Petitot peut décrire *ex professo* les caractères physiques et moraux des Esquimaux d'Amérique, car il a vécu parmi eux vingt ans comme missionnaire ; aussi ses études ethnographiques lui ont-elles déjà valu des récompenses des Sociétés de géographie de Paris et de Londres. Mais, dans le volume qui nous occupe, le savant auteur se borne à conter avec humour, et sans prétention scientifique, son interminable voyage du Havre au fleuve Mackenzie, en passant par New-York, le lac Ontario, le lac Winnipeg et le lac des Esclaves. Les aventures ne lui ont pas manqué ; il s'est même vu courtiser par une jeune miss américaine, qui voulait absolument trouver en lui un bon parti. A ce sujet, et dans d'autres passages du livre, M. l'abbé Petitot se livre à des réflexions qui étonneraient un peu de la part d'un prêtre, si sa qualité de missionnaire ne disposait à l'indulgence ; du moins ses études de mœurs ne l'ont-elles pas entraîné cette fois aussi loin que dans certains autres de ses ouvrages. Au point de vue du style, on pourrait lui reprocher une prédilection excessive pour les néologismes et l'inexactitude dans l'emploi des termes de marine. On sera surpris aussi d'apprendre que l'hélice de son paquebot était en fonte. En outre, pourquoi s'obstine-t-il, en parlant d'un explorateur français bien connu, à l'appeler sir Francis Garnier, ce qui lui donne un faux air anglais? M. l'abbé Petitot éprouve une grande sympathie pour les Canadiens et c'est avec une émotion communicative qu'il conte à l'occasion divers épisodes de leurs luttes contre l'Angleterre ; mais il ne leur en dit pas moins leurs vérités en toute franchise. En somme, son livre est amusant, malgré quelques détails ethnographiques un peu arides, mais très courts ; regrettons seulement que l'éditeur n'y ait pas joint la moindre carte.

22. — Si la France avait fait, pour peupler l'Algérie, la centième partie des efforts que fait le Canada pour attirer des colons, notre possession africaine serait aujourd'hui en pleine prospérité. Les Canadiens ont, comme leurs voisins des États-Unis, le génie de la réclame ; pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la brochure publiée à Ottawa par M. Stanislas Drapeau et répandue à profusion en France, en Belgique, en Suisse, etc. On y trouve de minutieux renseignements pour guider l'émigrant à son départ d'Europe et à son arrivée en Amé-

rique. Viennent ensuite des descriptions de toutes les parties du « Dominion » avec documents statistiques, commerciaux et agricoles, le détail des avantages que chaque région offre aux colons, les noms des agents préposés au service spécial de la colonisation, etc. Tout cela est agrémenté de gravures représentant les paysages les plus pittoresques, les principales cités et les monuments les plus grandioses. En parcourant ces pages, comment ne pas éprouver le désir de s'expatrier pour voir toutes ces merveilles et tenter la fortune dans un pays aussi merveilleusement doué?

23. — M. le baron Étienne Hulot est un jeune homme récemment sorti de l'École libre des sciences politiques, qui a déjà fourni à la France beaucoup de sujets du plus grand mérite. Il a eu l'excellente idée de donner à ses études la consécration pratique d'un voyage sérieux à travers l'Amérique. Avec un ami et quelques compagnons recrutés en route, il a parcouru les États-Unis et le Canada, heureux dans ce dernier pays, de rencontrer à chaque pas d'émouvants souvenirs historiques et de touchantes sympathies. Négligeant, avec raison, les descriptions banales et trop souvent répétées des villes et des paysages, il s'est attaché à ne donner que des impressions bien personnelles et instructives. Deux chapitres entiers sont consacrés à l'histoire du Canada et à son organisation politique. En bon catholique, il s'intéresse spécialement au clergé, dont il loue le zèle patriotique, mais qu'il voudrait voir plus porté à employer son influence au développement des facultés intellectuelles des Canadiens français; ceux-ci, en effet, ont pour eux le nombre et l'énergie, mais, en instruction et en habileté industrielle, ils sont inférieurs aux Anglais et aux Yankees. La question des races indigènes attire aussi l'attention de M. Hulot; il les juge dignes d'intérêt et ne les croit pas en décroissance, comme on l'a souvent répété. C'est avec une admiration enthousiaste qu'il énumère les efforts faits dans le Dominion pour développer les voies de communication par eau et par terre; il estime que, de longtemps encore, grâce à un tel outillage, les terres vierges du Nouveau-Monde feront une concurrence ruineuse à l'agriculture de la vieille Europe, et il en tire cette conclusion peu consolante que les cultivateurs français ne devraient pas attendre d'être absolument ruinés pour émigrer au Canada, où des hommes de même race qu'eux les accueilleront à bras ouverts. Dans la délicate question de la dernière révolte des métis commandés par l'infortuné Riel, M. Hulot s'inspire des idées de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface en Manitoba, qu'il appelle le Lavigerie du Canada; d'après Sa Grandeur, le gouvernement anglais a eu de graves torts, mais l'insurrection est blâmable en même temps que regrettable; quant à Riel, il ne mérite pas la sympathie qu'il a excitée chez les Canadiens français. A propos de l'immigration chi-

noise et de la législation draconnienne qui la frappe aux États-Unis, le jeune auteur se demande si le régime parlementaire ne serait pas aussi absurde dans le Nouveau-Monde que chez nous. Ces diverses questions, pour la plupart assez épineuses, sont traitées dans ce livre avec beaucoup de bon sens et de netteté; ajoutons que M. Hulot a su couper ses dissertations économiques ou philosophiques d'anecdotes très divertissantes, telles que la rencontre de miss fort expertes en flirtage, celle d'un Anglais cérémonieux qui se fait incognito le bon génie des voyageurs français, celle enfin d'un Yankee, farouche républicain, qui rêve la décapitation des princes européens. Les idées politiques de cet ouvrage sont excellentes et la morale y est respectée de la manière la plus scrupuleuse.

24. — M. Moreau prévient le lecteur, dans sa préface, que son intention n'est pas d'écrire un livre, et qu'il se borne à rassembler quelques notes prises au jour le jour. « On ne trouvera donc dans ce journal de voyage, ajoute-t-il modestement, ni théories savantes, ni anecdotes extraordinaires, mais le récit simple et exact de ce que j'ai vu. » On ne peut donner une appréciation plus exacte de cet ouvrage écrit d'un style sans prétention, même un peu monotone ; les paysages les plus pittoresques n'excitent chez l'auteur qu'un enthousiasme des plus modérés ; les merveilles de l'industrie sont jugées mathématiquement, à coups de chiffres ; il est inutile de chercher le moindre enjolivement, le moindre sacrifice aux muses. C'est vraiment une lecture excellente pour détourner d'entreprendre un voyage en Amérique, car la conclusion qui s'en dégage est que ce n'est pas la peine de traverser l'Atlantique pour voir des villes sans monuments, des plaines sans arbres, pour se nourrir fort mal et coudoyer des gens presque tous grossiers. M. Moreau n'a aucune sympathie pour les Américains : il ne croit ni à leur sobriété, ni à leur moralité, qu'il soupçonne d'hypocrisie ; il les juge ridicules, égoïstes, hâbleurs, et ne se trouve à l'aise qu'avec les individus de race latine, nombreux dans le sud et dans l'ouest de la grande république. D'une moralité irréprochable, cet ouvrage est d'une neutralité absolue en religion comme en politique.

25. — On se sent plus à l'aise avec M. Ernest Michel, le voyageur catholique par excellence. Nous avons déjà recommandé l'année dernière le premier volume du récit de son second voyage autour du monde ; le second volume mérite les mêmes éloges. L'auteur donne d'abondants renseignements statistiques sur les contrées qu'il visite, mais il y joint d'intéressants aperçus sur leur développement matériel et moral. Ses convictions religieuses ne l'aveuglent pas sur la valeur du clergé et sur la religiosité des habitants de l'Amérique espagnole ; d'autre part, il est frappé de l'incurie administrative et de la férocité naturelle qui se trahit aux courses de taureaux. M. Michel visite les

travaux du canal de Panama et se montre confiant dans son achèvement et son avenir. Haïti voit sa population décroître au milieu des révolutions, tandis que la Jamaïque est en voie de prospérité. Le Mexique lui semble destiné à être absorbé par les États-Unis qu'il trouve encore en progrès depuis son précédent voyage. Les îles Sandwich l'intéressent par leur gouvernement libéral et parlementaire auquel les femmes elles-mêmes prennent part ; le catholicisme s'y développe rapidement. Mais son enthousiasme est surtout excité par le magnifique spectacle que lui donnent la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie et l'Australie ; la civilisation y marche à pas de géant. Il ne dissimule pas que la multiplication du bétail et la conservation de la viande par la congélation menacent l'Europe d'une crise terrible que les droits protecteurs seront impuissants à conjurer ; de même que MM. de Mandat-Grancey et Hulot, il ne voit d'autre remède que celui-ci : abandonner un sol ingrat et aller planter du blé et élever des bestiaux là où la terre est encore à bas prix et ne réclame pas d'engrais. M. Michel est convaincu que la prospérité inouïe dont jouissent les colonies anglaises de l'Australasie est due à la pratique des vertus chrétiennes et au respect de l'autorité. Il constate que les tribunaux n'hésitent pas à prononcer des condamnations sévères contre les débauchés, les blasphémateurs et même les violateurs du repos du dimanche, et nul ne songe à protester, au nom de la liberté, contre ces sévérités inconnues en Europe. En Tasmanie, le voyageur voit à l'œuvre l'armée du Salut et il constate que, malgré ses burlesques mascarades, elle produit quelque bien en ramenant à la vertu de malheureux égarés. Cet excellent livre est bien édité et orné de nombreuses gravures d'après des photographies.

26. — M. de Varigny est un écrivain familiarisé avec son public ; il n'en est pas à son premier ouvrage, et les études qu'il vient de réunir en volume avaient déjà vu le jour dans la *Revue des Deux-Mondes*. Étant resté plusieurs années ministre des affaires étrangères du royaume hawaïen, il a vu de près la race canaque, dont il décrit les mœurs bizarres avec une amusante désinvolture. Certaines anecdotes, contées avec beaucoup d'esprit, ne conviennent pas aux pensionnats de demoiselles ; mais, malgré ces apparences de légèreté, notre auteur n'en aborde pas moins, à l'occasion, les questions les plus graves, et alors ses appréciations sont fort raisonnables. Nous ne saurions cependant partager son sentiment en ce qui concerne les missions : il estime que la conversion des indigènes au christianisme a été un immense bienfait, mais il redoute que la rivalité entre catholiques et protestants ne compromette sérieusement les résultats obtenus ; or, les protestants étant, en Océanie, les premiers venus, il conclut logiquement que les catholiques sont dans leur tort en s'efforçant de prendre leur

place. M. de Varigny, devenu cosmopolite en voyageant, perd de vue que, toute considération religieuse mise à part, le protestantisme représente l'influence anglaise, tandis que partout le catholicisme s'identifie avec les intérêts français. Le chapitre consacré à l'archipel des Sandwich ou de Hawaï est fort intéressant, mais ce qui plaira le plus aux lecteurs, c'est la dernière partie du livre où l'auteur expose les origines et le développement de San Francisco ; la fièvre des placers amenant sur les rives du Sacramento des émigrants de tous les points du globe, l'existence accidentée des chercheurs d'or, la physionomie extraordinaire de la grande cité californienne, forment un tableau d'une intensité de coloris et d'un brio incomparables. Ces pages magistrales font vite oublier quelques inexactitudes de détail. La carte jointe à cet amusant volume est excellente.

27. — Nous ne voulons pas ajourner notre appréciation sur le magnifique volume dans lequel M. J. Monnier décrit les beautés de notre France et qui nous parvient au dernier moment. Le principal attrait de cet ouvrage, qui fait honneur à la librairie Hachette, consiste assurément dans la nombreuse collection d'excellentes gravures qui ornent ses pages ; toutefois, il convient de reconnaître que le texte n'est pas sans valeur ; les descriptions des paysages sont accompagnées de quelques notes historiques. La note religieuse est généralement satisfaisante et l'auteur se montre respectueux en parlant des sanctuaires vénérés et des légendes pieuses ; mais il en est autrement des tendances politiques, qui laissent à désirer, malgré des efforts visibles pour garder une stricte neutralité ; c'est ainsi qu'il vante l'abnégation, le dévouement, l'énergie, les vertus des Girondins, sans paraître se douter qu'ils n'ont montré aucune de ces qualités en votant la mort du malheureux Louis XVI. Ailleurs, M. Monnier appelle J.-J. Rousseau l'immortel philosophe et les auteurs qu'il se plaît à citer sont Élisée Reclus et George Sand. Ces préférences marquées pour des personnages fort peu orthodoxes nous paraissent suffisantes pour ne pas admettre cet ouvrage dans les bibliothèques des écoles et des familles chrétiennes.

28. — Le titre du livre de M. Chesnel, *Plaies d'Égypte*, est bien choisi pour le violent réquisitoire qu'il a voulu lancer contre la néfaste occupation anglaise de l'Egypte. Le but de l'auteur est, en effet, d'établir que, loin de faire renaître l'ordre et la prospérité dans la vallée du Nil, comme elle en a pris l'engagement solennel à la face de l'Europe, l'Angleterre n'y apporte que la ruine et l'anarchie. Cette grande nation colonisatrice se déshonore par ses lâchetés, ses fautes et les désastres inouïs qu'elle a subis dans le Soudan. Depuis l'odieux bombardement d'Alexandrie jusqu'au honteux abandon de Khartoum et de son défenseur Gordon, la liste est longue des infamies que l'histoire flétrira

énergiquement ; jamais son prodigieux égoïsme ne s'est étalé avec autant d'impudeur. Loin de rétablir les finances compromises par les folles prodigalités du khédive Ismaïl, l'administration anglo-égyptienne a déjà gaspillé un emprunt de deux cent vingt-cinq millions et se dispose à en engloutir un nouveau de cent millions. Tel est le tableau qu'expose M. Chesnel avec une indignation qui ne recule pas devant les plus énergiques expressions. Il y a dans ce pamphlet historique de curieuses révélations basées sur des documents irrécusables, notamment des lettres d'Arabi et de ses lieutenants, relatives à la fameuse bataille de Tell-el-Kebir. Et quel est dans tout cela le rôle de la France? Hélas ! l'auteur ne peut que déplorer son effacement : il fait avec raison ressortir les inconvénients du régime ultra-parlementaire que nous subissons. Comment avoir une politique ferme et suivie avec l'obligation d'exposer tous les plans de la diplomatie devant une Chambre incapable et avec l'instabilité des cabinets et des ministres des affaires étrangères ? Nos intérêts les plus précieux sont confiés à des hommes sans aucune éducation politique ; seul, suivant M. Chesnel, Gambetta a eu quelque intuition de la ligne de conduite à suivre, encore a-t-il commis des fautes causées par son ignorance. Au point de vue religieux, l'auteur estime qu'il est du devoir de la France de soutenir hautement son protectorat du catholicisme en Orient et il loue ses représentants officiels d'assister solennellement aux offices les jours de grande fête ; il considère les écoles des Frères de la doctrine chrétienne comme de puissants agents de l'influence française et les recommande à la sollicitude de notre gouvernement. Mais, par une singulière contradiction, il prétend ensuite que la France doit, en Afrique, se mettre à la tête de la propagande musulmane et favoriser la conversion des idolâtres à l'islamisme ; il se leurre de l'utopie bizarre d'une conciliation entre les deux religions et cite à l'appui de sa thèse ce fait que le Mahdi lui-même a respecté les prêtres et les religieuses catholiques au Soudan. Il semble pourtant difficile de contester que la propagation de l'islamisme ne soit aujourd'hui le plus sérieux obstacle à la civilisation de l'Afrique. Le livre de M. Chesnel est fort amusant et animé d'un très louable sentiment patriotique, mais les détails qu'on y trouve sur les quartiers mal famés du Caire et sur les danses des almées ne permettent pas de le mettre entre les mains des jeunes gens.

29. — M. Davin est un excellent conteur ; il dit sincèrement et sans détours ce qu'il a vu et peint, hommes et choses, au naturel sans enjolivements. Aussi son livre *Noirs et jaunes* plaira-t-il aux lecteurs de tous âges et de toutes classes. C'est, en somme, l'ensemble des notes qu'il a pu prendre au cours d'une campagne dans l'Extrême-Orient. Il a visité successivement Obock, Pondichéry, Saïgon, Bang-Kok,

Phnom-Penh et Hué. Obock lui paraît un triste séjour, sans aucune ressource; ce ne sera jamais qu'un entrepôt de charbon, fort utile à la France en temps de guerre, à condition qu'il soit approvisionné par une compagnie sérieuse. Pondichéry est une ville morte, où l'on retrouve quelques traces de son ancienne splendeur; elle est à la merci des Anglais, qui peuvent, à leur gré, ruiner son commerce. La Cochinchine est plus prospère, et M. Davin se plaît à détailler l'aspect animé et original que présente sa capitale Saïgon. Le Cambodge lui apparaît comme un royaume déchu, sans vitalité. Le Siam, par contre, est en pleine prospérité; son gouvernement manœuvre très habilement pour tenir la balance à peu près égale entre ses deux puissants voisins: la France et l'Angleterre; l'auteur y assista à des fêtes brillantes à l'occasion du couronnement du nouveau roi. Quant à Hué, M. Davin ne l'a vu qu'en 1874, alors que Tu-Duc vivait encore; c'est dire que sa description de cette capitale d'un empire misérable et qui penchait alors vers sa chute prochaine, ne peut présenter qu'un intérêt rétrospectif. Cet ouvrage est irréprochable au point de vue moral et d'un bon sentiment religieux. On ne saurait donc trop le recommander à tous.

Comte de Bizemont.

JURISPRUDENCE

Traité du Contrat de mariage, par L. Guillouard. Tome IV. Paris, Pedone-Lauriel, 1888, in-8 de 557 p. — Prix : 8 fr.

Voici un ouvrage mené à bonne fin : nous avons été heureux d'en saluer le premier volume, nous sommes plus heureux encore d'en annoncer le dernier. Désormais la littérature du code Napoléon compte un commentaire de plus sur le Contrat de mariage, et ce commentaire fait suite à l'œuvre magistrale de Demolombe. L'indépendance de M. Guillouard n'en est pas moins complète, et dans ce volume même je note un point, n° 1928, où il soutient une opinion contraire à celle du maître. Ce volume embrasse les articles consacrés au régime dotal : il en donne le commentaire exégétique. L'historique de ce régime a été tracé dès le premier volume, n° 8-38. On remarquera dans l'interprétation donnée à certaines clauses la distinction que M. Guillouard fait entre la France coutumière et les pays de régime dotal : c'est une preuve de plus de son intelligence des choses, bien différente de l'esprit étroit et judaïque de Laurent, dont il rencontre et combat encore les opinions.

Bernon.

SCIENCES ET ARTS

La Morale économique, par G. de Molinari. Paris, Guillaumin, 1888, in-8 de xi-442 p. — Prix : 7 fr. 50.

De vertueux écrivains ont pendant longtemps produit des volumes

sur les « rapports de la morale et de l'économie politique. » Aujourd'hui, dans toutes les écoles, on comprend que ces deux ordres d'idées ne sont pas séparés et qu'il y au dessus d'eux une sorte de commun dénominateur auquel il s'agit de les ramener. Seulement tandis que les uns cherchent les principes de l'économie politique dans la morale, les autres veulent ramener toute la morale aux données économiques. M. de Molinari est de ces derniers. Pour lui le criterium de la moralité d'un acte est sa conformité avec l'intérêt général et permanent de l'espèce. Mais l'intérêt de l'espèce varie suivant les temps, à cause de la loi de l'évolution qui veut que les forts éliminent les faibles par la concurrence; or, les procédés d'élimination n'étant pas les mêmes suivant les périodes historiques, la morale devra varier de même. Ainsi « à l'époque de la concurrence animale » le vol et le meurtre sont les seuls modes d'élimination des faibles : c'est la période du « droit du plus fort. » Mais « aussitôt que les sociétés se sont constituées sous forme de troupeaux, de tribus, de clans, de nations, » la concurrence devient nationale et le droit de guerre n'existe plus qu'entre nations. Heureusement nous marchons vers « un état économique universel » dans lequel la famille humaine étant tout entière solidarisée, ces procédés violents cesseront. Le passage de la seconde période à la troisième entraîne des réajustements douloureux qui constituent « la crise actuelle. »

Avec cette conception morale, M. de Molinari justifie soit dans le passé, soit dans le présent, un certain nombre d'actes qui paraissent souverainement coupables à ceux qui croient à une morale fixe, à la morale chrétienne, par exemple les guerres faites par les peuples européens aux nations de l'Extrême-Orient ou aux races moins avancées en civilisation. Le rédacteur en chef du *Journal des économistes*, qui croit à l'évolution et à la polygénésie humaine, est assez indulgent sur ce chapitre; mais il est par contre beaucoup plus sévère qu'on ne l'est habituellement sur « nos devoirs envers les animaux. »

Malgré tout on se tromperait si on regardait M. de Molinari comme matérialiste. Sous une forme dubitative, il est vrai, il montre « l'hypothèse » de la vie future et d'une « divinité » (*sic*) rémunératrice comme pouvant seule donner la force à l'individu de sacrifier son intérêt personnel du moment à l'intérêt général permanent de l'espèce et de lui assurer un bonheur définitif. Il admet également le dogme de la chute originelle (p. 417) et fait remarquer judicieusement « qu'il y a un départ à faire dans les progrès que l'humanité a réalisés. Ceux qui proviennent des lois naturelles de conservation et d'accroissement de l'espèce ne peuvent être comptés à son actif : elle n'a eu aucun mérite à les faire. Ceux-là seulement doivent y être portés qui proviennent de l'action libre de ses forces morales. L'opération automatique des lois

naturelles assurait à l'humanité un *minimum* d'existence et de développement dans le temps et l'espace quelle que pût être sa conduite. En y conformant entièrement ses actes, elle pouvait au contraire atteindre à un *maximum* d'existence et de développement. A quel degré intermédiaire arrivera-t-elle? » L'auteur ne se prononce pas, mais il admet que le mauvais usage de sa liberté pourrait, de faute en faute, de chute en chute, amener l'humanité « à un anéantissement final comme une branche pourrie et morte de l'arbre de vie? » (p. 418).

La formule de l'ordre nouveau doit être « Gouvernement libre dans la société libre, liberté et responsabilité des individualités capables de liberté, tutelle libre ou imposée des individualités totalement ou partiellement incapables de liberté. » (p. 392). L'imperfection de la nature humaine ne permettra probablement jamais d'y atteindre complètement : ce serait le *millenium;* mais l'action de la science, le dévouement des gens de bien, doit activer la réforme en ce sens et peut la réaliser.

Nous avons indiqué l'idée mère de cet ouvrage très compact et très chargé de détails. Nous ne pouvons analyser les sept livres et les quatre-vingts chapitres qui le composent. Quelque opinion qu'on ait de sa valeur en tant que systématisation d'idées, on y trouvera de nombreux aperçus économiques et pratiques fort remarquables. M. de Molinari condamne sévèrement la Révolution française comme ayant par ses violences retardé considérablement le progrès; il blâme particulièrement la spoliation des biens du clergé et montre, en s'appuyant sur les faits, l'utilité de la propriété corporative, surtout celle de l'Église. Il se prononce en faveur de la liberté de tester et de la recherche de la paternité, deux thèses fondamentales de l'*École de la paix sociale* qu'on est tout étonné de trouver fort bien exposées par le rédacteur en chef du *Journal des économistes.* Il indique l'idée d'un droit à donner aux parents sur le travail de leurs enfants pour reconstituer leurs avances d'éducation : idée neuve qu'il juge bien supérieure à la puissance paternelle, et qui, étant donnée sa déchéance contemporaine, vaudrait la peine d'être examinée.

Enfin M. de Molinari condamne sévèrement l'abus des emprunts d'État perpétuels et excessifs. Il montre qu'ils sont une des causes les plus graves du malaise des sociétés modernes et qu'ils doivent fatalement aboutir à une banqueroute. Tous les économistes l'ont dit avant lui, mais M. de Molinari le dit de nouveau fort bien et avec grande force. Il était bon de le constater une fois de plus, un orateur éminent ayant cru devoir faire à la Chambre des députés une charge à fond contre les économistes en leur reprochant d'avoir introduit dans le monde moderne ce système des emprunts perpétuels. Necker, Thiers, Rouher et aujourd'hui M. de Freycinet, sont tout le contraire

des économistes, ce sont ceux qu'a pris pour eux l'honorable député. Qu'il prenne la peine de feuilleter cet ouvrage. Il y apprendra à être plus juste dans ses appréciations. X. X.

La France actuelle. *Quelques études d'économie politique et de statistique,* par RAMON FERNANDEZ, sénateur, ministre des États-Unis mexicains, avec une lettre-préface de Jules Simon. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de xx-748 p. — Prix : 12 fr.

Ce volume, dont le cadre rappelle l'excellent livre de M. A. de Foville, *la France économique,* a le mérite d'avoir été écrit par un étranger très sympathique à notre pays. M. Ramon Fernandez fait, en effet, suivre de quelques considérations économiques très favorables à la force de résistance et à l'avenir de la France, les nombreux chiffres statistiques qu'il aligne et les trente-quatre tableaux graphiques qu'il a dressés. Quelques-unes de ses appréciations se ressentent évidemment des sources officielles auxquelles il a puisé exclusivement : telle est, par exemple, l'importance qu'il attribue pour le relèvement de l'agriculture à « l'ordre du Mérite agricole. » Tels sont aussi les effets qu'il attribue aux lois sur l'instruction publique votées depuis 1879, qui ont eu si peu de résultats pour le développement réel de l'instruction, tandis qu'elles ont eu des conséquences financières si déplorables.

M. Jules Simon, dans la lettre très élogieuse qu'il a publiée en tête du volume, ne peut s'empêcher de faire remarquer l'absence complète de toute statistique relative aux cultes et à l'organisation religieuse. Le Mexicain qui voudrait connaître la « France actuelle » dans le volume de son compatriote n'apprendrait pas qu'il y a des évêchés et des archevêchés et que les faits religieux ont une importance considérable dans la vie publique comme dans la vie privée.

Ces réserves faites, nous reconnaissons volontiers que, même pour des Français, cette compilation statistique est utile. M. Ramon Fernandez fait des comparaisons judicieuses avec les statistiques des autres pays. Enfin, les tableaux graphiques sont fort bien établis : ils sont très nets et point trop surchargés, ce qui est rare. XX.

Satan et Cie, Association universelle pour la destruction de l'ordre social. *Révélations complètes et définitives de tous les secrets de la Franc-Maçonnerie,* par le très illustre souverain grand inspecteur général du 33e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie PAUL ROSEN. Paris et Tournai, Casterman, 1888, in-8 de 408 p. — Prix : 5 fr.

Le savant évêque de Grenoble a signalé, par une lettre publiée dans la *Franc-Maçonnerie démasquée,* l'importance de cet ouvrage. Son auteur, Israélite converti, a une compétence indiscutable, et nous ne pou-

vons que lui applaudir en le voyant entrer en lutte contre ses anciens complices sous son vrai nom et avec l'indication de ses titres maçonniques.

L'Introduction contient l'histoire spéciale du rite écossais ancien accepté, qui se partage entre diverses puissances maçonniques ou suprêmes conseils. Des questions de caisse et de boutique sont pour beaucoup dans les rivalités du Grand-Orient de France et du Suprême Conseil pour la France et les colonies, à la tête duquel furent successivement le duc Decazes, M. Viennet, M. Guiffrey. Ces querelles intestines intéressent peu le public; car le convent des Suprêmes Conseils confédérés, réuni à Lausanne en 1875, déclare expressément qu'il n'y a pas lieu pour les vrais maçons de trop se préoccuper des questions de « régularité. » Tout Suprême Conseil, de quelque façon qu'il soit constitué, s'il réussit à réunir sous son drapeau des maçons qui infligent des défaites réelles à nos ennemis, est légitime de toute légitimité. » Il ne faut donc pas s'imaginer que les rivalités qui se produisent parfois au dehors entre les diverses puissances maçonniques comportent aucune divergence dans leur but final et les empêchent de se réunir pour livrer l'assaut à l'ordre chrétien.

« Guerre à mort à la Royauté! guerre à mort au catholicisme, par tous les moyens, quels qu'ils soient, » voilà le fond de la Maçonnerie. Le livre de M. Rosen en contient à nouveau la démonstration. Elle est faite depuis longtemps pour tous ceux qui ont lu les ouvrages de Barruel, d'Eckert, d'Amand Neut, du P. Deschamps; mais ce volume-ci s'appuie sur des rituels et les *Monita secreta,* qui, il y a peu de temps encore étaient inconnus du monde profane. Les hauts grades, quoi qu'on en ait dit, jouent un rôle capital dans l'organisation de la Maçonnerie et leur institution sortira toujours victorieuse des attaques auxquelles se livrent contre eux ceux qui voudraient transformer les loges en de simples clubs politiques. La fonction des Suprêmes Conseils, composés des « souverains grands inspecteurs généraux du 33e degré, » est de conserver la doctrine véritable de la secte, de faire prévaloir l'interprétation cachée dans les rituels et de diriger ainsi le gros de l'armée à l'assaut de l'Église et des monarchies chrétiennes.

Cette doctrine secrète c'est le panthéisme sous sa forme la plus brutale, le panthéisme tel que les gnostiques l'ont transmis au monde moderne et avec l'arrière-fond, du culte de Satan pour les plus avancés. « Génération et non création, » voilà ce que, dès les premiers grades, les possesseurs du secret de la secte ne cessent d'inculquer aux initiés, et les explications les plus obscènes leur sont données de symboles qui, à première vue, paraissent seulement bizarres.

L'anarchie politique et le communisme découlent de ce dogme, non pas seulement par voie de conséquence logique, mais par un ensei-

gnement positif, dont le rituel du 33e degré conserve le dépôt et qu'il exprime sans obscurité.

On trouvera, p. 335 du livre de M. Rosen, le passage principal de ce rituel. Il est aussi clair que possible et il donne la clef de l'histoire contemporaine, non seulement des faits politiques, mais encore du mouvement des idées; car la presse et les chaires des Universités sont trop souvent aux mains des frères.

Les rituels du 33e degré ont été publiés pour la première fois in extenso dans la *Maçonnerie pratique* (2 vol. in-12. Paris, Baltenveck, 1886) (Voir *Polybiblion*, t. XLVI, p. 138, et t. XLVII, p. 41). M. Paul Rosen n'a pas été, croyons-nous, étranger à cette publication capitale. Dans ce volume-ci, il en donne un résumé, et, sous cette forme plus dégagée, son œuvre rendra de très grands services comme propagande. Elle est documentée par des planches nombreuses qui reproduisent les insignes, les attouchements, les figures des principaux grades.

A la fin de chaque chapitre il y a des indications de sources qui, réunies, constituent une précieuse contribution pour la bibliographie maçonnique. M. Rosen a, en effet, utilisé un très grand nombre de rituels des États-Unis, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Amérique du Sud, inconnus aux auteurs français qui ont traité avant lui de la Franc-Maçonnerie. Ces sources nouvelles confirment complètement leurs conclusions.

Lors de la publication de la *Maçonnerie pratique,* le f.·. Albert Pike, grand commandeur du Suprême Conseil pour la juridiction sud des États-Unis à Charleston, et qui est, comme dit M. P. Rosen, le Pape maçonnique, avait protesté et prétendu que les documents cités étaient falsifiés. La *Chaîne d'union* reproduisit de longues lettres de lui. M. Rosen revient à la charge et publie de nouveaux extraits des *Legenda magistralia* publiés par le f.·. Pike, en 1881, à un très petit nombre d'exemplaires et avec les plus grandes précautions. Ces extraits ne laissent subsister absolument aucun doute sur les *derniers secrets de la Maçonnerie.*

Nous nous félicitons vivement de cette publication, comme de toutes celles qu'a provoquées l'Encyclique *Humanum Genus.* En faisant le jour complet sur le vrai but de la secte et en révélant ses turpitudes, on lui porte un coup qui, avec le temps, la tuera certainement.

XX.

Tactique française. Cavalerie en campagne, par le général T. Bonie. Paris, Baudoin, 1888, in-8 de 246 p. — Prix : 4 fr.

Cavalerie en Campagne. *Études d'après la carte.* Paris, Berger-Levrault, 1888, gr. in-8 de 326 p. avec cartes et plans. — Prix : 6 fr.

On accuse parfois notre cavalerie de ne point travailler, de n'être

point arrivée à la hauteur qu'ont atteinte les autres armes, l'infanterie et l'artillerie. Ce défaut est malheureusement un peu vrai en ce qui concerne le côté pratique, le côté équitation, dressage, éducation militaire du cavalier, individuelle ou par groupes; quant aux théories, c'est plutôt par le nombre qu'elles pèchent que par leur pénurie. Le nouveau livre du général Bonie est un nouvel élément de discorde jeté dans ce camp d'Agramant où se disputent depuis tantôt vingt ans, et sans pouvoir s'entendre, des hommes tels que MM. de Gallifet, du Barrail, Cornat, Loth. En ce qui nous concerne, nous croyons que le général Bonie dit vrai en prétendant qu'en nous pliant à des méthodes étrangères — lisez : allemandes, — en dehors de notre génie naturel, nous n'arriverons qu'à éteindre nos plus précieuses qualités. En ce qui concerne la tactique spéciale de la cavalerie, en ce qui regarde le rôle réservé à cette arme dans une guerre européenne, le général Bonie pense, qu'après le grand duel qui aura forcément lieu, au début des opérations, entre les deux masses principales de cavalerie indépendante lancées par les deux adversaires à la découverte, le rôle des armes à cheval sera loin d'être fini, comme l'estime certaine école. Loin d'en être ainsi, pense le général Bonie, c'est seulement après cette lutte que la cavalerie verra s'ouvrir devant elle un champ d'action sans limites, quand on saura intelligemment la manier en combinaison avec les autres armes.

— La *Cavalerie en campagne,* du général Bonie, est un travail didactique qui synthétise surtout des principes de haute tactique. Au contraire, l'ouvrage édité par la maison Berger-Levrault, sous le même titre, est un travail essentiellement pratique, dans lequel l'auteur, prenant un thème et un terrain donnés, applique dans cette hypothèse les principes dont il se fait le promoteur. Ces deux livres se complètent et s'expliquent, encore qu'ils soient opposés dans plus d'une de leurs théories. En tous cas, si, comme on le dit avec raison, la lumière jaillit du choc des idées, nous conseillerons à tous les militaires, en particulier à tous les officiers de cavalerie, la lecture de ces deux volumes d'une portée et d'un intérêt considérables. Le général Bonie est une personnalité marquante dont la voix fait autorité ; quant à l'auteur anonyme de l'ouvrage que nous analysons à côté du précédent, nous sommes certain, quel que soit son grade, que c'est à la fois un cavalier émérite et un vrai soldat. ARTHUR DE GANNIERS.

BELLES-LETTRES

1. — **Grammaire de la langue française,** par L. CROUSLÉ. *Cours supérieur.* Deuxième édition. Paris, Belin, 1888, in-12 de XXVII-396 p., rel. toile pleine. — Prix : 2 fr. 25.

2. — **Grammaire élémentaire de la vieille langue française,** par L. CLÉDAT. Paris, Garnier, 1887, in-12 de VIII-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

3. — **La Grammaire française d'après l'histoire,** par C. DELON. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 415 p. — Prix : 3 fr. 50.

4. — **Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne,** par AUGUSTE SCHELER. Bruxelles, Falk; Paris, Vieweg, 1888, gr. in-8 de X-526 p. — Prix : 8 fr.

5. — **Manuel d'ancien français.** *La Littérature française au moyen âge,* XIe-XIVe *siècle*, par GASTON PARIS. Paris, Hachette, 1888, in-16 de VIII-290 p. — Prix : 2 fr. 50.

6. — **Morceaux choisis des auteurs français du moyen âge**, *avec une introduction grammaticale, des notes littéraires et un glossaire du vieux français,* par L. CLÉDAT. Paris, Garnier, in-12 de XXXII-559 p. — Prix : 3 fr. 50.

1. — M. Crouslé, professeur à la Faculté des lettres de Paris, nous a donné une *Grammaire de la langue française.* Cette grammaire a pour « unique objet, la pratique de la langue française. » Elle est non pas « une grammaire historique, mais une grammaire de la langue actuelle. » Aussi l'auteur n'a-t-il fait que « quelques brèves excursions dans le passé pour compléter certaines théories que l'usage actuel laisse en quelque sorte boiteuses. » Il a « laissé dans l'oubli tout ce qui a cessé de vivre. » Le plan est simple. Une introduction renferme la philosophie de la grammaire. La première partie traite des mots. Elle se décompose en phonétique et en parties du discours. La seconde comprend la syntaxe, syntaxe des mots et syntaxe des propositions. Un dernier chapitre est consacré à la ponctuation. Enfin, M. Crouslé nous donne une table analytique fort commode.

Dans le genre accoutumé, on trouvera difficilement mieux que cette grammaire. Les exemples en sont bons, les règles nettes. Cependant, j'avoue que, pour un cours supérieur, je voudrais voir indiquer cette règle qui bouleverse souvent les autres : l'usage. M. Crouslé a sagement introduit l'histoire. Il faudrait aussi penser au présent, et, adoptant certaines hardiesses, essayer de détourner de certaines licences.

2. — M. Clédat, lui, n'a étudié que *la Vieille Langue française.* Cette grammaire est d'autant mieux venue qu'elle est le premier essai dégagé des brouillards d'outre-Rhin. Cependant, le plan adopté par M. Clédat ne me séduit pas entièrement. Origine, formation du vocabulaire, orthographe, ensuite flexions; syntaxe, vieux gallicismes; enfin, phonétique et versification. Rejeter la phonétique en dernier lieu me semble une erreur. Et la raison sur laquelle se base M. Clédat (p. 283, n. 1) est-elle valable? Il me paraît impossible d'étudier l'ancien français sans la connaissance du latin. Les liens entre cette langue morte et la nôtre dans son enfance sont trop étroits pour qu'on puisse avec fruit étudier la seconde sans le secours de la première. Il sera du

/

reste bien simple de remédier à cet inconvénient : professeurs et élèves n'auront qu'à sauter de la p. 18 à la p. 282. Une autre observation que je soumettrai à l'éminent professeur de la Faculté de Lyon, c'est qu'il n'a pas suffisamment déterminé l'époque de la vieille langue française qu'il étudie. Je sais bien que, par certaines règles et certains exemples, il vise tout l'ensemble de la langue jusqu'au dix-huitième siècle inclus, mais la plupart de ses règles et de ses exemples sont applicables seulement au quatorzième. Une partie vraiment nouvelle et intéressante est celle qui concerne l'orthographe (p. 18 et s.). Ce que j'aime beaucoup aussi, c'est la discussion des mots (p. 166, 195, etc.). La science que renferme ce petit volume est considérable et puisée aux meilleures sources.

3. — En abordant le livre de M. Delon, dédié à M. Hovelacque et portant pour épigraphe : « la forme grammaticale est une conséquence de l'opération logique, » je me suis senti attiré par ce titre nouveau et cette grammaire faite en dehors des sentiers battus. Un peu de philosophie, un tantinet d'histoire, puis de la grammaire. De la grammaire, ai-je dit; je me trompe : de la philosophie grammaticale. « TA, SA, NA, MA, KA, KI, KWA » (p. 179). Ailleurs (p. 150, n. 1) : « Quant au sanscrit, ce n'est plus richesse [de composés] qu'il faut dire : c'est une exubérance, une extravasion, une frondaison immense : les mots naissent comme les fleurs dans la prairie, ruissellent comme les étoiles dans la voie lactée : c'est l'infini dans la fécondité, et en même temps dans la nuance. »

Hélas ! M. Delon, quoiqu'il les abomine (p. 8), nous rappelle les Précieuses. Ce n'est ni un linguiste, ni un grammairien, c'est un philosophe de la grammaire, un inventeur de « lois fondamentales » (p. 10). Pourtant il lui aurait fallu plus de pratique pour essayer d'en donner la théorie. Aussi (p. 415), il laisse de côté bien des « faits d'importance très secondaire, » qui ne sont autres que les « observations sur l'emploi des prépositions, adverbes et conjonctions, etc. » On ne sait vraiment à qui convient la lecture de ce livre. Même les philosophes de l'école moderne trouveront que les « il me semble » n'ont pas été assez prodigués, et qu'il y a surabondance de « données positives. »

4. — Avec le livre de M. Scheler, on aborde un ouvrage sérieux, fort connu du monde érudit. La troisième édition témoigne, du reste, assez le succès des deux premières. Tel qu'il est, il rendra les plus utiles services ; et cependant, à coup sûr, il ne satisfera point les philologues, gens difficiles. Cfr. *Brin, Brin d'estoc, Brindille.* J'avoue que l'étymologie est chose sujette à caution, fort souvent, et qu'on est encore loin en tous points de la perfection mathématique, atteinte sur quelques uns. Mais un livre comme celui-ci n'eût-il que l'appréciable avantage de dispenser de consulter la *Romania* ou la *Zeitch. für Roman. philologie.*

serait déjà bien accueilli. A plus forte raison, quand ce n'est pas seulement un simple composé, mais encore un ouvrage où l'auteur a émis des idées neuves. Quelques-unes sont déjà acquises à la science ; et la plupart ont contribué à la faire avancer.

5. — Le livre de M. Gaston Paris est divisé en deux grandes parties, comprenant l'une la littérature religieuse, l'autre, la profane. C'est celle-ci qui est traitée la première. Divisée en quatre sections, elle est ou narrative, ou didactique, ou lyrique, ou dramatique. Dans la narrative sont renfermées l'épopée, les romans, les fableaux et l'histoire : romans grecs, ou byzantins ou bretons, ou ceux dit d'aventures : fableaux, comprenant la fable ésopique et le roman de Renard. Le genre didactique comprend cinq chapitres consacrés aux sciences, à la morale, à la satire, à la littérature purement descriptive et plaisante, au Roman de la Rose. La littérature lyrique est étudiée au double point de vue français et provençal. Dans la littérature religieuse, les quatre premiers genres seuls se retrouvent. Mais le premier arrête longuement le lecteur, parce que l'auteur nous fait étudier les traductions intégrales de la Bible, l'histoire juive, l'histoire évangélique, la légende de la Vierge, les autres légendes hagiographiques et les contes dévots. Une introduction sur la langue et l'esprit français à cette époque, des notes bibliographiques copieuses, une table alphabétique et une table des matières complètent et terminent le volume. Œuvre d'un maître, cet ouvrage a une portée considérable. Il se lit avec plaisir et avec fruit, et par suite répond au désir exprimé par l'auteur (p. 111). Je ne lui ferai que deux reproches : le premier, d'avoir placé la littérature profane avant la littérature religieuse. L'éditeur des *plus anciens textes de la langue française* sait bien que ces textes sont des textes religieux (cfr. p. 18, c. 20). Le second, c'est que, quel que soit le soin pris par l'auteur d'éviter toute attaque, il laisse trop paraître ses opinions et ses tendances (p. 16, 19 et s. et 30, in fine). Elles ne sont pas les nôtres. La bibliographie, faite d'après un plan excellent (p. v), est très précieuse. Mais combien faut-il en vouloir au plan de n'avoir pas permis de citer notre ami Léon Gautier à propos de la *Chanson de Roland !*

6. — Les *Morceaux choisis des auteurs français du moyen âge* ont été intelligemment recueillis et annotés par M. Clédat. Ils comprennent les Serments de Strasbourg, la Prose de sainte Eulalie, la Vie de saint Léger et le fragment de Valenciennes, les Vies de saint Alexis et de saint Thomas de Cantorbéry, un fragment des différentes chansons composant la Geste du Roi, celle de Guillaume d'Orange, de Doon de Mayence, de Garin, etc., les grands romans allégoriques, les fabliaux et les fables. Dans les récits historiques on trouve le Roman de Rou, Guillaume le Maréchal, Villehardouin, Joinville, Froissart et Commynes.

Les poésies lyriques, satiriques et légères, les œuvres didactiques et oratoires ont été mises à profit. Ajoutons que le choix fait n'est pas seulement correct. Il est tel qu'il puisse satisfaire le professeur le plus chrétien. Le glossaire et la grammaire ont déjà été appréciés par nous ici même (*Polybiblion*, t. L, p. 433). L'auteur a simplement ajouté quelques lignes sur la versification (p. XXXII). L'un et l'autre sont très utiles et bien faits. B. A.

Étude sur l'Iliade d'Homère, *Invention, Composition, Exécution*, par A. Bougot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Hachette, 1888, in-8 de VII-578 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ces dernières années, Homère, en dépit de sa gloire, semblait avoir été quelque peu négligé dans notre pays : le livre de M. Bougot vient fort à propos montrer que nous n'entendons nullement nous désintéresser d'un genre d'études où se multiplient et où excellent les savants professeurs d'Oxford et de Leipzig, de Cambridge et de Berlin.

Cet ouvrage, où l'érudition et la littérature trouvent également leur compte, court risque, néanmoins, de ne donner pleine satisfaction ni à la curiosité des érudits ni à l'admiration des lettrés. Les premiers se plaindront du silence relatif fait autour de quelques graves problèmes, leur éternel champ de bataille; les seconds voudraient, sur plus d'un point, moins de réserve dans l'éloge et quelque chose de plus communicatif dans l'enthousiasme.

Comme l'indique le sous-titre, le volume se divise en trois parties d'inégale grandeur. La première, de beaucoup la plus étendue, énumère et analyse les éléments divers rapprochés et associés par le poète dans la contexture de son épopée. C'est d'abord la légende, soit divine, soit héroïque, bien inférieure comme richesse aux amplifications de la mythologie des âges suivants : c'est ensuite la réalité historique et géographique librement interprétée, car il ne faut compter ici sur aucune exactitude, contrairement aux assertions et aux espérances plus ou moins illusoires de Schliemann.

La guerre, voilà la note dominante de l'*Iliade;* aussi l'imagination du poète ne se lasse-t-elle jamais de peindre des batailles : armes et chars des combattants, discours des chefs, embuscades, rencontres et mêlée, combats singuliers avec leurs multiples péripéties, tout a été observé, tout est décrit avec une vivacité et une variété de tons absolument surprenantes. En attendant la revanche qu'ils prendront dans l'*Odyssée,* les arts de la paix s'étalent sur le bouclier d'Achille, sans parler de cent traits épars que M. Bougot relève avec infiniment d'habileté.

Les assemblées et les conseils des héros mettent en lumière ce be-

soin d'indépendance, qui triomphera plus tard dans la démocratie hellénique : les rois, chefs militaires, y apparaissent avant tout comme des hommes d'action, et leurs discours eux-mêmes sont pleins de vie et de mouvement.

D'ailleurs ce qui nous séduit, peut-être plus que ne le ferait l'exécution d'un plan régulier, ce sont les scènes épisodiques que le poète insère çà et là avec tant de bonheur; selon une heureuse expression de M. Bougot, si ce n'est plus le tableau de la guerre, c'est la peinture de ses préparatifs ou de ses contre-coups. Qu'en outre Homère, le poète des âges primitifs, ait fait dans ses vers une place, et une large place à la nature, à la terre, à la mer et au ciel, nous n'en serons pas surpris; mais ce qui fournirait à la pensée moderne la matière d'une longue description n'apparaît dans l'*Iliade* qu'à titre de gracieuse esquisse ou d'émouvante comparaison.

Cette première partie se termine par une assez longue étude sur l'Olympe : on sait que les dieux homériques nous sont représentés, tantôt avec la majesté qui convient aux maîtres du monde, tantôt avec des défauts et des faiblesses qui les rabaissent au niveau de personnages de comédie : querelles de ménage, complots et intrigues de cour, luttes d'influence au sein de cet étrange aréopage, M. Bougot ne nous fait grâce d'aucun épisode.

Nous arrivons à la « composition » du poème, si admirée par les uns, si attaquée par les autres. Anciens et modernes ont signalé, à travers les vingt-quatre chants de l'*Iliade,* mainte incohérence, mainte contradiction. Ces remarques sévères, presque impertinentes, sont vivement relevées par notre auteur; à ses yeux, on dirait qu'il n'est plus permis de parler d'un Homère « qui sommeille. » En même temps, il compare la langue et le style du poète « à une eau courante, dont la transparence toujours égale trahirait sans cesse les accidents du fond, qui modifient les aspects de sa surface ou la direction de ses ondes. » On devine dès lors quelle sera sa conclusion en ce qui concerne la fameuse « question homérique » : l'*Iliade* est bien l'œuvre d'un poète unique, non une collection de chants de provenances diverses, ni même un noyau successivement accru de génération en génération.

En somme, volume assez intéressant, mais où la multitude presque infinie des détails fait tort à l'impression de l'ensemble, laquelle demeure un peu vague et confuse. Ces innombrables dissertations sur tel chant, tel épisode, ou même tel simple passage, témoignent à coup sûr d'un esprit ingénieux, et devant un auditoire de Faculté peuvent avoir un charme très réel; je ne sais si le grand public, beaucoup plus rebelle qu'autrefois aux séductions de la poésie classique, leur réservera le même sympathique accueil. C. Huit.

La Bibliothèque de Fulvio Orsini. *Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la renaissance,* par PIERRE DE NOLHAC, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à l'École pratique des hautes-études. Paris, Vieweg, 1887, gr. in-8 de XVII-489 p. — Prix : 15 fr.

Les Correspondants d'Alde Manuce. *Matériaux nouveaux d'histoire littéraire, 1483-1514,* par le même. Rome, imp. Vaticane; Paris, Klincksieck, 1888, gr. in-8 de 104 p. — Prix : 10 fr.

M. de Nolhac, dans sa lettre-préface à M. L. Delisle, que nous allons tout d'abord résumer, rappelle que le fonds dont on trouve dans son livre l'histoire et la restitution, a un caractère très tranché et une valeur de choix qui lui méritent à bon droit l'estime des érudits. Ce fonds, formé par un grand humaniste italien du XVIe siècle avec les débris des bibliothèques de ses prédécesseurs, offre, au point de vue des études classiques, un intérêt depuis longtemps deviné. Le dépouillement opéré par M. de Nolhac permet d'en juger exactement et apporte en même temps des détails nouveaux sur les bibliophiles du XVe et du XVIe siècle, révélant, de plus, l'existence d'anciennes collections dispersées et complétant l'histoire de celles qui sont déjà connues. Comme la plupart des volumes de Fulvio Orsini appartiennent à la Bibliothèque apostolique, et que l'on ne possède encore qu'une faible partie des catalogues de cet inappréciable dépôt, le recueil du jeune érudit servira provisoirement à renseigner avec précision les savants sur une intéressante portion de l'ancien fonds vatican, car ce recueil contient une sorte d'inventaire abrégé de plus de quatre cents volumes, dont beaucoup comptent plusieurs manuscrits et dont la plupart n'ont jamais été décrits. M. de Nolhac a eu soin de multiplier les renseignements les plus utiles aux travailleurs sur le contenu, l'âge et l'état des volumes, s'occupant particulièrement des questions de provenance et d'écriture. Il a eu le bonheur de pouvoir fouiller un autre département des immenses collections pontificales, où l'on conserve la belle série des incunables et des livres rares ou annotés par des savants ; de ces trésors, absolument ignorés des étrangers, il a tiré de nombreuses indications, et, pour ces livres vénérables dont il est le premier à faire profiter le public, comme pour les manuscrits de la Vaticane, il a pu vérifier bien des fois, selon son heureuse citation, la vérité du mot du poète : *Juvat integros accedere fontes.* L'ensemble des recherches de M. de Nolhac a été dirigé surtout au point de vue bibliographique ; notre collaborateur n'a jamais laissé passer l'occasion d'identifier un manuscrit, de donner sur une bibliothèque un renseignement inédit ou peu connu. Il s'est préoccupé ausi de rendre service aux études sur la Renaissance et sur l'humanisme, par des indications de sources et de faits nouveaux. Négligeant ce que l'on peut facilement trouver ailleurs, il a surtout voulu fournir des renseignements inédits sur les huma-

nistes et leurs bibliothèques, éclaircir quelques points douteux se rattachant à l'histoire de la philologie, réunir le plus possible de choses nouvelles dans le plus petit nombre possible de pages.

L'ouvrage se divise en huit chapitres : *Esquisse biographique; Travaux et Amitiés de Fulvio Orsini; Principales Acquisitions d'Orsini; État actuel de la bibliothèque d'Orsini; Description de la bibliothèque, le fonds grec; le Fonds latin, bibliothèques antérieures au* XVIe *siècle; le Fonds latin, bibliothèques du* XVIe *siècle; Manuscrits en langue moderne.* On trouve, à la suite de ces chapitres si bien remplis, l'*Inventaire* de la bibliothèque léguée à la Vaticane par Orsini ; cinq *Appendices* (I. *Inventaire de livres trouvés chez Orsini après sa mort;* II. *Correspondances relatives à la bibliothèque d'Orsini* (*1565-1585*) ; III. *Lettres écrites de France à Orsini* (*1584-1585*); IV. *Choix de lettres latines adressées à Orsini* (*1567-1594*) ; V. *Lettre d'Orsini à Odoardo Farnèse* ; des *Addenda ;* des *Corrigenda ;* un *Index des noms cités ;* une *Table de renseignements sur divers sujets,* enfin une planche contenant huit fac-similés en photogravure (écriture de François Pétrarque, de Poggio Bracciolini et de Pietro Bembo, de Pomponius Lœtus, de Bernardo Bembo, d'Ange Politien, de Jean Lascaris, d'Angelo Colocci et de Fulvio Orsini.

Tout est à louer dans l'histoire de la bibliothèque d'Orsini, « la plus intéressante peut-être des collections privées du XVIe siècle, » tout, depuis l'esquisse biographique, d'autant plus précieuse qu'une biographie raisonnée du fervent collectionneur n'avait pas encore été écrite, jusqu'à l'index des noms cités, qui est d'une exactitude parfaite. Parmi les particularités curieuses que l'on remarque dans le volume, nous citerons ce qui regarde Joachim du Bellay (p. 7), le cardinal Farnèse (p. 13), Onofrio Panvinio (p. 14), Michel-Ange (p. 15, 331), le cardinal Sirleto (p. 17), le cardinal de Granvelle (p. 19), Muret (p. 20), « le grand Baronius » (p. 20). Pinelli (p. 21, 74), Germain Audebert (p. 66), P. Vettori (p. 70), Carlo Sigonio (p. 72), Angelo Colocci (p. 79), Claude Dupuy (p. 85), le cardinal Bembo (p. 92), A. Politien (p. 214), Sannazar (p. 328), etc. Mentionnons encore (*passim*) les lettres italiennes de Scipio Fortiguerra, d'Alessandro Conversini, de Pinelli, de Teobaldi, de G.-V. della Porta, de Corbinelli, de Bongars, du conseiller Gillot, de Fr. Garrault, d'Orsini (à Dupuy, à Pinelli, à Sirleto, etc.), les lettres latines de Falkenburg, de Juste Lipse, de Carolus Langius, de P. Sacratus, de Melissus, de Sylburg, etc.

— D'autres bien considérables richesses sont contenues dans *les Correspondants d'Alde Manuce.* Autour du « plus grand imprimeur de l'Italie, » du « véritable créateur de la typographie grecque en Europe, » lequel « n'attend pas seulement une statue, mais encore un biographe (le travail de A. Firmin-Didot étant tout à fait insuffisant), autour, disons-nous, d'Alde Manuce, nous trouvons, dans la nouvelle publica-

tion de M. de Nolhac, J.-B. Scita, Marsile Ficin, Pietro Ricci (Crinitus), Girolamo Gradeo (Varadeus), Alberto Pio, prince de Carpi, Jean Reuchlin, Daniel Clary, Filippo Beroaldo Junior, Sigismond Thurzo, Jean Lascaris, Candidus Romanus, Jean Spiesshammer (Cuspinianus), Giovanni-Gioviano Pontano, Girolamo Bologni, Jean Collaurius, F.-V. Bodiano (Fracantianus), Scipione Fortiguerra (Cartéromachos), A. Colocci, Pietro Summonte, Jodocus Gallus, Girolamo Aleandro, Jacob Spiegel (Specularis), J. Sylvius Amatus, Jean Haller, Jean Lubranski, L. Podocatharus, Jean Fruticeanus, A.-M. d'Acquaviva, Constantius Cancellarius, Lazaro Bonamico, Marc Musurus, Paolo Bombasio, Pietro Candido, Marco Marcello, Mario Equicola, César d'Aragon, Ventura, Étienne Brodarich, G. Latimer, J. Chapelain. Il y a là plus de cent documents, presque tous inédits, publiés d'après les autographes de l'Ambrosienne et de la Vaticane. Ces documents, admirablement annotés, complètent à divers égards la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, et l'on peut dire des deux recueils que, depuis longtemps, on n'en avait publié d'aussi importants pour l'histoire littéraire de l'Italie en particulier, et pour l'histoire de la civilisation en général. T. de L.

La Littérature française au XVIIe siècle. *Essais et Notices*, par J.-B. Stiernet. Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, V. Palmé, s. d. (1887), in-8 de IX-356 p. — Prix : 7 fr. 50.

Tout semble dit sur le dix-septième siècle, et en ouvrant de nos jours un livre nouveau sur cette grande époque, on ne peut se défendre de la crainte d'y trouver des redites ou des paradoxes. M. l'abbé Stiernet a eu l'art d'être lui-même dans un sujet si rebattu, sans s'écarter des grands chemins de la critique traditionnelle, telle que depuis Boileau et Voltaire l'ont fixée tant d'esprits distingués. Son livre, écrit surtout à l'intention des élèves qui suivent son cours d'histoire de littérature à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles, est un large tableau où les personnages principaux figurent au premier plan et sont peints de pied avec beaucoup d'exactitude et de fidélité, tandis que les écrivains de second ou du troisième ordre, à moitié dissimulés derrière eux, semblent disparaître dans une pénombre qui nous les laisse voir tout juste assez pour reconnaître leurs traits. C'est moins l'histoire littéraire du XVIIe siècle qu'une étude sur la pléiade des grands écrivains qui l'ont illustré. L'auteur, en les replaçant dans leur milieu et en faisant converger vers eux la lumière qui jaillit de l'histoire de leur temps, parvient à intéresser même un lecteur blasé, tout en s'adressant avant tout à des jeunes gens auxquels il s'agit d'inculquer des idées précises. Et sous ce rapport, ils ne sauraient avoir de meilleur guide, car la principale qualité du livre, c'est une rare justesse de critique, qu'on remar-

quera surtout là où elle est le plus difficile à atteindre, par exemple dans l'appréciation du jansénisme, ou encore de la valeur morale de l'œuvre de Molière. Toujours maître de sa pensée et ne se laissant entraîner par aucune des émotions qui peuvent altérer la rectitude du jugement, l'auteur, dans un livre qui touche à tant de sujets divers, ne cesse de parler la langue du bon sens et du bon goût, sans que cet empire de l'intelligence sur l'imagination fasse le moindre tort aux facultés admiratives, ou refroidisse la chaleur naturelle d'un style à la fois correct et élégant, à de très rares exceptions près. Le côté bibliographique a été moins soigné ; on peut regretter d'être si peu renseigné sur les progrès de l'histoire littéraire du grand siècle ; on voudrait qu'il fût dit au moins quelques mots des découvertes ou des controverses récentes, que les éditions les plus importantes fussent signalées, et les principaux ouvrages modernes consacrés au dix-septième siècle mentionnés ou appréciés en passant. S'il n'entrait pas dans le plan de l'auteur de fondre tous ces renseignements dans son texte, il n'était pas inutile de les donner au bas des pages, ou encore de les grouper dans un ordre méthodique à la fin du volume. Tel qu'il se présente à nous, le livre ne permet pas de deviner s'il a été écrit en l'an de grâce 1887, ou bien dix, vingt ou trente ans auparavant. Est-ce à dessein que l'auteur l'a dépouillé de tous les indices qui pourraient aider à en reconnaître l'âge, et faut-il expliquer par cette raison l'absence de la date sur la couverture ?

GODEFROID KURTH.

Journal des Goncourt. *Mémoires de la vie littéraire.* Tome III. *1866-1870.* Paris, Charpentier, 1888, in-16 de 369 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons parlé, il y a peu de temps, de l'ouvrage dont ce troisième volume amène le dénouement. Ce nouveau tome, comme ceux qui l'ont précédé, produit une sensation bizarre que nous avons déjà cherché à exprimer ; tour à tour il attire et repousse. On y trouve des pages étincelantes où, par l'emploi d'une langue audacieuse, la plume arrive presque à rivaliser avec le pinceau ; des pensées isolées, souvent vulgaires, sous une forme prétentieuse ; des détails curieux sur quelques contemporains, sur Mme la princesse Mathilde, sur Sainte-Beuve, dont ce volume achève un vilain portrait ; des réflexions à prétention philosophique, où Dieu et la Providence sont insultés ; des élans vrais comme dans cette remarque : « Tout le tendre, tout le sensitif, tout le bien ému vient du Christ » (p. 117) ; quelques anecdotes singulières, entre autres, une sur l'empereur Guillaume (p. 67), une sur Bismarck, racontée par M. de Behaine (p. 137) ; quelques expressions crues qui choquent ; la mention de petits faits insignifiants dont on s'étonne que les auteurs aient tenu à conserver le souvenir.

Mais ils ont voulu faire un livre d'une vérité absolue, reproduisant leurs actes de chaque jour, leurs idées, leurs impressions les plus fugitives : une sorte de photographie d'une stricte exactitude, et cette sincérité excessive, minutieuse, qui, parfois, surprend et fatigue, est cependant peut-être pour quelque chose dans l'intérêt qu'excite ce Journal d'une originalité si grande. Pour les amateurs de parallèles notons un assez curieux rapprochement à faire entre les Goncourt et Veuillot. On lit dans le Journal des premiers : « Je remarque que les fougueux célébrateurs du nu des vieilles civilisations athlétiques et gymnastiques sont en général de cagneux universitaires, au pauvre et étroit torse, enfermé dans un gilet de flanelle(p. 27). » Que le lecteur compare ces lignes à certain sonnet très mordant et très gaulois de Veuillot :

Ces païens enragés que l'on voit, par essaims,
Envoler tous les ans de l'École normale ;
Ces grands adorateurs de Vénus animale,
Qui parlent de reins forts et de robustes seins,
Regardez-les un peu : la plupart sont malsains...

Mais revenons aux deux frères. L'amitié qui les unissait était telle qu'ils se confondaient réellement en un seul être, et qu'on ne sait lequel tient la plume. Cependant, il arriva un moment fatal où le plus jeune n'eut plus le pouvoir d'écrire ni même de penser. L'inséparable compagnon de sa vie n'a pas hésité à raconter cette terrible agonie de l'esprit et du corps et la mort qui vint briser de si tendres liens. Rien de plus douloureux que ce lugubre tableau par lequel se termine le livre et qui fait répéter au lecteur un mot désespéré échappé à l'écrivain : « N'avoir pas la foi, voilà le malheur ! » Th. P.

Napoléon Bonaparte. Œuvres littéraires, publiées d'après les originaux et les meilleurs textes, avec une introduction, des notes historiques et un Index, par Tancrède Martel. Tomes I et II. Paris, A. Savine, 1888, 2 vol. in-12 de LXXX-384 p. et 476 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

C'est une idée originale, et à mon sens une heureuse idée, que de considérer Napoléon Bonaparte exclusivement comme homme de lettres, et de faire un recueil de ses *Œuvres littéraires*. Car Napoléon, tout le monde le sait, n'est pas seulement un grand général, c'est aussi un écrivain de race « pamphlétaire et épistolier de talent, orateur et historien de génie, » créateur d'un genre nouveau, la proclamation, « thème explicatif à l'immense cantate de la guerre. » Désormais on aura sous la main, sans être obligé de feuilleter de gros recueils, tout ce qui, dans l'œuvre de Napoléon Bonaparte, possède une valeur littéraire, et beaucoup de lecteurs en garderont, j'en suis sûr, à l'éditeur de ce recueil une très vive reconnaissance. En dehors d'une intéres-

sante étude sur *Bonaparte homme de lettres*, due à la plume élégante de M. Tancrède Martel, et d'une note biographique où sont résumés les principaux événements de la vie de Napoléon Bonaparte pendant les périodes royale, républicaine, consulaire et impériale, ce recueil comprend treize parties ainsi dénommées : 1° *Œuvres de jeunesse;* 2° *Poésies;* 3° *Histoire de la Corse;* 4° *Pamphlets et Polémiques;* 5° *Lettres choisies;* 6° *Lettres politiques et militaires;* 7° *Harangues et Discours;* 8° *Proclamations;* 9° *Législation et Politique;* 10° *Mémoires militaires;* 11° *Histoire des campagnes d'Égypte et de Syrie;* 12° *Critique;* 13° *Morale et Philosophie.* Le recueil se terminera par un Appendice et un Index. Comme le dit l'éditeur, il nous semble que tout Napoléon intellectuel est là.

Les deux premiers volumes épuisent les sept premières parties : les deux volumes qu'on nous annonce encore complèteront la publication. Dans le premier volume, signalons particulièrement les quatre premières parties, qui n'ont pas la valeur littéraire des autres, mais qui contiennent des choses moins connues et bien curieuses. Dans le tome II, notons les *Lettres mahométanes*, écrites pendant l'expédition d'Égypte, et surtout les harangues et discours républicains, consulaires et impériaux, où l'orateur se montre déjà, en attendant les grands éclats des harangues militaires qui ouvriront le volume suivant. Ajoutons que ces deux volumes reproduisent deux beaux portraits dessinés par M. Bérengier, l'un du général Bonaparte, l'autre de Bonaparte membre de l'Institut, d'après Isabey. N'est-ce pas assez pour convaincre nos lecteurs à la fois de l'importance et de l'intérêt de ce recueil?

P. Talon.

HISTOIRE

The Story of the nations. *I Carthage, or the empire of Africa,* by Alfred-J. Church, with the collaboration of Arthur Gilman. London, F. Unwin, 1888, in-8 de xx-309 p. — Prix : 6 fr.

L'histoire de Carthage a souvent été traitée par des écrivains anglais, et M. Bosworth Smith principalement l'a décrite en un petit volume qui a obtenu dès son apparition un éclatant et légitime succès; mais voici que sous la désignation *Story of the nations*, un éditeur américain entreprend de nous donner une suite d'études sur les nationalités qui à différentes époques ont joué un rôle important dans le monde, et à ce titre, Carthage ne pouvait manquer d'y figurer; de là l'in-octavo de M. Church, bien imprimé, orné de cartes et de gravures. Les livres composant cette nouvelle série ne sont pas destinés à l'enseignement; ils sont sérieux sans être érudits, amusants tout en restant instructifs. La fondation de Carthage, la légende de Didon et l'épisode d'Énée défraient le premier chapitre, où M. Church nous montre ce que Virgile a dû faire pour accommoder la vérité aux nécessités d'un poème

épique; puis vient une dissertation sur les premières entreprises commerciales des Carthaginois, leurs colonies et leurs rapports pacifiques avec les autres peuplades habitant les côtes de la Méditerranée. Carthage eut à soutenir deux grandes luttes contre les Grecs et les Romains; la première forme le sujet du deuxième livre de M. Church, et la seconde est racontée dans la quatrième partie. Entre ces deux divisions de l'ouvrage vient celle qui nous semble la plus intéressante, parce qu'elle traite des institutions, des magistrats, des lois, de la religion, du commerce, de la littérature et des beaux-arts. Il était naturel que le Panthéon carthaginois fût le même que celui des Phéniciens, et on ne peut s'étonner de voir les Grecs chercher des points de rapport entre les divinités adorées par la métropole de l'Afrique septentrionale et celles dont le culte était célébré à Sparte, à Athènes et à Corinthe. Ainsi les sacrifices humains offerts à Moloch et qui sont mentionnés dans la Bible rappelaient Chronos ou Saturne; Milcard était un Hercule phénicien; Janit correspondait à Vénus, et le dieu poisson (Dagon) à Poseidon. Sur la littérature carthaginoise nous n'avons aucun détail, et leurs œuvres d'art, dénuées de toute originalité, n'étaient que de pâles imitations du grec. Malheureusement, préoccupés de leurs intérêts commerciaux, et absorbés par les affaires, les citoyens de Tyr et de Carthage n'avaient pas le loisir de cultiver leurs facultés intellectuelles comme les Athéniens et les Romains.

La révolte des Mercenaires est un des principaux épisodes dans le livre que j'examine ici; il est bien raconté par M. Church, qui nous donne aussi d'excellents portraits d'Annibal, d'Hannon et d'Hamilcar; pour le récit des deux premières guerres Puniques, il suit Polybe et Tite-Live; pour la troisième, ses guides sont Appien et Polybe, excellent historien, dit notre auteur; Tite-Live, admirable au point de vue du style, mais inexact, peu soucieux de la vérité, et ne prenant aucune peine, même pour visiter les lieux où se livrèrent les grandes batailles entre Annibal et les Romains. GUSTAVE MASSON.

Histoire du Droit et des Institutions de la France, par E. GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, professeur honoraire à l'École libre des sciences politiques. Tome II, *Époque franque*. Paris, F. Pichon, in-8 de XL-624 p. — Prix : 10 fr.

M. Glasson vient de publier le second volume de son grand ouvrage sur l'*Histoire du Droit et des Institutions de la France;* nous n'avons pas à insister sur les qualités intrinsèques du livre : celles que nous avons eu le plaisir de signaler ici-même, lors de l'apparition du tome I, nous dispensent d'autant plus d'y revenir, qu'elles sont encore plus amplement justifiées par celui-ci.

Ainsi que l'indique le sous-titre, c'est à l'époque franque que ce

tome II est consacré, et il en sera de même du suivant. Dans son *Avertissement*, M. Glasson nous indique pourquoi il fait une si large part à cette époque, bien qu'il reconnaisse volontiers que les « institutions de la période franque n'offrent pas un intérêt de premier ordre au point de vue de la formation de l'ancienne France. » Mais les travaux récents et nombreux qu'elles ont fait éclore dans ces dernières années ont imposé à l'auteur la nécessité de lui donner des développements assez considérables. Obligé de ne passer sous silence aucune de ces études si diverses, de les discuter et de les critiquer, il a été amené à exposer ses vues personnelles, qui sont loin d'être en parfait accord avec quelques-unes des doctrines dernièrement émises. Aussi bien, pour tenir compte de ce mouvement prodigieux de la science, concentré sur la période franque, pour la faire connaître au lecteur et l'apprécier, il a dû s'occuper tout d'abord, dans un premier volume, des sources du droit, de l'organisation politique et administrative et de la condition des personnes, et réserver le tome III au Droit civil, à l'organisation judiciaire, à la procédure, au droit pénal et aux rapports de l'Église et de l'État. — Mais, avec un pareil plan, l'importance croissante des matières exigera un examen fort étendu des périodes suivantes, de la féodalité, notamment, dont l'étude offre un si puissant intérêt, au point de vue de notre histoire nationale. On songera moins à s'en plaindre qu'à s'en féliciter; on louera plutôt l'infatigable auteur de son zèle et de son ardeur, et on souhaitera qu'il puisse nous donner de l'ensemble du développement historique un exposé aussi serré et aussi complet.

Après une assez longue introduction sur les Germains, dans laquelle M. E. Glasson nous entretient de leur caractère, de la géographie de la Germanie et de ses peuples, des sources relatives aux institutions des Germains, des assemblées et des *principes,* du service militaire, de la condition des personnes, de la famille germanique (mariages, autorité paternelle, solidarité), de la propriété, du droit de succession, de la justice, des crimes et des peines, de la religion, il passe successivement en revue, dans une série de cinq chapitres, l'établissement des Francs en Gaule, les sources du droit, le gouvernement et l'administration sous les Mérovingiens et sous les Carolingiens, et la condition des personnes. — Ce rapide aperçu suffit à laisser entrevoir que, parmi les problèmes abordés par l'auteur dans ce tome II, il est des questions extrêmement délicates et des plus controversées. Bornons-nous à rappeler les principales. En tête doit certainement figurer le débat fort animé sur les institutions primitives. M. Glasson, contrairement au sentiment de beaucoup de savants modernes, croit à l'universalité d'une communauté primitive. Sur le chapitre XII, de la Germanie de Tacite, relatif à l'administration de la justice chez les Germains, l'au-

teur donne, au contraire, une explication conforme à l'opinion generale et très nettement opposée à celle de M. Fustel de Coulanges (Voy. p. 76 et suiv.). Appelons également l'attention sur le § 15 (*Nature de l'établissement des Francs,* p. 112 et suiv.); pour M. Glasson, le royaume de Clovis s'est fondé par des moyens très divers, dont les uns ont été violents. — Il en fut ainsi vis-à-vis de l'Empire romain et des peuples barbares, et les autres pacifiques, comme cela eut lieu vis-à-vis de l'Église et de ses protégés. — Lorsqu'il étudie l'âge de la loi salique (p. 171 et suiv.), l'auteur estime que le texte ancien que nous possédons est un texte revisé sous Clovis, un peu postérieurement à 507, mais que, derrière ce texte, on distingue très sûrement une rédaction primitive, laquelle, sans doute possible, remonte à l'époque païenne, sans qu'on puisse dire, d'ailleurs, si elle est de l'époque de Clodion ou du début du règne de Clovis; cette opinion, on le voit, se rapproche de celle de MM. Sybel et Brunner. — En ce qui concerne la grave question des caractères de la monarchie mérovingienne, M. Glasson déclare que l'on retrouve dans la monarchie franque des institutions romaines et des institutions germaniques, dont quelques-unes ont été modifiées, tandis que d'autres sont demeurées intactes; mais que, par certains côtés aussi, la monarchie franque est toute nouvelle : elle est surtout une monarchie absolue, bien que, cependant, sous plus d'un rapport, les pouvoirs du roi comportent des limites. Les développements consacrés aux assemblées nationales sous les Mérovingiens (p. 319 in fine et suiv.) sont également à méditer. Rejetant les solutions extrêmes, M. Glasson s'attache à montrer ce que les unes et les autres ont d'exagéré, pour s'en tenir, quant à lui, à un système moins absolu. Relativement au caractère et aux attributions générales du comte, du *vicarius,* du *centenarius* et du *dux* à l'époque mérovingienne, il ne croit pas à l'identité du *vicarius* et du *centenarius* durant cette période; et, sur le rôle et le prétendu caractère électif du *centenarius*, il paraît très hésitant (voy. p. 338 et suiv.). Relevons encore les passages qui ont trait aux impôts et au régime municipal sous les Mérovingiens (p. 358 et suiv. et 381 et suiv.), au caractère de la monarchie carolingienne (p. 396 et suiv.), aux assemblées carolingiennes (p. 449 et suiv.), au caractère et aux attributions du comte, des *vicarii,* des *centenarii* et des vicomtes sous les Carolingiens (p. 462 et suiv. : sur ces dernières questions, M. Glasson s'éloigne assez des opinions généralement suivies depuis l'ouvrage de Sohm; il croit, par exemple, que les centeniers et les vicaires sont des personnages différents), aux impôts (p. 480 et suiv.), au régime municipal et aux Gildes (p. 486 et suiv.); enfin, à la condition des personnes (p. 500 et suiv.).

Quelque complexes ou enchevêtrées que soient les questions abordées, l'exposé est toujours aussi clair et précis que judicieux et simple.

Sans doute, il est des points sur lesquels tout le monde ne partagera pas les conclusions de l'auteur, mais, ce que nul ne se refusera à louer, sans restriction, c'est sa méthode, l'abondance de ses annotations, la richesse de ses indications bibliographiques placées, comme dans le précédent volume, au début de celui-ci, et dont la liste n'occupe pas moins de trente-quatre pages; enfin, la haute compétence de M. Glasson, qui fait de son livre un des plus précieux monuments élevés à notre histoire juridique nationale et inspire l'ardent désir d'en voir pour suivre le rapide achèvement. X.

L'Expédition de Charles VIII en Italie, *histoire diplomatique et militaire,* par H.-François Delaborde. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-4 de VIII-699 p., orné de 138 vign. et de 10 pl. hors texte. — Prix : 30 fr.

M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, s'était attaché à l'étude du règne de Charles VIII ; c'est à cette époque qu'appartient le seul travail qu'il ait publié : *Notice sur les vitraux de Notre-Dame de Sablé* (Mamers, 1879, in-8) ; c'est pour en éclairer l'histoire qu'il s'était proposé de « réunir dans un même cadre l'état des arts en France ; leur magnifique épanouissement en Italie, les exploits de la nation française, les résultats, sinon matériels, du moins moraux et artistiques de l'expédition. » La publication, faite en 1885, du volume de M. Müntz : *La Renaissance à l'époque de Charles VIII,* contenait la partie littéraire et artistique de ce programme, qui se trouve rempli aujourd'hui au point de vue diplomatique et militaire par le volume dont nous rendons compte. L'honneur en restera attaché au nom du duc de Chaulnes qui en a assuré l'exécution « par les dispositions les plus libérales, » respectées dans toute leur étendue par les pieux exécuteurs de ses dernières volontés.

L'expédition de Charles VIII fut « la conséquence fatale d'une attraction qui, depuis deux siècles, s'exerçait sur la pensée de nos rois et la tenait presque incessamment tournée vers l'Italie. » En dehors même de l'intérêt qu'ils avaient à surveiller ce qui advenait de l'autre côté des Alpes, pouvaient-ils oublier les prétentions des fils de France sur une partie de la péninsule ? Aussi Charles VIII obéissait-il à « un besoin national » en faisant valoir ses droits à la couronne de Naples et en entreprenant son expédition « prévue, attendue, espérée par un nombre infini de Français et d'Italiens. »

Dans son livre premier (p. 1-151), M. Delaborde étudie « l'influence politique française avant Charles VIII. » Nous y trouvons la longue énumération de toutes les demandes d'intervention adressées à la France par les princes d'Italie qui, à partir de 1389, vinrent tour à tour solliciter de nos rois la satisfaction de leurs rancunes ou de leurs

haines et leur offrir la place qu'avaient si longtemps tenue les empereurs.

Le livre second (p. 153-391) est consacré aux « premières années du règne de Charles VIII, » pendant lesquelles la France, gouvernée par la dame de Beaujeu, accorde son appui à René II de Lorraine, jusqu'au jour où Charles VIII, devenu majeur, se décide à agir au profit de la couronne elle-même. Débarrassé de toutes préoccupations du côté de l'Angleterre, de l'Empire et de l'Espagne par le traité de Senlis, que M. Delaborde estime n'avoir pas été aussi onéreux pour la France qu'on le croit communément, Charles VIII fait à son aise ses préparatifs, et le 3 septembre 1494 il franchissait la frontière de la Savoie. Il comptait alors sur la neutralité du nord de l'Italie ; il espérait recevoir du Pape l'investiture de la couronne de Naples et, sachant à quel point les peuples de la Sicile avaient à souffrir de la domination tyrannique de Ferrand, il se proposait d'y implanter sa domination, puis de là s'élancer en Orient et purger les provinces chrétiennes des musulmans qui les opprimaient. On sait comment la jalousie des États italiens frappa de nullité ces beaux projets et rendit stériles les efforts de la France. Lorsque, le 20 octobre 1495, le roi reparaissait dans son royaume ; il avait parcouru l'Italie, conquis le royaume de Naples, battu à Fornoue l'armée que les États italiens confédérés lui avaient opposée. Il rentrait couvert de gloire, mais sa facile conquête était perdue ; Fernand, sorti de Naples au moment du triomphe des Français, y était rentré dès le 6 juillet 1495, accueilli par des démonstrations de joie identiques à celles qui avaient salué l'arrivée de son vainqueur.

M. Delaborde a minutieusement étudié ce vaste cadre et a su tirer le plus habile parti des nombreux documents découverts par lui dans les archives de France et d'Italie.

Quant aux illustrations du volume, le choix en est aussi judicieux que les reproductions parfaites ; mais nous regrettons de ne trouver dans le texte rien pour en signaler l'intérêt et en indiquer l'à-propos. L'absence des renseignements nécessaires pour les faire valoir rendra ces illustrations lettre close pour bon nombre de lecteurs. — Le livre de M. Delaborde vient de recevoir le second prix Gobert à l'Académie française. Jamais récompense n'a été mieux méritée.

Bertrand de Broussillon.

Qu'est-ce que le tiers état? par Emmanuel Sieyès, précédé de l'*Essai sur les privilèges*. Édition critique avec une introduction par Edme Champion. Paris, au siège de la Société de l'histoire de la Révolution française, 1888, in-8 de xv-93 p. — Prix : 4 fr.

Au commencement de cette année, il s'est fondé, à l'occasion du centenaire de 1789, une *Société de l'histoire de la Révolution française,*

qui, entre autres objets, se propose « de publier des textes inédits ou rares touchant l'histoire de France depuis 1789. » Elle a pour président d'honneur M. Carnot, président de la République ; pour vice-présidents, MM. Ed. Charton, Colfavru et Dide; les secrétaires sont MM. Aulard et Charavay. Parmi les membres du comité directeur, signalons MM. Champion, Chassin, Hamel, Jean Macé, Robinet. La publication dont nous avons ci-dessus transcrit le titre est la première qu'ait faite cette Société. M. Edme Champion en a écrit la préface ; M. Aulard en a établi les variantes et la bibliographie. Ces deux brochures étaient rares ; il est permis de croire qu'une nouvelle édition n'en était guère souhaitée par le public ; mais ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution ne la regretteront pas.

Faut-il, à ce propos, entonner le panégyrique de Siéyes et dire, comme M. Champion, « que, malgré de tristes défaillances, il est assuré d'une gloire durable? » Le nom de Siéyes a eu de l'éclat au début de la Révolution, mais ce fut l'éclat d'un météore ; à la Convention, il ne sortit de son silence et de sa prudente inertie que pour voter la mort du roi. Son ambassade en Prusse ne le releva guère ; et, s'il aida Bonaparte à renverser le gouvernement dont il était lui-même le chef, il fit payer son concours d'une façon qui laisserait croire que Bertrand de Moleville ne le calomniait pas trop, lorsqu'il prétendait qu'il n'avait tenu qu'à une abbaye que Siéyes fût, en 1789, moins hostile aux privilèges. Du reste, M. Champion semble oublier que Siéyes eût été prêtre, vicaire général, qu'il eût géré les grandes affaires ecclésiastiques; Siéyes, il est vrai, s'est toujours conduit comme s'il n'avait rien été de tout cela ; mais, quand on le juge, doit-on traiter son caractère de prêtre avec la même indifférence qu'il le fit lui-même? Quant à ses brochures, la place nous manque pour les examiner en détail. A part quelques pages d'allure sententieuse, le lecteur en trouvera le reste long, sec et passé. C'est un document : ce n'est plus autre chose. Veut-on qu'il ranime la haine des classes ; qu'il fournisse des arguments surannés contre la noblesse et le clergé ; qu'il serve à exalter la prédominance du tiers, en attendant que les nouvelles couches réclament à leur profit une prédominance exclusive? Si c'est le but de cette réédition d'un vieux pamphlet, il faut reconnaître alors qu'il rentre dans le matériel révolutionnaire. Et c'est bien vrai. On le savait, et Siéyes mieux que personne : est-il besoin de le répéter?

Les éditeurs écrivent partout Sieyès. M. Aulard, qui a surveillé l'édition, a-t-il remarqué que le vicaire général de Chartres, sur le procès-verbal officiel de la réunion du Jeu de Paume que possèdent les archives nationales, signait Siéyes? VICTOR PIERRE.

Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797). publiés sous les auspices de la Commission des archives diplomatives, par JEAN KAULEK. Tome II. *Janvier-août 1793.* Paris, Alcan, 1887, in-8 de 528 p. — Prix : 15 fr. (*Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères.*)

Ce que nous avons dit de cette publication à l'occasion de son premier volume (t. L, p. 344) nous dispense d'entrer dans de longs détails au sujet du second. Il contient seulement les dépêches de sept mois ; c'est peu, et, à ce compte, la publication de M. Kaulek comprendra sept ou huit volumes. C'est peu, surtout étant donné que la plupart des dépêches publiées ou analysées ne présentent qu'un intérêt médiocre. On peut signaler comme les plus importantes celle du 29 mai sur l'état politique de la Suisse, et celles des 25 juillet et dates suivantes relatives à l'enlèvement des citoyens Maret et Sémonville, opéré sur le territoire des Grisons par des agents autrichiens. Il convient de remarquer, à propos de toute cette correspondance de Barthélemy, combien les événements intérieurs de la France y laissent peu de traces ; chose d'autant plus étonnante que les premiers mois de 1793 ont été marqués par des faits qui devaient avoir à l'étranger un grand retentissement. Ainsi croira-t-on qu'aucune des dépêches de l'ambassadeur ne parle de l'effet produit dans les cantons suisses par l'attentat du 21 janvier ? Voilà un ambassadeur qui faisait bien mal son métier. L. L.

La France et Paris sous le Directoire. *Lettres d'une voyageuse anglaise, suivies d'extraits des lettres de Swinburne (1796-1797),* traduites et annotées par ALBERT BABEAU, correspondant de l'Institut. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de XXIII-319 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Babeau, qui nous a présenté autrefois *les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution,* offre aujourd'hui au public la traduction de lettres d'une voyageuse anglaise, écrites en 1796 et 1797. Quelle est cette dame ? C'est une *lady.* Mais son nom ? Lorsqu'un certain Moody, docteur en droit et membre de la Société des arts, publia cette correspondance à Londres en 1798, il ne révéla pas le nom de l'épistolière et se contenta de dire que c'était « une femme aimable et respectable, incapable de tromper la dame de la cour, dame d'honneur d'une princesse du sang, à laquelle elle adressait ces lettres. » M. Babeau a voulu découvrir son nom ; mais, tant au British Museum qu'à la Bibliothèque nationale, ses recherches sont restées sans succès. Il est donc permis de se demander si cette discrétion de l'éditeur anglais ne cache pas un artifice assez vulgaire d'éditeur. Mais qu'importe? Regardons avant tout à l'intérêt de ces lettres, sous réserve de leur authenticité.

Il ne faut leur demander ni une contribution sérieuse à l'histoire ni

des appréciations originales, ni des tableaux lestement enlevés, ni un mérite de style. Quoi qu'il en soit, elles ont la valeur d'un témoignage; il n'ajoute guère à ce que nous savons, mais il le confirme. On y retrouve et ces routes en mauvais état, et ces églises dépouillées et délabrées lorsqu'elles n'ont pas été détruites, et cette langueur du commerce et de l'industrie, et, dans la société, cette liberté de langage que le 18 fructidor n'avait pas encore refrénée. Cette dame protestante est obligée de signaler le zèle et la popularité des prêtres réfractaires, le retour violent des habitants des campagnes aux croyances et aux cérémonies religieuses, le dévouement toujours persistant des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, l'état désolant de l'instruction publique. A Breteuil, il venait de se passer une curieuse scène. Privées de leur église, de leurs prêtres, des sacrements, un beau matin, les femmes se mettent en marche, armées de broches, de balais, de bâtons ; elles forcent la porte de l'église, renversant les bustes de Le Peletier et de Marat, et, tandis que les unes restent dans l'église pour garder leur conquête, d'autres vont chercher trois prêtres cachés chez l'une d'elles et les obligent à dire la messe et à chanter un *Te Deum.*

L'auteur (nous parlons de cette *lady*) traite souvent sans respect nos cérémonies, nos prêtres, et les « bigotes ; » M. Babeau place en note, de temps en temps, de justes réserves.

De Calais, la voyageuse se rend à Paris par Boulogne, Abbeville, Amiens, Clermont, Chantilly (I-VII) ; les six chapitres suivants (VIII-XIII) sont consacrés à Paris; puis, on accompagne les touristes à Melun, Montereau, Avallon, Sémur. Dijon, Auxonne, Dole, Mont-sous-Vaudrey : par le Jura, on pénètre en Suisse ; on va à Lausanne, à Genève, à Chambéry, d'où l'on rentre en France pour s'arrêter à Grenoble et à Lyon. Nous pourrions relever bien des anecdotes, des traits de mœurs, des observations que l'histoire retient ; mais il faut craindre de gâter l'agrément qui résulte d'une lecture faite de suite et d'ensemble.

M. Babeau a joint à ces lettres des extraits de celles qu'écrivit Henry Swinburne dans l'hiver de 1796 à 1797, c'est-à-dire à la même époque que les précédentes. J'oserai dire, non pas qu'elles offrent moins d'intérêt, mais que les descriptions qu'on y rencontre sont depuis longtemps passées dans le domaine public. C'est le Directoire et la société de ce temps dans leur légèreté, leur déshabillé, leurs folies, leur luxe grossier et brutal. Né en 1752, mort en 1803, Swinburne, qui appartenait à une famille catholique et que de nombreux séjours en France de 1774 à 1792 y avaient comme acclimaté, fut chargé en octobre 1796 par le gouvernement anglais de négocier l'échange du fameux Sidney Smith, qui, comme on le sait, s'évada du Temple où il était enfermé et s'en alla à Saint-Jean d'Acre : il y tint en échec la

fortune naissante de Bonaparte. Cependant, lors des élections de 1797, d'où devait sortir le triomphe d'une majorité antidirectoriale, le gouvernement relégua Swinburne à Fontainebleau, sans s'inquiéter de son caractère diplomatique. Lorsqu'il partit pour retourner en Angleterre (4 décembre 1797), il écrivit à sa femme : « J'emporte cent mille francs pour les prisonniers français, et, ce qui vous intéressera davantage, des « roses pomponnes » du rouge, etc., bien et dûment empaquetés. » L'homme se peint dans ces deux lignes : homme de bien et homme du monde.

Aux trois cents pages si agréables qui composent ce volume, M. Albert Babeau a joint in fine une note bibliographique sur quelques descriptions de Paris, publiées par les Anglais au XVIIIe et au XIXe siècle.

VICTOR PIERRE.

Histoire du premier Empire, par ERNEST HAMEL. Paris, Jouvet, 1888, 2 vol. in-8 de VII-490 et 475 p. — Prix : 15 fr.

La première édition de cet ouvrage a paru il y a six ans. « Après avoir revu les appréciations que nous ont suggérées, dans cette histoire du premier Empire, les divers actes de sa vie prodigieuse, nous croyons avoir fait équitablement la part du bien et celle du mal. » Ainsi s'exprime l'auteur, et assurément il est sincère, mais il s'agit de savoir ce qu'il croit être le bien et ce qu'il estime être le mal. A ses yeux la religion catholique doit être un mal, car il ne laisse passer aucune occasion de l'insinuer, si ce n'est de le dire. « Les pompes dont l'église Notre-Dame allait être le théâtre, qui devaient être tout aussi fugitives et aussi peu philosophiques que les fêtes de la déesse Raison, étaient, croit-il, les unes et les autres de pures mascarades. » Ailleurs, il dit : « Les grandes vérités sur lesquelles repose la société humaine ne tiennent ni à une religion ni à une autre, elles n'ont d'autre fondement que le droit. » S'il parle du mariage civil qui seul, jusqu'au sacre, unit Napoléon avec Joséphine de Beauharnais, il dit : « Superstitieuse et dévote comme tant de femmes abandonnées à la galanterie dans leur jeunesse, Joséphine tenait à faire cesser un état de choses que les dévots de son entourage se plaisaient à lui représenter comme une sorte de concubinage. » En un autre endroit, l'auteur rend au premier Empire « cette justice de ne pas avoir laissé l'instruction publique à la merci des congrégations. » Ces citations prises au hasard, entre beaucoup d'autres, montrent mieux qu'une appréciation générale quelles sont les idées de l'auteur au point de vue religieux : je crois devoir le regretter vivement.

Quant au point de vue politique, M. Ernest Hamel, très partisan de la République, dit-il, déclare que la morale à tirer de son livre, « c'est qu'un peuple a toujours tort d'abdiquer entre les mains d'un homme,

cet homme fût-il le plus beau génie du monde. Et ce que nous avons de mieux à faire, quant à nous, c'est de fortifier de tout notre patriotisme et de tous nos efforts cette République, née jadis au soleil de Vendémiaire, et qui seule nous donnera à la fois la gloire, la tolérance et la liberté. » Certes, si cette dernière assertion étonne, on peut souscrire à la première partie de la conclusion sur les dangers d'abdiquer entre les mains d'un homme ; car le despotisme de Napoléon n'est pas la Monarchie nécessaire en France à fonder cette liberté, cette tolérance, cette gloire que, contrairement à la parole de l'auteur, la République ne nous a pas données dans le passé, ne nous donne pas dans le présent, on le sait bien, ce qui fait douter fortement qu'elle nous les donnera dans l'avenir. Placé à ce point de vue, l'auteur, on le comprend, poursuit en Napoléon le « malfaiteur de Brumaire, » le « maniaque ambitieux et terrible,... le machiavélique empereur, » et partout condamne avec une grande énergie « l'atroce régime auquel la France était soumise. » Républicain, il trouve que le couronnement de Napoléon fut une scène de parade, où le « souverain se montra vêtu de satin comme une vieille douarière, parsemé de dorures comme un saltimbanque, » car, tel est son style ; sur beaucoup de points cependant nous trouverions justes les jugements portés par M. Hamel sur le caractère de Napoléon, ou bien lorsque, par exemple, il flétrit la platitude des adresses envoyées à l'Empereur par ceux dont on attendait plus de fierté ; lorsqu'il écrit « que dans cette guerre d'Espagne, « l'honneur et le sang de la France coulaient par tous les pores ; » lorsque, à la veille de la campagne de Russie, il dit que « le monde entier apprit avec une douloureuse stupéfaction que, par la fantaisie de l'Empereur des Français, des flots de sang humain étaient de nouveau à la veille de couler en Europe ; » lorsqu'il déclare que « la guerre sans motifs contre la Russie était de la folie pure ; » lorsqu'il montre « l'accumulation des haines dans le cœur des populations ; » lorsqu'il s'écrie que « l'Empereur était maudit par toutes les mères, » etc... Oui, on ne saurait trop condamner les ambitieuses entreprises de Napoléon, on ne saurait trop gémir de voir la France jetée hors de sa voie traditionnelle et nationale, courir toutes les aventures, où, en fin de compte, elle ne devait retirer que la défiance des peuples et cette rancune, nourrie pendant soixante ans, jusqu'au moment où, par la faute d'un autre Napoléon, elle trouvera l'occasion de s'assouvir. Malheureusement, le ton passionné qui règne dans le livre et l'esprit irréligieux qui le dépare nuiront aux leçons historiques. La note est souvent juste, mais à côté il y en a de fausses ; je l'ai montré. C'est fâcheux, car le récit, vif, animé, a de l'intérêt. Un *Index* alphabétique en soixante pages permet au lecteur de trouver facilement ce qu'il veut chercher. Plusieurs gravures sur acier ornent ces deux volumes. H. DE L'E.

1814, par Henry Houssaye. Paris, Perrin, 1888, gr. in-8 de viii-647 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici une page d'histoire traitée à la manière de M. Taine, où une foule de détails tirés de documents originaux mettent en relief la scène que l'on veut dépeindre, l'événement que l'on veut raconter. Sous ce rapport il y a dans ce livre beaucoup de vie et de couleur : un souffle généreux anime le récit et entraîne le lecteur. Cependant, il faut bien le dire, ces recherches et les appréciations formulées par l'auteur se rapportent toutes à un point de vue. Napoléon n'est plus alors pour lui le chef du gouvernement qui a mené le pays à sa perte, c'est le général de la France, dit-il, et il se rallie à son drapeau. L'auteur a vu avant tout la France, nous dit-il, et certes c'est un noble sentiment; mais d'autres voient également la France, et, en suivant de plus haut le cours de sa fortune, peuvent porter sur ces événements des jugements moins exclusifs. M. Houssaye accuse tel général, réprimande tel autre; celui-ci, comme Augereau, est négligent, manque d'énergie; celui-là, comme Soult, se laisse prendre aux habiles manœuvres de Wellington, etc... Des fautes partielles ont été commises sans aucun doute, mais l'erreur de l'historien, qui n'enlève rien au talent et aux recherches de l'annaliste, est de croire que ces fautes partielles n'ayant pas eu lieu, la situation eût été changée et que de meilleures dispositions stratégiques eussent tout sauvé. Non, la question politique dominait en ce moment toutes les autres, paralysait par un juste et très logique châtiment ce qu'il pouvait y avoir de vrai sentiment national. Pendant vingt ans une politique d'ambition, de despotisme, de guerres et de conquêtes injustes avait peu à peu énervé les forces nationales et entraînait inévitablement la chute de l'Empire. Le retour des Bourbons devait logiquement avoir lieu. M. Houssaye, faute, ce me semble, de faire attention à la question politique, pense par exemple que la défection des soldats de Marmont fit rompre les négociations en faveur de la Régence; que des trahisons, des intrigues ont perdu Napoléon, etc... et ainsi l'auteur est conduit à nommer M. Lynch un grand coquin, M. de Jaucourt un misérable espion; à appeler trahison le mouvement royaliste de Bordeaux, etc. Voilà les réserves qu'il faut faire pour placer les événements et les hommes au vrai point de vue de l'histoire; j'ai dit les éloges que le livre mérite. H. de l'É.

Mémoires et Correspondance du comte de Villèle. Tome deuxième. Paris, Perrin, 1888, in-8 de 524 p. avec un fac-similé. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume des *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle* a un très vif intérêt; il a trait aux événements passés depuis

1816 jusqu'à l'avènement de M. de Villèle au ministère en décembre 1821. Nous n'avons pas ici des *Mémoires,* mais seulement des notes écrites par M. de Villèle sur quelques incidents, et surtout des lettres écrites de Paris à son père et à sa femme restées à Toulouse, où il relate avec précision les événements de chaque jour, les impressions éprouvées, les projets formés par lui ou à côté de lui. C'est un véritable journal, complété encore par les lignes écrites chaque soir sur son carnet. Il faut assurément regretter de ne pas trouver dans ces pages ce qui fait un intérêt des Mémoires d'hommes politiques, c'est-à-dire les jugements que vingt ans plus tard M. de Villèle pouvait porter sur ses actes et ses paroles. Cet examen de conscience eût été précieux à connaître. N'a-t-il pas trouvé que parfois il a été trop vif contre le ministère ? Son opposition, comme il le demandait déjà à sa femme, a-t-elle été utile ou nuisible, car, disait-il, « nous ne pouvons juger de rien ici. » C'est très vrai, et si la distance où Toulouse était de Paris lui paraissait alors nécessaire pour juger sainement, la distance de vingt ou vingt-cinq ans n'était-elle pas moins utile ? On lira la correspondance de M. de Villèle avec grand profit pour déterminer nettement l'attitude des divers partis sous la Restauration, et plus d'une maxime proclamée, plus d'une parole sortie du cœur sont à recueillir : c'est la meilleure école de politique que l'on puisse trouver. « Puisque nous avons un Roi, écrit-il avec ce bon sens qui fut chez M. de Villèle une qualité maîtresse, puisque nous avons un Roi, il faut une politique monarchique ; sans cela, nous courrons le risque de nous réveiller quelque matin en république. » Entre les amis du ministère et les gens pressés, comme il appelle quelques royalistes qui portent dans le langage des partis le nom de pointus, M. de Villèle a marqué de suite sa place. « Je ne suis point pointu, je ne suis point ministériel, écrit-il, mais je suis et je serai toujours pour tout ce qui me paraîtra bon et contre tout ce qui me paraîtra mauvais... Je ne veux me livrer ni aux pointus, ni au ministère, dit-il en un autre endroit ; je veux me tenir dans ma ligne et rester en position d'arrêter tout net ceux qui ne seraient pas raisonnables et voudraient compromettre l'intérêt du Roi et du pays..., » et se redressant avec une noble fierté ; « Nous ne sommes à personne, écrit-il, qu'à notre conscience, à nos devoirs et à nos principes. Sois tranquille sur moi, dit-il à sa femme, je ferai toujours mon devoir : la conscience et l'honneur, voilà mes guides. » Il signale le mal : « Le mal, écrit-il, a fait des progrès infinis, et l'on s'entête à vouloir se servir pour le guérir des mêmes hommes qui l'ont amené, tu sens que c'est impossible. » Ces paroles sont d'un homme d'État, et quelle application on peut en faire journellement ! « Je suis convaincu, dit-il avec non moins de vérité, que le débordement révolutionnaire n'a eu lieu que par la retraite des honnêtes gens

et par le défaut de résistance de la part de tous ceux qui étaient intéressés à en offrir une. » Aussi à la vue de ce débordement, une immense tristesse envahit son âme. « Nos chagrins personnels ne sont rien, écrit-il, c'est le danger public qui est tout; » et ailleurs : « Je suis bien isolé, bien fatigué et bien triste de voir aussi mal tourner les affaires de mon pays; » alors il éprouve, comme il le dit lui-même, « cette teinte de tristesse qui décèle l'honnête homme profondément affecté de la tournure désespérante que prenaient les affaires de son pays. » La Correspondance de M. de Villèle est une lecture pleine d'intérêt, et chacun, avec une connaissance plus approfondie des hommes et des choses, y trouvera un grand profit. On aimera aussi à voir paraître à côté de l'homme d'État le fils, le mari, le père tendre qui souffre de sa séparation d'avec des êtres aimés. H. DE L'É.

La Vie de Louise de Bourbon, princesse de Condé, *fondatrice du monastère du Temple,* dédiée à S. A. R. Mme la princesse Blanche d'Orléans, par le R. P. dom J. RABORY, bénédictin de la Congrégation de France. Solesmes, imp. Saint-Pierre, 1888, in-8 de v-432 p.

A l'heure des grandes catastrophes, il semble que Dieu se réserve des victimes plus pures et oppose au torrent d'impiété qui déborde un flot montant de vertu. C'est ce qui arriva, à la fin du dernier siècle, à cette noble famille des Bourbons. Au moment où elle allait être frappée si rudement, il y eut chez elle comme une efflorescence de sainteté : Mme Louise de France, Mme Élisabeth, Mme Clotilde, Louis XVI lui-même, Mme Louise de Bourbon. C'est de cette dernière que nous avons à nous occuper. Mme Louise de Bourbon appartenait à cette glorieuse branche de la glorieuse famille, qu'on avait surnommée « la branche de laurier. » Elle était fille de ce prince de Condé qui, s'il montra trop souvent un esprit étroit et un caractère emporté, eut à un haut degré la valeur militaire et à un degré supérieur le sentiment de l'honneur. Privée toute jeune de sa mère, la princesse de Rohan, Mme Louise fut élevée par sa tante, abbesse de Beaumont-lez-Tours. Quand, après un séjour à l'abbaye de Panthémont, elle revint prendre sa place à Chantilly, elle y trouva une situation difficile : la liaison de son père avec la princesse de Monaco. Elle sut s'en tirer avec un tact parfait, fermant les yeux sur des désordres qui l'affligeaient, se prêtant à tous les désirs de son père passionné pour le luxe et la représentation ; figurant dans toutes les fêtes qui abondaient à Chantilly, allant même jusqu'à jouer la comédie pour faire plaisir à ce père qu'elle adorait, quoique au fond elle n'aspirât qu'à la solitude. La grâce de Dieu l'avait touchée ; mais, comme toutes les véritables saintes, elle savait rendre la sainteté aimable, en la pliant, dans la mesure licite, aux désirs et aux plaisirs de ceux qui l'entouraient. Quand la Révolution éclata, la princesse

Louise accompagna son père dans l'exil, et fut associée plusieurs années à sa vie errante, à Turin, à Worms, partout où campait l'armée de Condé ; mais elle souhaitait de toutes ses forces la vie religieuse. Elle avait bien été dans les dernières années de la monarchie nommée abbesse de Remiremont, et elle avait rempli avec une scrupuleuse exactitude les devoirs de sa charge ; mais le vent révolutionnaire avait dissipé Remiremont comme tous les autres monastères. Il lui fallait trouver une autre retraite ; mais Dieu ne voulait pas qu'elle rencontrât si tôt le repos ; les diverses communautés qu'elle voyait ne répondaient pas pleinement à ses aspirations ; des capucines de Turin elle passa à la maison qu'un trappiste, dom Augustin de Lestrange, essayait de fonder en Suisse, à la Val-Sainte, suivit dom Augustin dans les pérégrinations auxquelles le forcèrent les progrès des armées de la République, alla avec lui jusqu'en Pologne, puis, sur l'avis de son directeur, quitta la Trappe, car elle préférait les mortifications spirituelles aux austérités corporelles ; entra aux bénédictines de l'Adoration perpétuelle, à Varsovie ; puis, obligée encore de fuir devant les conquêtes de Napoléon, se retira en Angleterre, où elle trouva un refuge chez les bénédictines de Montargis, et enfin, rentrée en France à la Restauration, fonda l'ordre du Temple, instituant la prière là où il y avait eu tant de souffrances, et priant à la fois pour les victimes et pour les bourreaux. C'est là qu'elle mourut en odeur de sainteté, le 10 mars 1824.

Telle est la vie qu'un membre de cette vieille congrégation de Solesmes, si heureusement rétablie de nos jours, vient de raconter dans un volume édité à Solesmes même avec un grand soin typographique et orné de deux jolis portraits de la princesse. Le livre est d'une édification touchante, et tous les lecteurs de vies de saints, — et ils sont nombreux — voudront le posséder. Nous adresserons seulement quelques légères critiques à dom Rabory : il semble accepter comme authentique la *Correspondance de Marie-Antoinette* publiée par M. le comte d'Hunolstein. Cette correspondance contient malheureusement tant de pièces apocryphes — et celle que cite dom Rabory est du nombre — qu'on ne peut y puiser comme à une source sûre. Le savant bénédictin croit encore que c'est parce qu'elle était une Rohan que Mme de Marsan n'inspirait pas confiance à Marie-Antoinette ; il suffit de lire la *Correspondance de Mercy*, pour comprendre que les trop nombreuses intrigues contre la dauphine, auxquelles était mêlée la gouvernante, suffisaient largement à mettre la jeune princesse en défiance contre elle.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler. Livre I. *Les Bretons.* Tome I, II. A-Ber. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1886-1888, 2 tomes en 5 fasc. in-8 de viii-419 et 447 p. — Prix : 25 fr.

La Bretagne est sans contredit l'une de nos anciennes provinces où le culte du passé et les recherches historiques sont le plus en honneur. On fouille les archives avec ardeur, on tire de l'oubli les vieux manuscrits qui contiennent l'histoire d'un coin de terre cher à plus d'un titre, d'un ancêtre qui s'est jadis illustré par quelque exploit, ou « d'un Breton quelconque, » selon l'expression de M. Kerviler; la seule qualité de Breton suffit en effet pour attirer l'attention d'un compatriote; nous en trouvons des preuves nombreuses, trop nombreuses même, dans le *Répertoire* de M. R. Kerviler. Hâtons-nous de dire que ce travail monumental est exécuté d'après un plan aussi vaste qu'il est possible de le concevoir : on doit trouver dans une première partie (en cours de publication) intitulée : *Les Bretons,* l'indication par ordre alphabétique de tous les Bretons qui ont écrit ou dont on a écrit; et dans une seconde partie, *La Bretagne,* la bibliographie méthodique de tous les ouvrages concernant la Bretagne. Ce plan, tel que semble l'avoir compris M. Kerviler, est d'une ampleur presque inabordable pour tout autre que lui. Mais longuement préparé à l'accomplisement de cette tâche, compulsant depuis vingt ans toutes les publications bretonnes, il s'est résolument mis à l'œuvre et saura la conduire à bonne fin.

La *Biographie bretonne* de P. Levot, qui a rendu des services à son heure, va être de beaucoup dépassée en importance par ce *Répertoire* qui comprendra peut-être quinze ou vingt volumes; c'est dire que le nombre des notices sera considérablement augmenté. En effet, si nous ouvrons les deux volumes du *Répertoire,* actuellement parus, nous y trouvons des noms de personnages restés jusqu'à présent parfaitement inconnus. Qui a valu à quelques-uns d'entre eux l'honneur de sortir de l'oubli? La simple mention de leur nom au bas d'une charte, publiée par D. Taillandier ou D. Lobineau, ou encore dans un nobiliaire ou un registre de réformation de la noblesse de Bretagne. A-t-on eu raison d'accorder à ces oubliés les honneurs d'une notice? Nous ne le pensons pas; il y avait, à notre avis, un choix à faire, même parmi des Bretons. Pourquoi, par exemple, citer à la première page du *Répertoire* cet abbé de Blanche-Couronne, qui signait A., et dont l'identité n'a pu être établie? Pourquoi encore ces Abbon (I, nº 23). Abbenmab pseudonyme (nº 22), Abéguillé, Abili, etc.? N'est-ce pas par une simple hypothèse qu'il était bien inutile d'exprimer que l'auteur fait remonter au temps des guerres de César le nom d' « Ambrovic porté par un marchand de fer au Guerlesquin, en Plouigneau (Finistère), en 1882, » lequel marchand de fer sera peut-être bien surpris de

se voir mentionné dans le présent ouvrage? Si nous eussions sans remords laissé de côté quelques petites personnalités bretonnes, à plus forte raison aurions-nous écarté, au moins de la premiere partie du *Répertoire*, les auteurs qui ne sont pas Bretons, tels que Charles-Paul Aclocque, dit le comte d'Amezeuil (I, n° 3), et Louis-Paul Abeille (n° 27). Nous aurions bien mauvaise grâce à reprocher davantage à M. Kerviler la trop grande richesse de ses informations; nous serons peut-être trop heureux d'en profiter à l'occasion. Nous préférons attirer l'attention sur la notice consacrée à Pierre Abélard, notice particulièrement remarquable, à laquelle le *Supplément* au *Répertoire des sources historiques du moyen âge,* de M. l'abbé Chevalier, permettra cependant d'ajouter quelques articles. Remarquons encore que l'ordre chronologique, adopté pour l'indication des ouvrages sur Abélard, n'a pas été rigoureusement suivi, au moins pour les articles 125-128. Nous avons lu avec un intérêt particulier l'article consacré à Arthur III de Bretagne, autrement dit le connétable de Richemont. M. Kerviler répète ce que beaucoup d'autres ont dit avant lui; mais nous professons pour le connétable de Richemont un peu moins d'enthousiasme, tout en lui reconnaissant de réels mérites. Il y a plusieurs fautes d'impression dans cette notice et une erreur chronologique, 7 mars 1424 pour 1425; nous ne ferons pas un grand crime à l'auteur d'avoir omis la notice sans valeur de M. L. Bigot sur *le Connétable de Richemont* (2e édition, Paris, Fischbacher, 1883, in-12).

Les deux premiers volumes du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* comprennent les lettres A à Ber, divisées en 1,858 articles; ces chiffres suffisent pour donner une idée de l'étendue des recherches de M. Kerviler; aucun personnage notable n'a certainement échappé à ses laborieuses et actives investigations; il donne même l'indication des pseudonymes employés par quelques auteurs et ne néglige pas de faciliter les recherches par de nombreux renvois d'un article à un autre. En suivant avec un soin scrupuleux le mode de rédaction adopté pour chaque notice; en leur donnant, si possible, une plus grande concision, il fera de son *Répertoire* un travail digne par son étendue et sa valeur de figurer à côté de nos meilleures bibliographies générales et supérieur à tous les recueils locaux actuellement publiés.

A. Le Vavasseur.

BULLETIN

Dictionnaire usuel de législation, par Ernest Cadet. Paris, Belin, 1888, in-12 de 920 p. — Prix : 6 fr. 50.

Chargé du cours de législation usuel, créé en 1861, par l'Association philotechnique des ouvriers, M. Ernest Cadet a résumé en 1869 son enseignement dans un *Dictionnaire usuel de législation,* qui a reçu de hautes approbations, et

dont la 3e édition, mise au courant des derniers changements, vient de paraître. Ce qu'on doit attendre d'un tel livre, ce n'est ni le blâme ni l'éloge de la loi, mais l'exact énoncé de ce qu'elle contient : l'auteur s'est ordinairement tenu à cet égard dans une réserve qu'on ne saurait blâmer sans perdre de vue le caractère de son travail. Mais cette réserve ne cesse-t-elle pas au mot JÉSUITES, où nous lisons : « Cette société a excité, à diverses époques et dans les divers pays d'Europe, une haine universelle contre ses maximes et surtout contre ses intrigues. » Cette haine « universelle » et persistante n'a jamais été que le fait d'une catégorie d'hommes, et si M. Cadet se met lui-même dans cette catégorie, c'est qu'il n'aime pas la bonne compagnie : l'homme qui a signé le décret du 29 mars 1880, dont les considérants sont reproduits par M. Cadet « à raison de leur intérêt historique, » en est le plus parfait spécimen. Dans ses mésaventures, que nous ne souhaitons pas à M. Cadet, celui-ci verra peut-être le résultat d'une intrigue jésuitique : nous l'en plaignons... et nous sourions. BERNON.

Della enfitensi, étude de l'avocat RAFFAELE RICCHENA. Catane, Coco, 1888, in-8 de 113 p. — Prix : 2 fr.

L'emphytéose offre dans son développement historique un des aspects les plus curieux de la propriété foncière : M. Garsonnet, dans son livre sur les *Locations perpétuelles,* a étudié toutes les formes ou à peu près que cette institution a prises. L'essai de M. Ricchena, plus court mais non moins substantiel, traite surtout la question au point de vue du droit romain, de la loi piémontaise de 1819, et du Code civil actuellement en vigueur en Italie. La partie historique néanmoins n'est pas négligée, et nous trouvons au début un texte de Josèphe, que la Genèse (XLII, 20, 24, 26) du reste confirme, et qui nous fait voir des concessions perpétuelles en Égypte dès l'époque des Pharaons. BERNON.

El Sistema de los Concordatos como el unico posible de resolver el problema de las relaciones entre la Iglesia y el Estado : caracter y naturalez a de los mismos. Discours pour obtenir le grade de docteur en droit, par D. SALVADOR BERMUDEZ DE CASTRO Y O'LAWLOR MARQUES DE LEMA. Madrid, Ricardo Fe, 1887, in-8 de 55 p.

Cette thèse fait le plus grand honneur à son auteur, qui a étudié consciencieusement tous les écrivains ayant traité de cette grande question ainsi qu'à l'Université de Madrid où les principes les plus orthodoxes s'affirment librement. M. Bermudez de Castro montre d'abord l'utilité des Concordats et cite un certain nombre d'exemples tirés de l'histoire espagnole et remontant au treizième siècle : puis il examine si ce sont de vrais pactes et s'ils sont obligatoires pour les deux parties. Il n'a pas de peine à prouver que les États doivent les observer à l'égal des traités internationaux. Quant à l'Église, la question est plus délicate et l'on connaît la controverse ravivée il y a quelques années par M. Maurice de Bonald. M. Bermudez de Castro montre que les Papes ont toujours reconnu aux Concordats un caractère de pacte, que par conséquent ils les regardent comme obligatoires toujours avec cette réserve qui est de droit naturel et s'applique à toutes les conventions, à savoir qu'au cas où les circonstances changeraient complètement en sorte que le Concordat deviendrait absolument nuisible à la religion, l'Église a le droit de l'annuler. Cet excellent opuscule sera rapproché avec profit du volume que Mgr Turinaz, évêque de Nancy, a publié en 1887 sur cette question et où il soutient la même thèse. XX.

Manuel du citoyen français. *Le Livre du centenaire de 1789, ou Essai sur l'éducation civique et politique de la jeune génération française,* etc., par le Dr L.-C. Pax. Paris, Aug. Ghio, 1888, in-18 de IV-180 p. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage, dont le titre indique bien l'objet et le but, est divisé en trois parties : la première, comprenant la France administrative, est destinée au cours élémentaire ; la deuxième enseigne au cours moyen les droits civils des Français ; dans la troisième, réservée au cours supérieur, l'auteur, qui abandonne ici le pseudonyme, M. Louis Crénais, passe en revue les droits de l'homme en société. Un supplément donne dix-neuf formules d'actes usuels (réclamation en matière d'impôt, testament, acte de vente, bail, certificat de vie, etc.). La première partie offre des renseignements précis, utiles et faciles à retenir. La deuxième résume les principes du droit civil : cela s'enseigne-t-il en quelques pages ? S'il fallait poser la question, il serait trop aisé de la résoudre ; il n'en est pas moins commode d'avoir ce résumé sous les yeux, sinon pour l'enseigner tel quel, du moins pour en faire, sur quelques points, le programme de plus amples explications. Disons en passant que l'auteur (p. 63) a le tort de conserver la locution vulgairement employée de « sommations respectueuses ; » la loi dit « actes respectueux, » ce qui est plus raisonnable. P. 63, n° 40, l'auteur, généralement bien inspiré, aurait pu être moins réservé sur le prétendu mariage civil. La troisième partie est très louable, très généreuse, et l'on sent bien que l'auteur ne partage pas les idées de nos républicains en matière de liberté. Liberté religieuse, manifestation extérieure du culte, liberté d'enseignement, liberté d'association, etc. : sur toutes ces questions, l'auteur est très explicite, et il est bon à lire. C'est un démocrate qui borne les droits de l'État et qui est bien près d'être monarchiste.

Victor Pierre.

« Tu seras soldat. » *Histoire d'un soldat français. — Récits et Leçons patriotiques d'instruction et d'éducation militaire,* par Émile Lavisse, lieutenant au 8e bataillon de chasseurs à pied. Paris, Armand Colin, 1888, in-12 de 316 p., nombreuses figures dans le texte. — Prix : 1 fr. 40.

M. Émile Lavisse, le fils, croyons-nous, de l'écrivain éminent dont nous analysions récemment les *Études sur l'Empire d'Allemagne,* vient d'écrire un manuel d'instruction et d'éducation militaires qui n'est pas parfait, mais où les bonnes choses abondent. Ce petit livre pèche par la composition, et l'intérêt général se ressent de ce vice essentiel. On voit, côte à côte, des matières qui n'ont entre elles que les rapports les plus éloignés. De là des frottements dans l'ensemble et une certaine claudication générale de l'œuvre qui l'empêche de paraître dans toute sa valeur. La pensée première était bonne : l'exécution n'a pas entièrement répondu à l'idée. Tel qu'il est cependant, ce livre est appelé à rendre de réels services pour l'éducation militaire et patriotique de la jeunesse.

A. de G.

Instruction élémentaire sur la topographie, par Ed. Rouby, lieutenant-colonel en retraite. 3e édition, revue et augmentée d'une table analytique. Paris, Baudoin, 1888, in-12 de VIII-322 p. — Prix : 3 fr.

Le colonel Rouby vient de faire paraître la troisième édition du livre qu'il a publié pour la première fois en 1875, et qui obtint à cette époque un légitime succès. Clair, point trop technique, — comme il convient à un ouvrage élémentaire, — ce travail rendra de réels services à toutes les personnes qui désirent apprendre comment on lit et l'on dresse une carte topo-

graphique. M. Rouby, qui, en sa qualité d' « ancien corps » (c'est-à-dire appartenant à l'ancien corps d'état-major, par opposition aux « officiers brevetés » de la moderne école de guerre), est un topographe émérite, était mieux en mesure que personne d'éditer un livre de ce genre. Le succès des éditions précédentes est un garant de la faveur réservée à celle-ci.

A. DE G.

Les Femmes dans l'épopée iranienne, par ADOLPHE D'AVRIL. Paris, 1888, Ernest Leroux, in-18 de 72 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les épopées mythologiques et traditionnelles des différents pays sont, de toutes les œuvres de l'esprit humain, celles qui offrent la matière la plus abondante de rapprochements, parce qu'elles ont toutes — on le sait depuis Fauriel — le même caractère spontané, parce qu'elles sont nées des mêmes passions et représentant des mœurs également nobles et primitives. Ainsi, les travaux de l'érudition sur notre moyen âge littéraire nous ont-ils appris que les héros de geste ressemblent de tous points aux personnages homériques. Le *Mahabharata* et le *Ramayana* pour l'Inde, l'Iliade et l'Odyssée pour la Grèce, les *Nibelungen* et nos premières chansons héroïques pour le moyen âge, le *Livre des Rois* pour la Perse, toutes ces œuvres ont ce caractère commun qu'elles représentent la suite des traditions nationales comme elles se sont transmises de génération en génération avant d'être fixées dans un cadre unique. Aussi est-ce toujours un intéressant sujet d'étude d'envisager les unes et les autres d'après un point de vue esthétique bien déterminé, choisi soit dans les peintures de mœurs, soit dans les descriptions de batailles. M. Adolphe d'Avril, très versé dans la connaissance de la littérature épique, ne pouvait adopter de meilleur thème et plus propre à faire ressortir les ressemblances de sentiments et de caractère entre les personnages de l'Asie et ceux de l'Europe, que la grande œuvre persane du *Shah-Nameh,* dont l'illustre orientaliste Jules Mohl eut l'initiative de publication et qu'a menée à terme son élève M. Barbier de Meynard. Déjà la critique s'en était emparée, l'opposant successivement, pour des considérations de détail, à l'épopée indienne, à l'épopée chevaleresque, à l'épopée germanique et à l'épopée homérique. M. d'Avril s'est borné à indiquer, d'une manière très judicieuse, les ressemblances caractéristiques qui se rapportent au caractère des femmes, à la manière de les traiter, à leur condition morale.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Le Mal du théâtre, par EDMOND DESCHAUMES. Paris, E. Dentu, 1888, gr. in-18 de 397 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous un titre commun, nous avons ici la réunion des chroniques distinctes, publiées au jour le jour, et relatives aux mœurs du théâtre contemporain. M. Deschaumes y proteste avec une grande indépendance de langage contre l'exclusivisme des directeurs, jouant aux satrapes, mettant leur amour-propre à se rendre inabordables, ne voulant toujours entendre qu'aux mêmes noms, aux mêmes succès gagés d'avance, décourageant les jeunes auteurs, faisant le vide autour d'eux, et remplaçant toute invention, toute initiative du mérite, par le tapage assourdissant des réclames, par l'aveuglement brutal de la mise en scène. Il y signale, en les flétrissant, les scandaleuses questions de boutique qui, chaque jour, surgissent là où ne devraient exister que des questions de conscience et de talent ; il lève le voile sous lequel se dissimulent les petites misères et les plaies du cabotinage ; s'indigne des sommes exorbitantes qu'on accorde à de certains ar-

tistes qualifiés d'étoiles, « les sujets d'exportation, » tandis qu'autour d'eux végètent les meilleures volontés, stérilisées, et mène enfin une vigoureuse campagne contre l'abaissement de l'art dramatique, dont il découvre les causes. C'est, en effet, ce qu'il appelle le « mal du théâtre. » Certaines pages du livre se ressentent du moment où elles furent écrites. Des incidents, qui eurent leur importance, hier, et sont oubliés aujourd'hui, occupent une place disproportionnée ; et le style de la chronique aurait dû subir quelques modifications, en passant de la forme du journal à celle du livre. Sauf ces réserves, l'ouvrage de M. Deschaumes ne mérite que des éloges ; il convient, il est utile qu'on le lise, comme la production d'un esprit sincère, d'un critique très entendu aux choses du théâtre et plaidant la bonne cause avec une ardeur juvénile, fermement et spirituellement.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Quatre-vingt-neuf monarchique, 1789-1889, par EDMOND BÉRAUD, rédacteur de la *Gazette de France.* Paris, chez tous les libraires, 1888. — L'exemplaire, 0 fr. 15; le cent, 12 fr.; le mille, 100 fr.

L'auteur passe en revue les réformes opérées par Louis XVI avant la convocation des États généraux, la déclaration royale du 23 juin 1789 qui témoignait de l'accord existant entre le Roi et son peuple comme entre les trois ordres et qui concédait les réformes dans la mesure la plus pratique; le dépouillement des cahiers qui, en onze articles, résumait les bases du gouvernement français, son caractère monarchique et ses libertés légitimes. Voilà les principes de 89 ! Quel abîme entre ces vœux de la France entière et la « Déclaration des droits, » émanée d'une minorité de sophistes, ou d'imprévoyants qui, bien vite, s'en repentirent. — « Nous avons violé nos mandats, s'écriait Mirabeau; je jure que nous avons perdu la patrie ! »

Dans une série de citations intéressantes quoique un peu mêlées et de valeur trop inégale, M. Edmond Béraud montre les écrivains, les politiques se ralliant à cette date monarchique de 1789 et répudiant, comme en étant une honteuse déviation, les dates postérieures. D'ailleurs, ces prétendus droits de l'homme, qu'en ont fait les républicains qui s'en réclament? Ils les ont impudemment violés comme ils les violent encore aujourd'hui; leur gouvernement n'aboutit qu'au despotisme de quelques-uns et au césarisme d'un seul. Cette brochure, destinée à la propagande, est une œuvre de combat ; on y sent le polémiste, le journaliste. Au centenaire monarchique de 1789, dit-il, il faut répondre par un 1889 monarchique. V. P.

Histoire militaire de la France, de 1643 à 1871, par ÉMILE SIMOND, lieutenant au 28e régiment d'infanterie. Paris, Charles-Lavauzelle, 1888, 2 vol. in-32 de chacun 96 p. — Prix : 0 fr. 60.

Ces deux petits volumes, sans prétention, ont été écrits pour les écoles régimentaires et rendront là de bons services. Il est regrettable que l'esprit de parti se soit glissé dans cette publication et empêche ainsi qu'on ne la recommande autant qu'elle aurait pu l'être. La première qualité des travaux du genre de M. Simond, après l'exactitude, est l'impartialité : il est malheureux que M. Simond l'ait oublié. A. DE G.

L'Armée d'Afrique depuis la conquête d'Alger, par le Dr L. Quesnoy, ancien médecin inspecteur du service de santé des armées. Paris, Jouvet, 1888, in-16 de 355 p. avec 16 gravures et une carte de l'Algérie. — Prix : 3 fr. 50.

Après les ouvrages de Nettement, de Galibert, après le travail de M. Camille Rousset que nous analysions naguère à cette même place, M. le Dr Quesnoy vient à son tour nous parler de cette armée d'Afrique, qu'il connaît bien, pour en avoir été pendant longtemps un membre intelligent et actif. Son travail n'a point la prétention des gros volumes que nous venons de citer. C'est un récit bon enfant, une nomenclature d'événements plutôt qu'une histoire à grande envergure, mais cependant une nomenclature point aride, une narration bien faite, bien homogène, sagement considérée, rationnellement éloignée de tout détail oiseux ou inutile. Cette conquête africaine gardera longtemps ce caractère héroïque et légendaire qui s'attache en tous lieux aux entreprises françaises. Que de fautes commises, que de sang inutilement versé! Mais au milieu de toutes ces erreurs, que de vaillance, de grandeur, de générosité, chez le soldat et chez l'officier, dans le cœur du général en chef comme chez le plus humble des porte-galons : dans l'âme d'un Danrémont mourant devant les murs de Constantine ou du sergent Blandan expirant dans le ravin de Méred, victimes les uns et les autres du devoir militaire! Quelle réponse que celle du capitaine de Garderens au général Valée, lorsque ce dernier lui prescrit de faire reconnaître la brèche de Constantine la nuit de l'assaut par l'homme le plus brave de sa compagnie : « Mon général, le plus brave de ma compagnie, c'est moi ! » Et Garderens s'en fut, comme il l'avait dit, reconnaître la brèche, et par un hasard heureux il en revint. Cette citation suffit à montrer dans quel genre est écrit le livre du Dr Quesnoy. Peut-être le travail que nous analysons eût-il gagné à ne point parler de la campagne de Tunis, à ne pas la traiter, tout au moins, avec un luxe de détails peu en rapport avec le reste des événements. En ayant l'air de croire à l'existence des Kroumirs, le Dr Quesnoy feint évidemment une simplicité qu'il n'a pas. Peut-être serait-il bon de remanier ce chapitre dans la seconde édition que nous lui prédisons à bref délai.

Arthur de Ganniers.

Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique (1815-1885), par l'abbé Sylv. Balau. Bruxelles, Vandenbroeck, 1888, in-8 de VII-416 p.

S'il est aujourd'hui un peuple qui puisse nous donner des leçons de politique constitutionnelle, c'est assurément le peuple belge. En écrivant l'histoire de son pays pendant ces soixante-dix dernières années, M. Balau a fait une œuvre plus utile encore à la France qu'à la Belgique. Nos compatriotes feront bien de lire et de méditer les pages éloquentes et nourries de faits, dans lesquelles l'auteur passe en revue la Belgique sous le gouvernement hollandais, la Révolution belge et la constitution de notre nationalité, l'histoire intérieure de la Belgique pendant la période unioniste (1831-1840), la période de transformation des partis (1840-1857), la période doctrinaire (1857-1870), la période des ministères conservateurs (1870-1878), la période du doctrinarisme sectaire (1878-1884), et la guerre scolaire. — En appendice des notes savantes éclaircissent les points dont l'historique a été fait dans les pages précédentes : la question scolaire, la question monétaire, le budget de l'enseignement, les ministères et la législation depuis 1831.

Bernon.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Abel BERGAIGNE, membre de l'Institut, né à Vimy (Pas-de-Calais), en 1838, est mort, le 6 août, à Lagrave (Hautes-Alpes). Bien qu'il ne se fût tourné qu'assez tard du côté de l'érudition et la linguistique, M. Bergaigne sut se placer assez vite au premier rang. Lors de la création, en 1868, de l'École des Hautes Études par M. V. Duruy, il fut nommé répétiteur pour le sanscrit. En 1885, il succéda à M. Quicherat comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Enfin, on avait créé pour lui, à la Faculté des lettres, une chaire de sanscrit. C'est à cette langue, et notamment à l'étude du *Rig Véda*, que se rapportent la plupart de ses ouvrages, parmi lesquels nous signalerons : *La Religion védique, d'après les hymnes du Rig-Véda* (1878-1883, 3 vol. in-8); — *Nâgânanda, la Joie des serpents, drame bouddhique attribué au roi Cri-Hrcha-Deva*. Traduit, pour la première fois, du sanscrit et du prâkrit en français (1879, in-18); — *Quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Véda* (1888, in-8); — *Chronologie de l'ancien royaume Khmer, d'après les inscriptions* (1884, in-8); — *Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, lexique, principes de grammaire* (1884, in-8); — *Étude sur le lexique du Rig-Véda* (1885, in-8).

— Le Dr Hermann BONITZ est mort, à 74 ans, le 25 juillet. Né à Hanovre, en 1814, élève de trois érudits célèbres, Hermann, Boecker et Lachmann, docteur en philosophie et en théologie, Hermann Bonitz fut successivement directeur de plusieurs gymnases, puis du séminaire pédagogique de Berlin, et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il s'est fait un nom dans les études grecques, et surtout dans les études sur la philosophie grecque; parmi ses nombreux et importants ouvrages, nous citerons ses *Platonische Studien*, ses *Aristotelische Studien*, son édition de la *Métaphysique* du grand philosophe grec, enfin son *Index aristotelicus*, ouvrage capital, et qui couronne dignement la grande édition d'Aristote, entreprise par l'Académie royale de Prusse, de 1831 à 1870.

— Le Dr Georg WEBER, l'historien allemand bien connu, vient de mourir à Heidelberg, le 10 août dernier. Né dans le Palatinat, le 10 février 1808, M. Weber commença par être précepteur, puis professeur à l'école communale supérieure d'Heidelberg, qu'il dirigea de 1848 à 1872. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut son *Lehrbuch der Weltgeschichte* (1847); cet ouvrage devint vite populaire, et se réimprima sans cesse; il a atteint près de vingt éditions. M. Weber écrivit aussi pour les classes une *Geschichte der deutschen Litteratur* (1850), plusieurs fois réimprimée, et divers ouvrages sur l'histoire du protestantisme. Mais son ouvrage le plus connu et le meilleur est sa grande histoire universelle : *Allgemeine Weltgeschichte für gebildete Stände* (1857-1880), la meilleure avec celle qu'édite actuellement Oncken; cette œuvre considérable a été traduite en français. Le Dr Weber en avait commencé une nouvelle édition quand la mort l'a frappé.

— La Russie vient de perdre une de ses illustrations littéraires, le prince Paul VIAZEMSKI, sénateur, décédé le 21 juillet, après une longue maladie. Son père, écrivain et poète, ami de Pouchkine et de Karamzine, lui avait inspiré le goût des lettres, que les études n'ont fait que développer. Après avoir achevé son cours à l'Université de Pétersbourg, le jeune prince suivit d'abord la carrière diplomatique, dans les ambassades de Constantinople, de la Haye, de Carlsruhe, de Vienne. En 1856, il passa au ministère de l'ins-

truction publique, fut curateur du district scolaire de Pétersbourg et ensuite de Kazan, président de la censure étrangère, et de 1874 à 1883, administrateur général de la presse, laissant partout les meilleurs souvenirs. Ces charges importantes ne l'empêchèrent pas de cultiver les lettres, témoin son grand ouvrage intitulé : *Remarques sur le chant d'Igor*, publié en 1875, mais commencé déjà en 1851. D'autres travaux laissés par lui sont : 1. *Politique de Frédéric II* (1868); 2. *Dépêches du comte Litta* (1868); 3. *Les Pèlerins scandinaves de la Terre Sainte passaient-ils par la Russie?* (1877); 4. *Le symbolisme de la poésie populaire* (1876); 5. *Pouchkine, d'après les archives d'Ostafiev*; 6. *Archives du Pr. Viazemski*. C'est à lui qu'on doit aussi l'édition des œuvres complètes de son père en 11 volumes. Mais son principal titre à la reconnaissance des gens lettrés consiste dans la fondation de la *Société des bibliophiles russes*, ayant pour but de reproduire les anciens textes inédits ou devenus excessivement rares. Créée en 1877, cette société a publié déjà environ une centaine de documents littéraires, dont quelques-uns d'une très grande valeur, et tous d'une exécution matérielle splendide. Le défunt a laissé des mémoires inédits, et une bibliothèque très considérable où se trouvent aussi les remarquables archives dite d'Ostafiev, du nom de la propriété. Il était âgé de 67 ans.

— On annonce encore la mort : de M. Théodore Berrier, conservateur de la bibliothèque Mazarine, auteur de l'*Histoire et Description de la bibliothèque Mazarine* (1884, in-8), mort à Paris à l'âge de 66 ans ; — de M. le lieutenant-colonel d'artillerie de marine Bouteron, auteur d'un ouvrage sur l'*Artillerie austro-hongroise en 1882* (1883, in-8 avec 8 pl.), mort à Diégo-Suarez à l'âge de 44 ans ; — de M. Charles Cros, ingénieur et poète, né à Fabrezan (Aude) en 1842, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres, *le Coffret de Santal* (vers), (1879, in-12), mort à Paris le 9 août, à l'âge de 45 ans ; — de M. François-Eugène Da Costa, professeur de mathématiques, mort à l'âge de 70 ans ; — de M. le docteur Decaisne, né à Guise (Aisne) en 1826, ancien rédacteur scientifique à la *Liberté*, à la *France*, au *Figaro* et au *Petit Journal*, et auteur de plusieurs ouvrages de médecine, entre autres. *Guide médical et hygiénique du voyageur* (1864, in-12); *Dictionnaire élémentaire de médecine* (1878, in-8. avec 568 fig.), mort le 6 août à l'âge de 61 ans ; — de M. l'abbé Donis, curé de Saint-Louis de Bordeaux, qui était à la fois poète et musicien, mort à Bordeaux ; — de M. le docteur Fieuzal, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, auteur de *Fragments d'ophthalmologie. Clinique de l'hospice des Quinze-Vingts. Compte rendu analytique des maladies observées et des opérations pratiquées pendant les années 1875, 1876 et 1877* (1879, in-8). mort le 29 juillet à l'âge de 52 ans ; — de M. Maxime Gaucher, ancien professeur de rhétorique au lycée Condorcet, ancien rédacteur de la *Revue Bleue*, mort le 25 juillet à l'âge de 60 ans; — de M. Jos. des Guetz, rédacteur de la *Patrie* ; — de Mgr Hasley, archevêque de Cambrai, mort le 7 août à l'âge de 63 ans ; — de M. l'abbé Robert, qui fonda, en 1868, la *Semaine religieuse de Carcassonne* ; — de M. Georges Robertet, professeur au Lycée Charlemagne, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, auteur de *Poètes lyriques français*, mort à Crotoy, à l'âge de 36 ans.

— A l'étranger on annonce la mort : de M. William Hellier Bailey, paléontologiste distingué, mort à Rathmines, le 6 août, à l'âge de 69 ans, laissant inachevé un grand ouvrage illustré, *Characteristik British Fossils* ; — de Mme Victoria Benedictsson, nouvelliste suédoise, plus connue sous le nom de Ernst Ahlgren, morte à Copenhague le 23 juillet ; — du Dr Karl Bischoff, mort à Berlin, le 23 juillet : — de M. William Chapell, qui s'est

rendu utile comme éditeur des vieilles ballades anglaises, mort vers le 25 août ; — du célèbre navigateur autour du monde, Alexandre CROUSENSTERN, décédé dans ses terres, près Bélostok, à l'âge de 80 ans, laissant plusieurs travaux manuscrits, les uns en français, d'autres en russe, et un ouvrage imprimé en français : *Précis du système des progrès et de l'état de l'instruction publique en Russie* (Varsovie, 1837) ; — du Dr Johann DLAUHY, professeur de médecine à l'Université de Vienne, mort dans cette ville le 29 juillet ; — de l'archiprêtre FLORINSKI, décédé le 14 juin, dans sa 61e année, et auteur de plusieurs monographies historiques, telles que : *Le Gouvernement romain et l'Église chrétienne avant le IVe siècle* (1860) ; *Saint Constantin le Grand ; L'Empereur Julien* (1860) ; *Recherches historiques et statistiques sur l'éparchie de Pétersbourg* (1869-1876). Il a été aussi un des fondateurs de la revue : *Esprit du chrétien* ; — du Dr. L. GITZLER, professeur de droit à l'Université de Breslau, mort dans cette ville le 6 août, à l'âge de 78 ans; — de M. HART, membre de la Société des antiquaires de Normandie, attaché depuis plusieurs années au *Public Record Office*, qui avait publié plusieurs ouvrages dans la collection dite du Maître des Rôles, pour laquelle il préparait, en collaboration avec le Rev. Ponsonby Lyons, une édition du cartulaire de Ramsey, mort au commencement d'août ; — du Dr Johann HAULER, directeur du gymnase de Léopoldstadt, auteur de plusieurs ouvrages pour l'enseignement, surtout pour celui du latin, mort à Vienne, le 10 juillet ; — de M. Théodore JUSTE, né à Bruxelles le 11 janvier 1818, membre de l'Académie royale de Bruxelles, conservateur du musée royal d'artillerie, auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation historique, tels que : *Histoire élémentaire et populaire de la Belgique ; Histoire des États généraux des Pays-Bas ; Les Fondateurs de la Monarchie belge* : — du Dr G. KRAMER, professeur ordinaire de théologie à l'Université de Halle, mort dans cette ville le 1er août à l'âge de 83 ans ; — du Dr Ernst RANKE, professeur ordinaire de théologie à l'Université de Marbourg, connu par plusieurs travaux sur la musique et les chants religieux, mort à Bertrich, le 30 juillet ; — du Dr Hugo-Ernst-Heinrich RÜHLE, professeur ordinaire à la Faculté de médecine de Bonn, mort dans cette ville le 11 juillet, à 64 ans ; — du général SHÉRIDAN, commandant en chef des troupes des États-Unis, l'une des figures les plus connues de la guerre de sécession, mort le 6 août, laissant des Mémoires dont il avait publié le premier volume ; — de M. Serge TCHERNAIEV, l'un des professeurs les plus estimés de l'Université de Pétersbourg, où il occupait la chaire de persan depuis 17 ans, après avoir servi longtemps en qualité de drogman et de consul à Téhéran, auteur de plusieurs écrits sur la Perse dont il possédait parfaitement la littérature et la langue, mort le 12 juin, à 70 ans ; — de M. Salvatore TOMMASI, professeur de médecine à l'Université de Naples, mort dans cette ville le 15 juillet à l'âge de 75 ans ; — de M. Basile TOURBA, rédacteur de différentes revues : la *Lumière*, le *Monde slave*, le *Monde illustré*, *Niva*, la *Revue pittoresque*, connu comme romancier sous le nom de Roudine, mort le 4 juillet, à 39 ans.

CONCOURS ET PRIX. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique met au concours, pour 1890, les questions suivantes : 1° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice dans les anciens Pays-Bas, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe ; — 2° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles ; — 3° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'é-

tend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet, en France, et par Conrad le Salique, en Allemagne; — 4° Étude sur les Mystiques des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège), avant la réforme religieuse du XVIe siècle; leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; — 5° Étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique de 1800 à 1848; — 6° Étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État. — Les mémoires, écrits en français, en flamand ou en latin, devront être remis au secrétariat avant le 1er février 1890. L'Académie belge rappelle en même temps que le prix Stassart, pour une notice sur un Belge célèbre, sera décerné en 1892 au meilleur travail sur « Lambert Lombard, peintre et architecte liégeois (1506-1566); » — que le prix Stassart pour l'histoire nationale sera décerné en 1894 à la meilleure « histoire du conseil privé aux Pays-Bas à partir de son origine jusqu'en 1794; » — que le prix Saint-Genois pour une question d'histoire ou de littérature en langue flamande sera donné en 1897 à l'auteur du meilleur travail flamand sur « l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVIe et du XVIIe siècle; » — que le prix Teirlinck sera attribué en 1891 à une « histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde. »

— L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a publié un Recueil de notices sur les prix qu'elle est chargée de distribuer. Ils sont de deux sortes : perpétuels et périodiques ou destinés à des sujets déterminés. Les premiers sont au nombre de 15, les seconds au nombre de 9. Ces derniers seront délivrés aux études suivantes : 1° Histoire d'Alexandre Ier; 2° Les vingt-cinq premières années du règne d'Alexandre II; 3° Biographie de l'impératrice Marie Fédorovna; 4° Biographie de Lomonossov; 5° Histoire de la noblesse russe; 6° Dictionnaire petit-russien; 7° B. Joukovski; 8° Les périodiques de la première moitié de ce siècle; 9° La sagesse et l'incompréhensibilité du Créateur du monde. — Le terme du concours au prix de la noblesse de la Tauride (pour l'histoire de la noblesse russe) est fixé par l'Académie au 29 décembre prochain.

— Le 19 octobre aura lieu l'attribution des prix Pouchkine pour des ouvrages sur la littérature russe; le premier prix sera de 1,000 roubles; le second de 500.

Une nouvelle Revue d'ethnographie. — Depuis janvier 1888 se publie à Leyde une revue d'ethnographie, rédigée sous la direction de M. J.-D.-E. Schmeltz, le conservateur du Musée royal d'ethnographie à Leyde. C'est là un périodique qu'il convient de signaler avec distinction. Sans doute, il y a déjà plusieurs revues d'ethnographie, comme en France celle du Dr Hamy; mais le nouveau recueil a des caractères qui le distinguent nettement des autres et lui donnent une valeur toute particulière. Tandis que la plupart de ces revues traitent de toutes les sciences qui ont du rapport à l'ethnographie proprement dite, ethnologie, linguistique, anthropologie, etc., le nouveau périodique s'est donné comme tâche de s'occuper exclusivement de ce qui est l'objet de l'ethnographie proprement dite : la civilisation. L'*Internationales Archiv für Ethnographie*, qui paraît tous les deux mois par fascicules de trois feuilles in-4, s'occupe de décrire et d'étudier les objets dus à l'industrie humaine. Il note soigneusement toutes les nouvelles acquisitions

des musées ethnographiques. Chaque numéro contient une revue bibliographique; et un certain espace est réservé à la correspondance, dans laquelle les ethnographes se soumettront réciproquement des problèmes difficiles à résoudre, et signaleront les nouvelles intéressant la science dont ils s'occupent. Les articles admis dans la revue pourront être rédigés indifféremment, au gré des auteurs, en français, allemand, anglais ou hollandais : peut-être eût-on mieux fait d'adopter une seule langue. — Une revue qui s'attache à décrire des objets serait incomplète si elle n'était accompagnée de planches. Chaque fascicule de l'*Internationales Archiv* contiendra en moyenne trois planches : il est vrai que la deuxième livraison n'en contient que deux, mais en revanche nous en trouvons huit dans la quatrième ; ces planches en chromolithographie sont remarquablement exécutées. En outre, certains articles sont accompagnés d'illustrations dans le texte. Les ethnographes les plus distingués du monde entier ont promis leur concours au nouvel organe, lui assurant ainsi une rédaction tout à fait supérieure. Cette revue nous semble destinée à faire faire de grands progrès à l'ethnographie.

JOURNAL ANECDOTIQUE DE MAHUL. — Ce *Journal*, extrait de la *Revue rétrospective* (Paris, 1888, in-8 de 16 p.), est publié par M. Léon-G. Pélissier, d'après deux recueils manuscrits conservés à la bibliothèque municipale de Carcassonne, héritière des papiers de Mahul, député de l'Aude. On trouve là des particularités, parfois très piquantes, les unes consignées par Mahul dans un journal qu'il tint de juin 1824 à 1825, les autres par lui réunies sous le titre de *Pensées et Anecdotes*, particularités relatives à Cuvier, Sieyès, Gregoire, Suard, Sismondi, Humboldt, l'abbé Delille, Furgole, le duc d'Ayen, Fontenelle, Saint-Albin, Voltaire, Talleyrand, l'empereur de Russie Alexandre, le premier président Séguier, le cardinal de Rohan, Augereau, le comte de Charolais, l'abbé Louis, l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, etc. Empruntons au curieux petit *Journal* ces deux indications : « Les pièces de vers qu'on lit dans quelques *Almanachs des Muses*, antérieurs de quelques années à la Révolution, signées le marquis de Fulvy, sont du comte de Provence... — M. Montaigne, professeur d'astronomie à Limoges, fut le premier à découvrir la planète qui a reçu le nom d'Herschell. Ses observations, à cet égard, furent transmises par M. Turgot, alors intendant de la province, à Lalande, qui ne paraissait pas y ajouter une confiance entière, lorsque les journaux anglais annoncèrent la découverte de leur astronome. Je tiens ce fait de M. Larroque de Souillac, alors religieux dominicain de la maison de Limoges. »

PARIS. — Le second numéro de la *Revue des études grecques*, publiée trimestriellement par l'*Association pour l'encouragement des études grecques*, vient de paraître (Leroux, éditeur; abonnements pour Paris : 10 fr.: départements et étranger : 11 fr.). Les articles, très variés de forme et de sujet, sont signés de MM. P. Monceaux, A. Croiset, T. Reinach, H. Omont, J. Psichari. Mais nous tenons à signaler à beaucoup de lecteurs qui n'iraient certainement pas les chercher dans un recueil de ce genre, huit lettres inédites du P. Lacordaire, dont les six premières sont écrites de Rome (1836-37) et les deux autres de Paris. Plusieurs sont extrêmement intéressantes. Elles figurent dans un travail sur la jeunesse d'Emmanuel Miller, que le P. Lacordaire avait rencontré en Italie et sur qui M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire a écrit quelques pages fort attachantes.

— Le quatrième et dernier volume de l'*Anthologie des poètes français du XIXe siècle* a commencé à paraître chez l'éditeur Lemerre; la première livraison contient des vers de M. Paul Bourget.

— M. José-Maria de Hérédia (qui n'a rien de commun avec l'homme politique de ce nom) s'occupe à réunir en volume la collection de beaux sonnets qu'il a donnés depuis plus de vingt ans aux recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux Mondes.*

— M. F. Plessis, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, a publié une « suggestive » notice biographique sur Eugène Benoist, l'un des récents rénovateurs des études classiques en France (Paris, Leroux, 1888, in-8 de 14 p., extrait des *Annales de l'Université* [sic] *de Bordeaux*). On y trouve, fournie par un esprit très ferme et très personnel, la trace des préoccupations qui travaillent en ce moment notre enseignement supérieur.

— Le premier volume de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (Paris, avenue Carnot, in-8 de 202 p.), contient divers articles intéressants, notamment une introduction du vicomte Oscar de Poli (*Historique de la Société, son but, son fonctionnement, son avenir*); un *Examen de la légende du royaume d'Yvetot,* par le fondateur-directeur du Conseil héraldique de France, examen défavorable à la thèse soutenue en 1884 par M.-L. B. Beaucousin (*Histoire de la principauté d'Yvetot, ses rois, ses seigneurs*); *Les Barbarismes, solécismes et pléonasmes héraldiques,* par le comte Amédée de Foras (où il critique sévèrement Pierre d'Hozier, le célèbre juge d'armes. A qui se fier?); *Sources du nobiliaire du Poitou,* par le comte A. de la Porte; *Une Question féodale : les oubliettes,* par le vicomte E. Révérend Du Mesnil (cet érudit démontre avec beaucoup de verve que les prétendues oubliettes étaient des caves ou des citernes); *Registre des chevaliers et voyageurs en la Terre Sainte,* par M. Couret (il s'agit d'un registre jadis conservé dans les archives de la confrérie du Saint-Sépulcre, et aujourd'hui un des trésors de la belle bibliothèque palestinienne de l'abbé Laurent de Saint-Aignan), etc.

— La dernière livraison des *Annales apostoliques* contient des détails pleins de précision sur la traite des noirs à la côte de Zanguebar et des informations tout à fait nouvelles sur la peuplade des Onitscha, établie aux embouchures du Niger. A cette même livraison est annexée une carte de l'Afrique au 18/1,000,000e avec le tracé en rouge des vastes et nombreuses missions desservies par les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

— La librairie de l'Art vient d'entreprendre la publication d'une *Revue universelle illustrée.* L'annonce d'un nouveau périodique est de nature à exciter une certaine défiance : on en voit tant naître tous les jours, destinés ou non à une vie éphémère, les uns spéciaux, les autres généraux, indépendants ou s'affichant comme l'organe d'un parti, n'ayant guère de commun que la prétention d'être nécessaires et d'égal que la nullité. Bien que la revue que nous annonçons prétende aussi à être « sérieuse et agréable, utile et amusante, » bien qu'elle déclare devoir former « une encyclopédie, » bien qu'elle prenne une de ces couvertures propres à attirer les regards, mais qui ne sont point d'un bon augure, nous devons reconnaître qu'elle ne manque point à son programme, à en juger au moins par la première livraison. Le nom des collaborateurs garantit leur mérite, et l'on ne perdra certes point son temps à lire ces articles sur la statue équestre de François Sforza par Léonard de Vinci, sur l'ancienne manufacture de Sèvres, sur Boïeldieu, sur Detaille, sur Sauvageot, sur la Bulgarie, etc. Peut-être trouvera-t-on que pour une *Revue universelle,* la part faite à l'art est un peu trop exclusive; les articles sont assez intéressants pour que nous ne nous en plaignions pas. Nous tenons à signaler tout particulièrement l'article de M. E. Lefranc, intitulé : *Nos Derniers Poètes.* En un temps où les écrivains, bouffis de leur petite personnalité, affichent un suprême dédain du public, et prennent

l'excentricité pour de l'originalité, il nous plaît de voir quelqu'un qui les rappelle au bon sens et à la raison, voire à Boileau, dont on ne s'est jamais impunément moqué. Il ne nous reste plus qu'à ajouter que l'illustration et l'impression de ce volume ne manquent pas d'agrément.

— Notre collaborateur M. A. d'Avril a publié dans la livraison du 1er septembre courant de *Samedi-Revue* un article fort judicieux sur *les Conflits internationaux.* M. le duc de Broglie, dans la *Revue d'histoire diplomatique* du 1er juin 1887, exprimait son scepticisme en ce qui concerne la création d'un tribunal international réellement autorisé, parce que, écrivait-il, « on n'a pu encore se procurer des juges n'appartenant à aucun pays pour rendre les arrêts et des gendarmes ne portant l'uniforme d'aucune armée pour les exécuter. » Si M. d'Avril n'a pas trouvé les gendarmes de l'espèce très particulière, humoristiquement citée par M. le duc de Broglie, du moins désigne-t-il dès à présent le juge « qui n'appartient à aucun pays » : c'est notre Saint-Père le Pape.

— M. Maxime Formont continue ses recherches sur Dante. Après le travail sur *les Traducteurs de Dante,* signalé ici même (t. LII, p. 471), voici une étude sur *les Anciens Commentateurs de la Divine Comédie* (*l'Instruction publique,* nos 33 et 35). Dans ce travail, l'auteur, après avoir indiqué les commentaires perdus ou inédits, étudie, en suivant l'ordre chronologique, tous les commentaires antérieurs au seizième siècle publiés jusqu'à ce jour. Il semble ressortir de ces études que les trois commentaires les plus importants sont ceux du Polonais Jacopo della Lana, de Boccace et de Benvenuto Rambaldo da Imola, tous trois du seizième siècle. Il serait à souhaiter que M. Maxime Fromont couronnât ces études sur la *Divine Comédie* par une bonne traduction française de cet ouvrage.

— La verve gasconne brille d'un bout à l'autre du recueil de *Fables* de M. l'abbé Joseph Dulac (Paris, Rouveyre, in-16 de 324 p.). On lira avec grand plaisir dans l'élégant volume, imprimé en beaux caractères elzéviriens, ces mille récits où l'esprit foisonne. La piquante ironie de l'auteur s'exerce de préférence sur des sujets qui n'ont pas été traités par ses devanciers; c'est ainsi que, dans *le Rat changé en éléphant* (p. 14), il s'amuse aux dépens de ceux qui saluent le singe comme un de leurs ancêtres, et que, dans *la Fontaine de la place Saint-Sulpice* (p. 273), il se moque de ceux qui ont mis la statue d'un rhéteur comme Fléchier à la place que devait occuper la statue d'un orateur tel que l'éloquent Bourdaloue. Nous ne pouvons insister dans cette simple note sur le mérite du nouveau fabuliste; mais nous renvoyons nos lecteurs à un article publié sur son recueil dans la *Revue de Gascogne* de juillet 1888 par un de nos collaborateurs, critique aussi fin que judicieux : nous avons nommé M. Léonce Couture.

— La librairie Maisonneuve, de Paris, va faire paraître trois ouvrages importants: 1. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne,* traduits et commentés par M. Maspero, de l'Institut (petit in-8); — 2. *L'Histoire des troubadours du Vivarais, du Gévaudan et du Dauphiné,* par M. Vaschalde; — 3. *Vita Jacobi despotæ Moldavorum reguli descripta a Johanne Sommero Pirn,* publiée sur une édition de 1587 par M. Legrand.

— La Société scientifique et littéraire des instituteurs de France a commencé le 10 juillet dernier la publication d'une revue qui sera l'organe officiel de la Société. Ce périodique mensuel, qui a pour rédacteur en chef M. Maurice de Thierry, a pour titre : *Revue des sciences et des lettres.*

Artois. — M. Pagart d'Hermansart vient de réunir en brochure quelques articles donnés par lui à l'*Indépendant* de Saint-Omer, en juin et juillet :

Saint-Omer en 1789 et la Convocation du tiers état aux États généraux (Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 41 p.). Cette petite brochure renferme l'état de Saint-Omer en 1789, la liste des députés aux États généraux, le résumé des cahiers de la ville.

Auvergne. — Les publications de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand subissent, à partir de 1888, quelques modifications. Elles comprendront désormais : 1° le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, de 18 à 20 feuilles par an, contenant, avec les procès-verbaux des séances, les notices et les mémoires de moins de quatre feuilles d'impression; 2° des *Mémoires* paraissant à époques indéterminées, par fascicules séparés, contenant chacun un mémoire distinct, avec son titre et sa pagination propres. La première livraison de la 2e série du *Bulletin de l'Auvergne* (Clermont, M. Bellet et fils), renferme des *Notes sur l'entrée de François Ier à Montferrand en 1533* par M. Emmanuel Teilhard; il y a de nombreux documents pouvant servir à l'histoire de l'art et du luxe dans les provinces.

— Le XXIXe tome des *Mémoires* de l'Académie de Clermont contenait, entre autres travaux, un récit de voyage en Auvergne par Antoine-Grimoald Monnet, inspecteur général des mines sous Louis XVI, né en 1734 à Champeix (Auvergne), mort à Paris en 1817. M. Henry Mosnier en a publié un tirage à part sous ce titre : *Les Bains du Mont-Dore en 1786* (Clermont-Ferrand, Ribou-Collay, in-8 de XVIII-90 p.) On y trouve une notice fort intéressante sur Monnet et sur ses relations avec des personnages distingués de son temps : Malesherbes, Ducis, Roucher, Thomas, etc., et aussi une bibliographie de ses ouvrages imprimés et inédits. Des manuscrits et correspondances de Monnet sont conservés à la Bibliothèque de l'École des mines; il est à souhaiter que M. Mosnier, qui en a déjà tiré un *Voyage dans la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme, en 1793-94* (Le Puy, 1875), y fasse prochainement de nouveaux emprunts.

— Il existe un *Bulletin mensuel de l'Académie de Clermont* (9e année), dont le titre a été fort mal choisi, puisqu'il se rapporte à une simple circonscription universitaire et peut causer des confusions avec les publications de l'Académie de Clermont. Il contient des extraits ou analyses de cours de faculté et de conférences d'instituteurs, des sujets de compositions de l'enseignement supérieur et primaire, réunis dans un melange assez incohérent. Nous devons signaler dans les derniers numéros une causerie de M. A. Maire, bibliothécaire des Facultés, sur *le Livre, ses amis et ses ennemis*, que déparent malheureusement quelques erreurs. Par exemple, la composition de la Bibliothèque de Saint-Victor que donne Rabelais est entièrement de fantaisie et ne doit pas être prise au sérieux (p. 376); les 166 manuscrits de lord Asburnham, dont la France doit le retour à M. L. Delisle, ne sont nullement ceux qui ont été achetés par l'Italie dans la même collection (p. 379).

Berry. — Elle est intéressante la brochure que vient de faire paraître M. l'abbé Jouve sous le titre : *Une excursion géologique à la côte des Billons près de Châteauneuf sur Cher* (Châteauroux, typ. Majesté, in-8). Dans ces 20 pages, extraites de la *Revue du Centre* et agréablement écrites, M. l'abbé Jouve attire l'attention des géologues sur cette petite région : il prétend qu'il n'est point en France de terrain de l'époque secondaire oolithique plus abondamment fourni en débris de toutes sortes, ni où les fossiles soient plus aisés à détacher et à recueillir.

— M. le baron de Ruble a retrouvé à la Bibliothèque nationale diverses pièces

originales qui n'ont pas été connues des historiens modernes du Berry, notamment de Raynal et de l'éditeur (le président Hiver) des *Mémoires de Jehan Glaumeau* (*Documents inédits sur la guerre civile de 1562 en Berry*, Bourges, in-8 de 40 p. Extrait du tome XV des *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*). En voici l'énumération : Lettre du prince de Condé à la reine-mère, d'Orléans, le 11 mai 1562; Nouvelles de la guerre (fin juin); Lettre de Sarzay au roi de Navarre, de Vierzon, 22 juillet; Lettre du sieur de La Loë au même, même lieu et même date; Lettre des officiers royaux de Vierzon au roi, même lieu, même date; Lettre du duc de Montpensier et du duc de Montmorency au roi de Navarre, de Blois, 7 août; Lettre d'Innocent Tripied, seigneur de Monterud, au connétable, de Viérzon, 9 août; Lettre de Diane de France, duchesse de Montmorency, à la connétable, de Blois, 11 août; Lettre du duc François de Montmorency à la même, du camp de Yvry, 19 août; Lettre du sieur Moreau, officier de trésorerie, à Artus de Cossé Gonnor, superintendant des finances, du camp de Bourges, 26 août; Lettres de Monterud au prince de la Roche-sur-Yon, de Bourges, 23 et 26 septembre; Lettre de Jacques Gassot, seigneur de Deffends, maire de Bourges, au prince de la Roche-sur-Yon, de Bourges, 23 septembre. Toutes ces lettres, écrites au jour le jour par des témoins oculaires, sont savamment annotées : dans quelques pages d'introduction, M. de Ruble a rappelé d'une façon fort intéressante les principales péripéties du siège de Bourges et des troubles de Vierzon.

DAUPHINÉ. — M. G. Bovet a publié chez David-Mauvas, à Salins-les-Bains (in-12 carré de 43 p.), une brochure intitulée : *Trois Jours de vacances à la Grande Chartreuse. Lyon. La Grande Chartreuse. Grenoble.* Souvenirs intimes d'une excursion très rapide à travers les montagnes qui servent d'assises au Pelvoux. Tout a été dit sur la Grande Chartreuse; ce qui n'empêche pas la description de M. Bovet de ne manquer ni de charme ni de fidélité ; nous demanderons toutefois à l'auteur où il a vu que les roches du massif étaient granitiques? Nous les croyions calcaires.

— La librairie Baratier, de Grenoble, a fait paraître un *Guide dans les Alpes françaises*, par un habitant des Alpes (in-12 de 53 p.), dans lequel l'auteur anonyme décrit plus particulièrement certaines vallées des Alpes dauphinoises encore à peu près inconnues. Les touristes commencent cependant à visiter les glaciers et les cimes grandioses et tourmentées qui font du Briançonnais et de l'Oisans l'un des coins les plus pittoresques de la France. Fort gracieusement illustré, ce guide est semé de notes historiques intéressantes.

FRANCHE-COMTÉ. — Sous le titre de *Histoire du comté de La Roche et de Saint-Hippolyte, sa capitale* (Montbéliard, imp. Hoffmann, in-12 de 432 p.), M. l'abbé Loye, curé de Fleurey-les-Saint-Hippolyte, a publié un travail qui, à juste titre, a été couronné par l'Academie de Besançon dans sa séance du 28 juillet 1887. L'auteur ne s'est pas borné à utiliser les œuvres connues d'érudits et d'historiens, tels que les abbés Narrey, Bouchey, Richard, MM. Tuetey, Sauzay, etc. ; il a aussi grandement mis à contribution divers cartulaires et les archives communales et départementales, sans oublier certains dépôts particuliers de la région. Cet ouvrage est un des meilleurs du genre ; aucun point n'a été négligé : l'histoire religieuse, politique, économique et sociale du comté est traitée avec impartialité et dans un très bon style. Le dernier chapitre, qui a trait aux mœurs, fêtes domestiques ou publiques, costumes, croyances et superstitions du pays, mérite une mention spéciale. Le charme avec lequel M. l'abbé Loye a écrit fait regretter qu'il se soit ar-

rêté après la période révolutionnaire, car le récit des événements contemporains eût donné à son livre une valeur plus grande encore. Si l'auteur ne l'a pas entrepris, c'est probablement parce que l'Académie de Besançon avait indiqué, pour ses concours, une époque finale. Espérons que ce n'est que partie remise.

—M. l'abbé Biffaut a fait imprimer chez Bonvalot, à Besançon, l'*Histoire de l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers à Besançon, 1874-1887* (in-8 de 2? p.), sous forme de rapport présenté à Mgr Ducellier, archevêque de cette ville. Semblables exposés pour toutes les localités où existent des cercles catholiques rendraient assurément des services aux directeurs et fondateurs qui pourraient, par ce moyen, faire d'utiles comparaisons en ce qui concerne les œuvres qu'ils sont intéressés à voir prospérer.

Hainaut. — M. Pagart d'Hermansart a copié aux archives du dépôt de la guerre et publié dans le tome XL de la *Revue de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes*, le récit jour par jour des opérations qui amenèrent la levée du siège de Valenciennes par Turenne, le 16 juillet 1656. Le tirage à part vient de paraître (Valenciennes, imp. Henry, in-8 de 4 p.).

— M. Paul Marmottan vient de publier les *Éphémérides valenciennoises, d'après le manuscrit d'A. Dinaux* (Valenciennes, Lemaître, in-8 de x-160 p.). Ce volume, joliment imprimé sur pa ier de Hollande, n'a été tiré qu'à 250 exemplaires. C'est peu pour un ouvrage dont l'auteur espère dans sa préface que tout Valenciennois le possédera chez lui et à son chevet. Nous ne reprocherons pas à ces éphémérides de n'être pas complètes : si elles pèchent, c'est plutôt par excès de renseignements. Ce livre est destiné à rappeler au Valenciennois « sommairement et sans fatigue les grands jours de sa chère cité. » Nous ne savons en quoi le jubilé de cinquante ans de mariage de Pierre Plouchart, porteur au sac, peut faire du 2 juin 1577 un grand jour pour Valenciennes, et je ne pense pas qu'il soit d'un grand intérêt même pour un Valenciennois de savoir que, le 2 février 1834, le comte d'Espiennes laissa 20,000 francs à son notaire. — M. Marmottan a eu grandement raison de terminer le volume par une table chronologique, qui permet de reconstituer l'histoire de la cité dans un ordre plus logique; cette table double l'utilité de son travail.

Lyonnais. — Annonçons l'apparition chez le libraire Aug. Côte, à Lyon, d'un nouvel ouvrage sur lequel nous aurons sans doute l'occasion de revenir plus au long : *Saint Bruno et Le Sueur, ou vie de saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux, d'après les tableaux de Le Sueur conservés à la Grande Chartreuse* (in-4). Ce volume contient 27 planches en phototypie, reproduisant, outre les tableaux de l'illustre peintre français, trois tableaux qui complètent la vie de saint Bruno et le plus ancien portrait du saint que l'on possède. Ces planches sont accompagnées d'un texte tiré de la vie latine de Surius, et précédées d'une étude critique due à M. Zénon Fière.

Maine. — On trouvera force particularités curieuses dans la nouvelle plaquette de M. André Joubert : *La Bibliothèque et le Mobilier d'un lieutenant particulier au siège royal de Château-Gontier, sous Louis XIII, 1626-1627* (Mamers, Fleury et Dangin, gr. in-8 de 40 p.). Le travail, entièrement préparé à l'aide de documents inédits, est divisé en huit paragraphes : *Maître René Quantin ; la Bibliothèque ; les Papiers ; le Mobilier ; la Vaisselle, l'Argenterie et les Bijoux ; les Vêtements de maître R. Quantin et de Jeanne Gaultier, sa femme ; le Linge ; les Métairies.*

Normandie. — En préparation, chez Cagniard, imprimeur à Rouen, le

tome II des *Procès-verbaux des états de Normandie sous le règne de Henri III,* publié pour la Société de l'histoire de Normandie par son président, M. Ch. de Beaurepaire.

PROVENCE. — La *Gazette du Dimanche* a publié, en trois livraisons, une étude remarquable, surtout au point de vue de la littérature et de l'esthétique provençales, sur le félibre Théodore Aubanel.

— M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau en retraite, à Toulon, va publier, sur son glorieux camarade, l'amiral Courbet, sa vie, son esprit et ses lettres, un livre du plus haut intérêt. La correspondance de l'héroïque marin apportera des révélations fort piquantes sur la marine sous la troisième République.

— Dom Bérengier a publié une nouvelle notice sur l'épiscopat provençal au dix-huitième siècle. Elle est consacrée à *Jean-Baptiste de Brancas, archevêque d'Aix* (Aix, Makaire, in-8).

— M. l'abbé S. Bonnel achève la publication de sa savante étude sur *les 362 victimes de la commission populaire d'Orange en 1794* (Avignon, Roumanille, 2 vol. in-8, avec fig.).

— M. Octave Teissier prépare une curieuse étude sur *Marseille à la fin du quinzième siècle,* tirée des archives de cette ville.

— On annouce comme prochaine la publication en volume de l'intéressante étude de M. A. Artaud, sur les armements maritimes de Marseille au dix-huitième siècle, intitulée *Georges Roux, étude historique.*

— Les *Chansons du large,* de M. Auguste Marin — un nom bien choisi pour l'œuvre, — obtiennent un grand succès dans nos ports.

— L'établissement de zoologie marine, fondé par M. Marion, le savant professeur de la Faculté des sciences, continue à prospérer; on lui doit de très nombreuses et très importantes découvertes.

— On parle de la fondation, à Marseille, d'une revue nouvelle, format et importance de la *Revue des Deux Mondes,* paraissant tous les huit jours, avec le concours de collaborateurs connus et distingués.

— Le R. P. Didon, qui a commencé à Marseille sa carrière oratoire, s'était confiné, depuis plusieurs années, dans la retraite, à Corbara (Corse), en Palestine, à Flavigny et à la Sainte-Baume (Var). Le célèbre orateur vient d'y mettre la dernière main à une *Vie du Christ* qui doit être une réfutation du roman de M. Renan sur la *Vie de Jésus.*

— Sous ce titre : *De l'amour des livres,* M. Léon-G. Pélissier publie une élégante plaquette que voudront lire tous les bibliophiles (Aix, Achille Makaire, in-8 de 24 p. tirée à 225 exemplaires, dont 25 sur papier de Hollande, les autres sur papier de fil). L'attrayant sujet a heureusement inspiré l'auteur : en un très petit nombre de pages il a réuni mille choses intéressantes, agréables, sur les livres et sur ceux qui les aiment ou les aimèrent. Citons entre bien d'autres passages dignes de remarque, un délicat hommage rendu (p. 13) à « ce fils de France, ce soldat historien, qui, en donnant à l'Institut le palais de Chantilly et ses trésors d'artiste et de bibliophile, a su, plus noblement encore que Louis XII, venger les injures du duc d'Orléans. » Nous voudrions citer encore quelques lignes (p. 20) sur l'admirable persévérance « qu'ont mise nos rois, Valois et Bourbons, à former leur cabinet de livres comme la patrie elle-même, » sur « la continuité de la tradition monarchique poursuivie par les mêmes moyens et avec le même succès ; car la Bibliothèque nationale et la France sont leur œuvre propre. » Signalons enfin deux beaux passages sur le grand

bibliophile Peiresc « la gloire du Parlement de Provence » (p. 21), et sur Léon XIII et la Bibliothèque du Vatican.

— A l'occasion des fêtes d'Orange, le félibrige provençal a renouvelé son bureau. M. Roumanille a été nommé capoulié. Ont été nommés assesseurs : MM. Fréd. Mistral, pour la Provence ; Louis Roumieux, pour le Languedoc; Costela, pour l'Aquitaine. Ont été nommés syndics (présidents) de la maintenance : MM. Marius Gérard, pour la Provence ; Fréd. Donnadieu , pour le Languedoc; le comte de Toulouse-Lautrec, pour l'Aquitaine.

Allemagne. — La librairie Aschendorff, de Münster, publie, sous la direction du docteur O. Hellinghaus, une collection des chefs-d'œuvre de la poésie allemande. Les derniers volumes parus contiennent un choix des poésies de Heine, et quelques œuvres de Eichendorff. Cette collection, destinée au peuple et à la jeunesse (le vol. br. 0 fr. 25), est accompagnée de notes et d'introductions.

Belgique. — Vient de paraître la liste des thèses de théologie soutenues par le P. Ed. Genicot, S. J., le 2 juillet 1888 (*Theses ex universa theologia... quas defendet P. Eduardus Genicot...* Louvain, Fonteyn, in-8 de 29 p.).

Espagne. — Les ouvrages de vènerie sont très rares en Espagne. C'est ce qui donne un grand prix à celui que viennent de publier en commun don Francisco de Uhagen et don Enrique de Leguina, *La Caza* (Madrid, Murillo, in-8 de xi-116 p.), tirée à 100 ex., dont 20 seulement sont mis en vente.

— Don Domingo Palacio vient de donner le premier volume des *Documentos del Archivo general de la villa y corte de Madrid.* L'auteur ne reproduit pas *in extenso* le texte des chartes et diplômes; son travail ne consiste que dans un inventaire analytique.

— Don Juan Catalina Garcia, de son côté, a fait récemment une trouvaille qui ne manque pas d'intérêt. Il a découvert un ouvrage inédit du célèbre Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède au treizième siècle, et l'un des historiens les plus estimés de l'Espagne. Cet ouvrage a pour titre : *El Fuero de Brihuega* et ne tardera pas à voir le jour.

— Signalons pour la rareté du fait l'apparition d'une revue juive en langue espagnole qui se publie en Roumanie sous ce titre mystérieux : *El Lucero de la paciencia en lengua y escritura española para los Israelitas de rito español del Oriente.* Il est douteux que le besoin d'une pareille revue se fît vivement sentir.

Italie. — Le tome II des *Inscriptiones christianæ Urbis Romæ* de M. de Rossi, dont nous parlions récemment (Cf. *Polybiblion,* t. LIII, p. 91), vient de paraître. A signaler, de l'illustre archéologue, une brochure intéressant particulièrement la France : *L'Inscription du tombeau d'Hadrien, composée et gravée en France par ordre de Charlemagne* (Rome, in-8, extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome). Une des planches héliographiques reproduit le marbre, auquel M. de Rossi assigne cette provenance et qui est encastré aujourd'hui dans le mur du portique de Saint-Pierre de Rome, entre la première et la seconde porte à gauche.

— Il s'est fondé à Rome une revue intitulée *Italia, Monthly Magazine* (Rome, printed by Eredi Vercellini), entièrement rédigée en anglais et où doivent écrire les meilleurs écrivains d'Italie ; elle a pour but de faire connaître et aimer l'Italie, son histoire et sa littérature, à la société cultivée des pays de langue anglaise.

— La dernière livraison des *Studi e documenti di storia e diritto* (Rome, typographie Vaticane), contient la fin de l'important recueil de documents

inédits sur l'histoire littéraire de la Renaissance, publié par notre collaborateur M. de Nolhac et intitulé : *Les Correspondants d'Alde Manuce.*

— M. V. Cian a publié un volume intitulé : *Motti inediti e sconosciuti di M. Pietro Bembo* (Venise; Merlo, in-8 de 107 p.), qui n'ajoutera rien à la gloire littéraire du cardinal Bembo, mais sera fort curieux pour les historiens des jeux de société, devinettes et plaisirs divers, usités dans les cours italiennes du seizième siècle.

— Dédié aux amis de Pétrarque, « En Avignon » *Questioni di geografia Petrarchesca* et *Ancora di Sennuccio del Bene e ancora dei lauri del Petrarca*, deux mémoires d'inégale longueur, lus à l'Académie des sciences morales et politiques de la Société royale de Naples et extraits du volume XXIII de ses *Atti* (Naples, typ. de l'Université, in-8 de 49 et de 10 p.). Le premier travail contient un croquis des environs d'Avignon, à l'appui des observations par lesquelles l'auteur, M. Fr. d'Ovidio, professeur à l'Université de Naples, cherche à éclaircir les allusions géographiques du *Canzoniere*. Rappelons que le même auteur a publié, dans deux des derniers numéros de la *Nuova Antologia* (16 juillet et 1er août), une étude très approfondie sur la personne de Laure ; elle vient étayer solidement les idées émises au siècle dernier par l'abbé de Sade et depuis lors, souvent attaquées, en Italie comme en Provence.

— M. Francesco Novati a publié chez Loescher, à cent cinquante exemplaires seulement, un essai qui prendra place plus tard, en partie, dans le travail étendu qu'il prépare sur le grand humaniste florentin, *Coluccio Salutati, ses œuvres et son temps* (*La Giovinezza di C. Salutati, 1331-1353*, Turin, 1888, in-8 de VII-123 p.). La condition et les mœurs des notaires au quatorzième siècle y sont étudiées à l'aide de nombreux et curieux documents.

— Il vient de se fonder en Italie, sous de hauts patronages officiels et littéraires, une *Societa Dantesca,* destinée à honorer et à étudier le grand poète, et pour laquelle la cotisation annuelle se trouve fixée à la somme de 10 francs. C'est le syndic de Florence qui a pris l'initiative de la société nouvelle. Disons à ce propos qu'une planche donnant le portrait de Dante, reconnu le plus authentique « par une commission gouvernementale » accompagne le mémoire de M. Carlo Negroni, intitulé : *Del Ritratto di Dante Alighieri* (Milan, Hoepli, 1888, in-folio). On pourra trouver peut-être que cette façon de faire parade du gouvernement, en des matières d'érudition pure, a quelque chose d'un peu naïf; mais cela n'enlève rien à l'intérêt de l'étude et du portrait, qui est emprunté à une miniature de la Bibliothèque Riccardi, à Florence.

Russie. — Les amateurs de raretés seront bien aises d'apprendre qu'il se vend chez le libraire Klotchkof, à Pétersbourg, une édition des fables de Krylof, longue de 0,03 cent. sur 0,02 cent. de large, au prix de 75 roubles.

— La bibliothèque de P. Stchapov, décédé récemment à Moscou, deviendra la propriété du Musée historique, conformément au désir du defunt. C'est une des plus précieuses collections de raretés bibliographiques; elle se compose de 30,000 volumes.

— Le nombre des volumes donnés en lecture aux visiteurs de la Bibliothèque impériale publique a été, cette année-ci, de 406,862.

— M. Méjov a publié un Index bibliographique de tous les écrits relatifs aux œuvres et à la vie de Serge Aksakov, père du célèbre publiciste et panslaviste Ivan Aksakov.

— Vient de paraître : le onzième volume des œuvres complètes du prince Pierre Viazemski, contenant la suite de ses poésies.

— Le sinologue Georgievski a imprimé un livre qui surprendra bien des lecteurs; il porte le titre suivant : *Les Racines chinoises et l'Origine des Chinois,* et conclut à la parenté de ce peuple avec la race aryenne, prouvée philologiquement.

— Signalons aussi un *Dictionnaire complet des mots étrangers* (*au nombre de 115,000*), *employés dans la langue russe,* par Bourdon et Michelson (8e édition). La première n'avait que 32,000 mots.

— On a découvert une traduction latine des chroniques russiennes, qui aurait été faite pour l'historien polonais Dlugosz, sur un exemplaire plus complet que les rédactions connues de ces chroniques.

— Des fouilles exécutées le long du Volga, non loin de son embouchure, ont mis au jour des traces nombreuses et incontestables d'une grande ville sur une étendue de 2 verstes 1/2 de long, et 1 verste de large. On prétend que c'est l'ancienne ville khozare, nommée Soumerkent, dont la situation dans cet endroit est avérée par l'histoire, et qui semble avoir été brûlée.

SUISSE. — A signaler la publication de la *Correspondance de Frédéric-César Laharpe et Jean de Bry* (*mai 1798-mai 1799*), par M. Léonce Pingaud (Fribourg, imp. Fragnière, in-8 de 40 p.). Ces dix-huit lettres sont tout ce qui nous reste de la correspondance que F.-C. Laharpe, l'ex-précepteur d'Alexandre Ier et du grand duc Constantin, devenu, grâce au gouvernement français, l'un des cinq directeurs de la République helvétique, échangea avec Jean de Bry, alors plénipotentiaire au congrès de Rastadt. Cette correspondance commence au 20 mai 1798, au moment où Jean de Bry venait d'être nommé ambassadeur, et se termine au 18 mai 1799, à l'époque où de Bry venait d'échapper, comme par miracle, à l'attentat dont ses deux collègues avaient été victimes. Ces lettres renferment des détails intéressants sur les gouvernants et sur le gouvernement de la Suisse à cette époque, et aussi sur les rapports entre le Directoire helvétique et le Directoire français; sans cesse, Laharpe est forcé de se plaindre du sans-gêne avec lequel les représentants du gouvernement révolutionnaire de France traitaient ce pays allié.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Sainte Madeleine dans l'Évangile,* par le R. P, E. de Prato de Mollo (3 vol. in-12, Vve Casterman). — *L'Ascétique chrétienne,* par M. J. Ribet (in-8, Poussielgue). — *Une Année de prédication. Cinquante-deux prones sur les Sacrements,* par l'abbé Plat (in-8, Lethielleux). — *De Scientia regiminis animarum supernaturalis,* auctore L. Chevallier (in-8, Vagner; Thomas, Pierron et Hozé à Nancy; Delhomme et Briguet à Paris). — *¿ Es pecado el liberalismo ?* por el P. E. Llanas (in-12, Juan Pujol, Barcelona). — *Notice sur l'action sociale des œuvres catholiques,* par H. de Maynard (in-8, imp. Michelet, à Sarlat). — *Actio injuriarum. Des Lésions injurieuses en droit romain* [*et en droit français*], par Run. von Jhering, trad. et annoté par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Du plus grand crime au plus petit délit,* par G. Vibert (in-12, Jouvet). — *De la Protection des œuvres de la pensée,* par V. Janlet. *Créations littéraires* (in-8, Moens, à Bruxelles; Chevalier-Marescq, à Paris). — *La Philosophie de Platon,* par A. Fouillée (t. 1er). *Théorie des idées et de l'amour,* (in-12, Hachette). — *La Réforme de l'instruction nationale et le Surmenage intellectuel,* par E. Raunié (in-12, Lib. illustrée). — *Traité élémentaire de zoologie,* rédigé conformément aux derniers programmes officiels, par P. Maisonneuve (in-12, cart., Palmé). — *Annuaire de l'observatoire de Montsouris* (*1888*) (in-18, Gauthier-Villars). — *L'Alcool au point de vue chimique, agricole, industriel, hygiénique et fiscal,* par A. Larbalétrier (in-12, J.-B. Bail-

lière et fils). — *Les Populations agricoles de la France, Maine, Anjou, Touraine, Poitou, Flandre, Artois, Picardie, Ile-de-France,* par H. Baudrillart (in-8, Guillaumin). — *Les Secrets de la science et de l'industrie, recettes, formules et procédés* d'une utilité générale et d'une application journalière (in-12 cart. anglais, J.-B. Bailliere et fils). — *Les Secrets de l'économie domestique à la ville et à la campagne,* par A. Héraud (in-12 cart., J. B. Baillière et fils). — *Rapport sur l'armée allemande adressé à S. A. I. le grand-duc Nicolas,* par le général baron Kaulbars, trad. par G. Le Marchand (3e édition, in-12, Baudoin). — *Aide-Mémoire de l'officier de marine,* par E. Durassier (in-12, cart. anglais, Baudoin). — *Les Grands peintres, Écoles d'Italie,* par H. Axenfeld (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *Paolo Veronese, sua vita e sue opere,* studi-storico-estetici di P. Caliari (in-4, Forzani, Roma). — *Primordialité de l'écriture dans la genèse du langage humain,* par L. Alotte (in-12, Vieweg). — *L'Esprit de la langue française,* par A. Hardy (in-8, Delagrave). — *Origine et Explications de 200 locutions et proverbes,* par E. Martin (in-8, Delagrave). — *Classiques populaires. Florian,* par L. Claretie (in-8, Lecène et Oudin). — *Muse populaire, les Chansons de métiers,* par V. Bonhommet, t. I (in-12, L. Vannier). — *Ma cousine pot-au-feu,* par L. de Tinseau (in-12, Calmann Lévy). — *Une Grande Dame,* par A. Vonliarliarski, trad. de X. Marmier (in-12, Calmann Lévy). — *Madame Béguin,* par le marquis de Castellane (in-12, Calmann Lévy). — *La Patricienne,* roman parisien, par L. de Larmandie (in-12, Dalou). — *La Grande Bleue,* par R. Maizeroy (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Amours anglais,* nouvelles, par A. Filon (in-12, Hachette). — *Amitié,* par Ouida, trad. par J. Girardin (in-12, Hachette). — *L'Écume de la mer,* par S. Farina, trad. par S. Blandy (in-12, Hachette). — *Une Seconde Vie,* par Mrs Alexander, trad. par E. Dian (2 vol. in-12, Hachette). — *Sous tous les cieux,* par Mme de Witt née Guizot (in-12, Hachette). — *Selene Company (limited). Les Naufragés de l'espace,* par A. Laurie (in-12, Hetzel). — *Le Pseudonyme de Mademoiselle Merbois,* par R. Maltravers (in-12, H. Gautier). — *La Mort d'un forçat,* par Saint-Martin (in-12, H. Gautier). — *Sans brevet,* par M.-T. Josépha (in-12, H. Gautier). — *Les Victimes du brevet,* par le Dr L. de Poitiers (in-12, H. Gautier). — *La Fille du Maudit,* par Lord Marcus (in-12, H. Gautier). — *Histoire d'une folie,* par le Dr L. de Poitiers (in-12, H. Gautier). — *La Perle du Thouaré,* par Mlle G. d'Ethampes (in-12, H. Gautier). — *Les Conteurs amusants,* par A. Tissot (gr. in-8, Delagrave). — *Le Songe de Tiennette,* par E. Dupuis (in-8, Delagrave). — *La Pie au nid,* par S. Blandy (in-8, Delagrave). — *Les Héritages de Joseph,* par C. Deslys (in-8, Delagrave). — *Les Aventures de Rob Roy,* par E. Jonveaux (in-8, Deagrave). — *Scènes villageoises,* par E. Muller (in-4, Delagrave). — *Odyssée d'un pierrot français,* par L. Lacuria (in-8, Delagrave). — *Histoire de la poésie lyrique grecque,* par E. Nageotte (in-12, Garnier). — *Étude sur l'Iliade d'Homère,* par A. Bougot (in-8, Hachette). — *Scarron et le Genre burlesque,* par P. Morillot (in-8, Lecène et Oudin). — *Études littéraires sur le XIXe siècle,* par le P. Vaudon (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon ; Vic et Amat, à Paris). — *Johannes Dietenberger (1475-1537), Sein Leben und Wirken,* von H. Wedewer (in-8 carré, Herder, Freiburg im Brisgau). — *Calderon und seine Werke,* par E. Günther (2 vol. in-8, Herder, Freiburg im Brisgau). — *Voyages des poètes français aux XVIIe et XVIIIe siècles* (in-12, Delagrave). — *Premier Voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan,* par Pigafetta (in-12, Delagrave). — *Cinq Minutes d'arrêt,* par P. Saint-Hilaire (petit in-16, Firmin-Didot). — *Les Villes de la Toscane,* par J. Gourdault (in-8, Hachette). — *Excursions en Sicile,* par Pierre Frédé (in-8, Delagrave). — *Voyage à Merv,* par E. Boulangier (in-16, Hachette). — *Études sur les temps antéhistoriques,* par E. Carette (in-8, Alcan). — *Mœurs*

et Monuments des peuples préhistoriques, par le marquis de Nadailhac (gr. in-8, Masson). — *Histoire générale de l'antiquité, l'Orient, la Grèce, Rome,* par R. Peyre (3 vol. in-12 cart., Delagrave). — *Biblisch Archäologie* (t. 2), par P. Schegg (in-8, Herder, Freiburg im Brisgau). — *La Civilisation, ou les Bienfaits de l'Église, conférences adressées aux classes dirigeantes,* par l'abbé J. Lachaud (2 vol. in-8, Téqui). — *Histoire de l'Église,* par le cardin l Hergenrœther, trad. par l'abbé P. Bélet, t. IV (in-8, Palmé). — *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge,* par le Dr L. Pastor, trad. par Furcy Raynaud (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Europe de 395 à 1270 et de 1270 à 1610, d'après les sources et les documents originaux,* par G. Meunier (2 vol. in-12 cart., André-Guédon). — *La France aux croisades,* par E. Asse (in-8, Firmin-Didot). — *L'Ancienne France. La Justice et les Tribunaux, Impôts, Monnaies et Finances* (gr. in-8, Firmin-Didot). — *L'Ancienne France. La Marine et les Colonies. Commerce* (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Anne de Beaujeu, les États de 1484,* par B. Zeller (in-32, Hachette). — *La Fin de Henri IV, le Grand Dessein (1604-1610),* par B. Zeller (in-32, Hachette). — *Les Mémoires de Saint-Simon (extraits).* par Ch. Le Goffic et J. Tellier (in-8, Delagrave). — *L'Armée royale en 1789,* par A. Duruy (in-12, Calmann Lévy). — *Les Premiers Troubles de la Révolution dans la Mayenne,* par V. Duchemin et R. Triger (in-8, Fleury et Dangin, à Mamers). — *Une Page de la Révolution,* par le T. R. A. de Bergerac (in-12, Téqui). — *L'Œuvre de A. Thiers,* extraits précédés d'une notice biographique, par G. Robertet (in-12, Jouvet). — *Trois Quarts de siècle. Mémoires du comte de Beust, ancien chancelier de l'empire d'Autriche-Hongrie* (2 vol. in-8, Westhausser). — *Les Mensonges de l'histoire* (2e série), par C. Buet (gr. in-8, Lefort). — *Chronologie des docteurs en droit civil de l'Université d'Avignon (1303-1791),* par E. de Teule (in-8, Lechevalier). — *L'Allemagne chez elle et au dehors,* par P. Melon (in-12, Plon et Nourrit). — *Congrès archéologique de France, 53e session. Séances générales tenues à Nantes, en 1886, par la Société française d'archéologie* (in-8, Champion, à Paris; Delesques, à Caen). — *Jacques Cœur,* récit historique, par Ch. Deslys (in-8, Delagrave). — *Un curé breton au XIXe siècle. Vie de M. Huchet, archiprêtre de la cathédrale de Saint-Malo, vicaire général de Rennes,* par le P. M.-J. Ollivier (in-12 carré, imp. Chaix). — *Bibliographie de l'histoire de France, catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789,* par G. Monod (in-8, Hachette). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les Deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.